

Brigade Mondaine **[300] – Mortel** **trafic**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

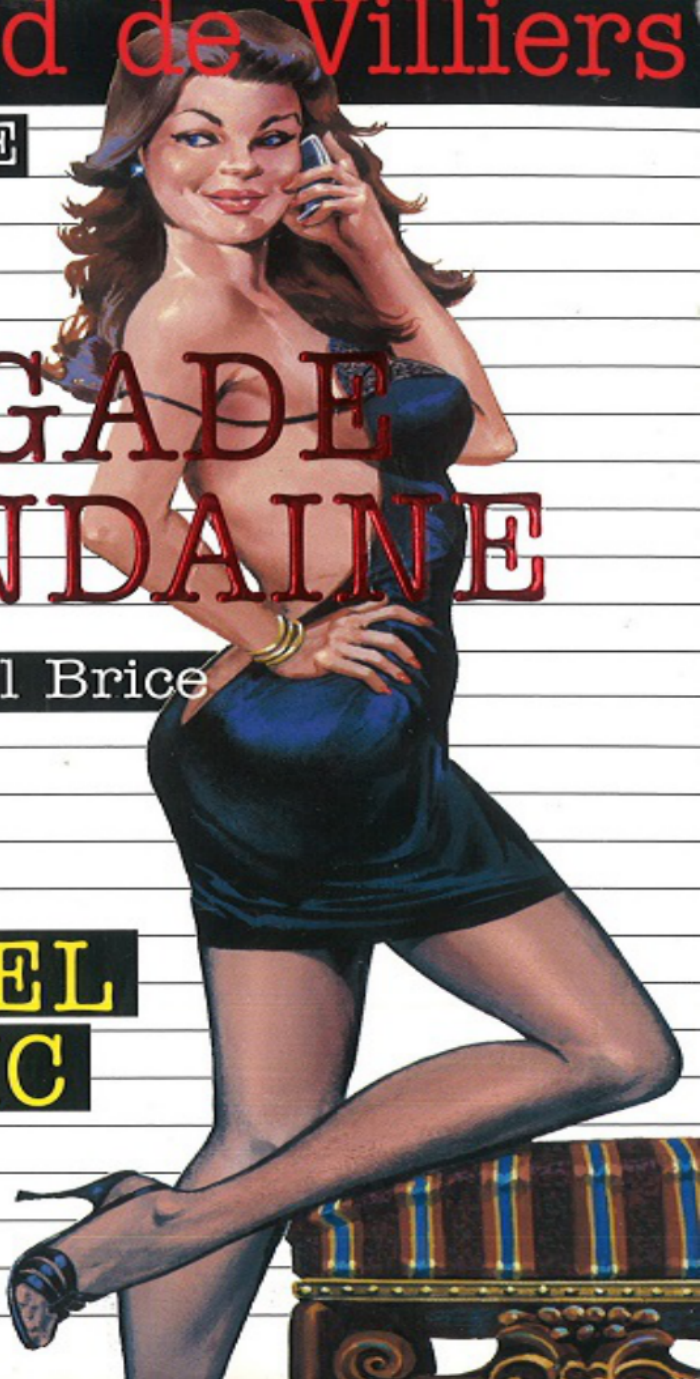
PRÉSENTE

BRIGADE MONDAINE

Par Michel Brice

MORTEL TRAFIC

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°300)

MORTEL TRAFIC

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

Bon sang, il n'allait quand même pas la faire jouir. Mais le plaisir montait en elle, lentement, sûrement. Elle ne comprenait plus, était-ce ces histoires d'enfant et de maternité qui l'avaient amollie, mise comme à la merci de cet homme.

Mais elle sentait maintenant ce membre puissant qui allait et venait en elle, et ce visage qui, à chaque coup de rein appuyé se rapprochait du sien. Elle voyait ses yeux d'un étrange éclat, et lorsque, s'enfonçant profondément, l'homme se pencha et murmura :

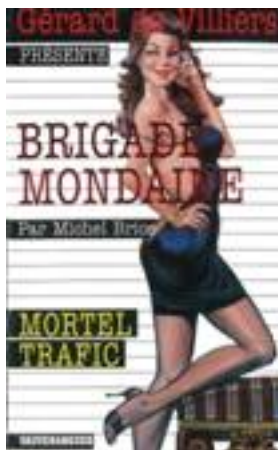
— Vous savez, tous ces enfants que vous avez vu, ce sont les miens !

Elle jouit, d'un coup en criant « non ! non ! ».

L'homme à nouveau se pencha vers son oreille :

— Vous voyez bien que vous êtes prête !

CHAPITRE PREMIER



Hélène attendait son client dans son luxueux studio, non loin de la place Victor Hugo, un quartier qu'elle aimait bien pour le parfum de luxe qu'on y respirait, mais aussi pour une sorte de sensualité ou de coquinerie de haut vol qui semblait planer dans les rues commerçantes et sur les terrasses des cafés, où elle aimait s'installer, seule, habillée avec une élégance dont elle ne se départait jamais, hautes bottes et tailleur strict l'hiver, l'été robes ou jupes légères et affriolantes que le moindre souffle faisait voltiger, robes qui glissaient volontiers, dévoilant ses genoux ou ses cuisses lorsqu'elle croisait les jambes haut, cuisses où se dessinait parfaitement la longue dépression qui sépare les deux muscles principaux, dépression d'ombre soulignant admirablement la forme de cette cuisse, dépression dont elle savait qu'elle excitait les hommes.

Hélène aimait plaire plus que tout, et sans doute était-ce ce désir de séduire, plus que la jouissance elle-même, qui l'avait insensiblement conduite à ce métier qu'elle exerçait en toute conscience, et en toute indépendance. La facilité avec laquelle on y gagnait sa vie, largement, avait bien sûr contribué à sa décision de s'installer dans un luxueux petit deux-pièces qu'elle avait aménagé pour le plaisir de ses clients. Non, Hélène ne pouvait avancer une enfance malheureuse, un inceste ou la misère noire pour justifier le cours

qu'avait pris sa vie. Elle ne se sentait d'ailleurs aucun besoin de justification, était toujours joyeuse, ce qui avait fidélisé nombre de ses clients, qui trouvaient dans ses bras un remède des plus agréables aux soucis et à la crise.

Elle avait pensé un instant que la crise lui ferait du tort. Point du tout. La demande avait augmenté, comme si les gens, en l'occurrence les hommes, chargés de soucis, d'impératifs, d'objectifs à atteindre, étaient encore plus volontiers enclins à se ménager des instants d'oubli et de plaisir entre des bras accueillants et une bouche qui était là, à leur disposition, non pour récriminer ou exiger, mais pour embrasser, soupirer, gémir, ou se livrer à certaines activités plus excitantes encore, qui les... déchargeaient, si l'on peut dire.

On sonna à la porte de son appartement. Elle s'approcha de l'œilleton, examinant longuement ce nouveau client pour s'en faire une idée en quelques instants, avant de lui ouvrir. Elle avait acquis une longue pratique de l'évaluation, mélange d'expérience et d'intuition, et ne se trompait quasiment jamais. On n'était jamais trop prudente dans ce métier, et il lui était arrivé de tomber sur des personnages violents qui, parfois, lui avaient laissé quelques bleus ou marqué le corps. Elle se souvenait de cet homme qui lui avait demandé de se déshabiller, assistant, le visage tendu et fermé, au strip-tease qu'elle lui offrait devant le lit, avant qu'il ne la pousse d'un geste brutal. Elle s'était affalée, la petite culotte encore en travers de ses jambes, à la hauteur des genoux. Le temps qu'elle réalise, l'homme avait fait glisser sa ceinture hors des passants et lui en assénait des coups sur les jambes, le ventre, l'entre cuisse et les seins. Elle s'était retournée pour se protéger, et c'est son dos qui avait pris la suite de la cinglée. Le cuir claquait, elle gémissait, se tortillait, quand brusquement le silence s'était fait. Se retournant à nouveau, elle avait vu l'homme enfiler sa ceinture, et surtout, noté la large tache d'humidité qui décorait sa braguette. Il avait refermé son manteau sur cette tache, avait négligemment jeté des billets de banque sur la commode puis s'était retiré sans un au revoir, mais en fermant la porte avec une grande délicatesse. Hélène était restée sans voix, éberluée, avant d'examiner les dégâts sur sa peau. Au fond, elle s'en tirait à bon compte, mais elle s'était juré de faire attention, bien que les vices des hommes ne fussent pas forcément inscrits sur leur visage !

L'homme qu'elle examinait pour l'heure à travers l'œilleton était pour le moins étrange : très brun, cheveux noirs liés en catogan, visage buriné, il lui évoquait quelque pasteur dans le vent d'une quelconque église américaine évangélique, ce genre de pasteur dynamique qui hurle des alléluia à pleine gorge dans un micro, impose des mains de boxeur sur des femmes qui tombent aussitôt en pâmoison ou gémissent qu'elles viennent d'être guéries, et roule en Rolls bien évidemment, car pour les fidèles, qu'un pasteur roule en Rolls est le signe le plus évident de sa réussite et de son pouvoir. Bref, un visage intéressant pour tout dire...

Elle ouvrit la porte et le fit entrer. Il s'avança, la salua, déposa une

mallette sur le fauteuil de l'entrée et la suivit dans le petit salon où se passaient généralement les négociations avant que le couple ne rejoigne les lieux du plaisir. Par négociation il fallait bien sûr entendre les petits arrangements, les petits désirs supplémentaires qui augmentaient bien entendu le prix de base de la prestation, connu du client lors de son premier contact téléphonique.

Il s'installa dans le canapé et sortit tout de suite de son portefeuille bien plus qu'Hélène n'en demandait. Elle sourit. L'argent lui faisait sans doute plus d'effet que le sexe, et de Voir ces beaux billets craquants la disposa favorablement. Elle ne se rendit pas compte que l'homme la regardait d'un œil aigu et ironique... Lui aussi avait de l'intuition, et comprenait ce qui faisait agir la belle fille qu'il avait sous les yeux. Il lui demanda de se déshabiller, mais voulut qu'elle commence son décarpillage dans le salon. Hélène haussa un instant le sourcil mais... pourquoi pas ? Ce monsieur payait si bien ! Elle souleva son chemisier, l'enlevant sans le déboutonner, le fit passer au-dessus de son opulente chevelure, l'envoya valser d'un geste gracieux à l'autre bout du canapé. Elle dégrafa son soutien-gorge et l'homme s'intéressa un instant à sa poitrine, hochant la tête.

— Bien bien, cela me plaît fit-il d'une voix rauque, prenante, qui fit passer un frisson dans le dos d'Hélène, pourtant peu disposée à frissonner d'ordinaire. Beaux seins, pleins et charpentés. Continuez je vous prie !

Légèrement interloquée, Hélène baissa la jupe noire qui lui allait si bien et l'œil de l'homme parut s'allumer, très attentif soudain. Mais quand elle voulut baisser sa petite culotte, il l'arrêta.

— Non, non c'est inutile j'en ai assez vu. Ce sont vos hanches qui m'intéressent. Dieu merci, elles sont bien dessinées, larges ce qu'il faut... Tant de vos congénères ont des hanches droites de garçon, avec cette fichue mode sur papier glacé qui vous fait renoncer à ce qui fait votre féminité.

Hélène se prit au jeu de la discussion.

— Et qu'est-ce qui fait essentiellement notre féminité, selon vous ?

— Mais les hanches, chère Madame, et les seins. Mon Dieu, ce que vous avez entre les jambes, c'est bien, mais toutes les femmes l'ont, n'est-ce pas ? En revanche le reste, c'est-à-dire ce qui vous rend apte, selon le plan divin, à procréer, à porter sainement un enfant, à le laisser se développer en vous, à le faire naître, à l'allaiter, cela, toutes les femmes ne l'ont pas, ou ne l'ont pas au degré où vous l'avez. Vous êtes admirablement faite pour porter un enfant, et le mener à son plus beau terme.

Un frisson parcourut à nouveau le dos d'Hélène. Cette fois un frisson du genre qui s'alimente à une peur obscure, et qui laissa la jeune femme comme au bord d'un fossé d'ombre. Elle répondit sèchement :

— Nous ne sommes pourtant pas là pour discuter des joies de la maternité. Voulez-vous passer dans la chambre ?

L'homme ne bougea pas. Il ouvrit son porte-document et en sortit une série de photos qu'il étala devant Hélène, sur le canapé. Elles représentaient toutes des mères, sourire aux lèvres, tenant un tout jeune enfant dans leurs bras.

— Regardez ! La maternité n'est-elle pas la plus belle des aventures humaines ?

Malgré qu'elle en eût, Hélène ne put s'empêcher de jeter un œil sur les photos. Et ne put réprimer un obscur sentiment de regret, fugitif. Elle avait fait définitivement l'impasse sur ce genre d'expérience. Son métier, qu'elle comptait bien poursuivre aussi longtemps qu'elle pourrait séduire – et aujourd'hui le temps de séduction d'une femme s'allonge chaque année – lui interdisait de songer à concevoir. Elle avait une copine qui faisait le même métier, qui avait cru pouvoir concilier prostitution et maternité, et qui s'en mordait aujourd'hui les doigts, la vie étant devenue très compliquée pour cette dernière.

Elle laissa s'écouler hors d'elle ce bref sentiment, rangea les photos en paquet et s'appêtait à les restituer à leur propriétaire lorsque quelque chose l'intrigua. Deux choses plutôt : l'expression de la mère et l'arrière-plan. L'expression, au-delà du sourire, était comme figée, sans doute à cause du regard, vide. Elle feuilleta rapidement le paquet : toutes les mères avaient la même expression. Sourire de façade, regard vide. Quant à l'arrière-plan, toujours le même, il était constitué de la façade d'une belle demeure, maison de maître, presque un château, avec, au bord de la façade, un poteau, très haut, le long duquel on pouvait distinguer un cordage. Cela ressemblait à un mât en haut duquel on pouvait hisser les couleurs d'un drapeau. Mais le haut du mât n'était pas visible.

Cette fois, elle rendit les photos à l'homme au catogan, soupira, et se fit soudain la réflexion que, d'une certaine manière, cet homme voulait lui faire comprendre un vice peu avouable, tout au moins difficile à exprimer. Voulait-il qu'elle lui mette une couche-culotte et qu'elle lui administre une fessée ? Dans le doute, elle lui dit, sur un ton très ferme :

— Et maintenant, la suite du programme ?

— Avez-vous déjà enfanté, chère Madame ?

— Ecoutez, la plaisanterie a assez duré. Voulez-vous que nous passions dans la chambre ? Dans le cas contraire, reprenez vos billets et prenez congé, nous avons assez perdu de temps, vous comme moi.

— Non, non, nous allons passer dans la chambre.

Après tout, je paie bien, et je veux jauger votre désir. Savez-vous qu'un enfant conçu dans la jouissance est bien plus beau et résistant qu'un autre conçu à la sauvette ?

— Savez-vous qu'un enfant conçu dans la jouissance... et dans l'amour, est encore plus beau et plus résistant ? Dans l'un et l'autre cas, cela ne nous

concerne ni l'un ni l'autre. Je suis là pour vous donner du plaisir et rien d'autre. Et vous êtes là pour en prendre et rien d'autre. Faisons-nous affaire, oui ou non ?

Il paraissait légèrement destabilisé, comme mouché par sa dernière repartie, puis il hocha la tête.

— Voyons cela...

Ils s'installèrent dans l'autre pièce, il lui demanda de se coucher sur le dos, il lui ôta lui-même sa petite culotte, se déshabilla, et s'installa entre ses cuisses. Elle eut juste le temps de voir son membre, raide, luisant, énorme, vibrant, sur lequel il déroulait un préservatif.

— Vous voyez, dit-il en la pénétrant, d'un coup, et elle sentit qu'il la remplissait complètement, c'était une sensation qu'elle avait rarement avec ses clients, vous voyez, aucune crainte, vous n'aurez pas d'enfant.

Elle haussa les épaules, décida d'oublier cette petite folie sans conséquence de son client, se concentra sur la façon dont il la besognait, avec force, avec méthode, avec une sorte d'énergie interne irradiante et tout d'un coup elle paniqua. Bon sang, il n'allait quand même pas la faire jouir. Mais elle avait beau s'en défendre, le plaisir montait en elle, lentement, sûrement, elle ne comprenait plus, était-ce ces histoires d'enfant et de maternité qui l'avaient amollie, mise comme à la merci de cet homme, mais elle sentait maintenant ce membre puissant qui allait et venait en elle, et ce visage qui, à chaque coup de rein appuyé se rapprochait du sien, elle voyait dans ce visage sombre, non dénué de beauté, briller des yeux d'un étrange éclat, et lorsque, précipitant ses coups de rein, s'enfonçant profondément, l'homme se pencha à son oreille et lui murmura « vous savez, tous ces enfants que vous avez vus, ce sont les miens », elle jouit, d'un coup, inondant le sexe de cet homme, le trempant, trempant ses cuisses, gémissant, criant « non, non », mais jouissant malgré tout, par vagues, comme cela ne lui était plus arrivé depuis si longtemps, et l'homme, qu'elle sentait maintenant éjaculer, aux contractions spasmodiques de son sexe et aux crispations silencieuses de son visage, l'homme à nouveau se pencha vers son oreille et lui dit « vous voyez bien que vous êtes prête ! »

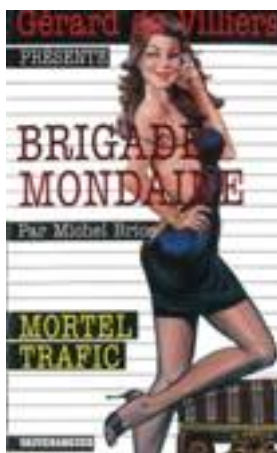
Il se retira, la couvrit gentiment du drap, s'habilla. Hélène était pantelante, comme stupéfaite de ce qui venait d'arriver. Elle le regarda partir. Sur le seuil, il lui dit à bientôt.

— Songez encore aux beautés de la maternité. Voyez-vous, le souci, ou la difficulté, ce n'est pas de faire des enfants, c'est d'en commencer la longue éducation, l'instruction, la protection. Mais si tout cela vous était assuré, offert, qu'en diriez-vous ? Nous verrons. Je vous souhaite une bonne journée.

Il était sorti. Hélène se demandait si elle n'avait pas rêvé... Mais non ! Elle touchait ses cuisses, ses lèvres rougies et gonflées encore des émotions du plaisir, elle en avait mis partout, jusque sur les draps. Au lieu d'aller prendre

sa douche, elle s'endormit dans son plaisir.

CHAPITRE II



Dans le bureau des Affaires recommandées, section reine de la Brigade Mondaine, aujourd'hui rebaptisée BRP pour Brigade de Répression du Proxénétisme, Aimé Brichot racontait devant un auditoire choisi, à savoir le commandant Boris Corentin et la ravissante Géraldine Hébert, inspectrice, le week-end de rêve qu'il avait passé avec sa femme Jeannette, ses filles Rose et Colette, et Charles le petit dernier.

— On s'est retrouvés sous l'orage au milieu du parking du supermarché, et je ne trouvais plus mes clés de voiture. Jeannette tentait de protéger Charles tandis que les filles couraient sous les trombes pour faire la danse de la pluie. En un instant nous étions trempés comme du bon pain dans la soupe...

— Du bon pain ? fit Géraldine en levant les sourcils. Comme tu y vas !

Imperturbable, le capitaine Brichot continuait son récit :

— J'ai fini par retrouver la clé, nous nous sommes jetés dans la voiture, nous avons aussitôt transformé les sièges en autant d'éponges, et nous avons effectué vingt kilomètres dans ces conditions pour regagner notre gîte rural. La voiture s'est enlisée dans la boue des ornières, et nous avons fini le chemin à pied, avec l'impression qu'à chaque pas, la gadoue allait retenir nos

chaussures en son sein. À peine la porte refermée sur nos malheurs...

— Qu'est-ce que tu racontes bien Aimé, quel style ! se moqua Boris.

Aimé eut un regard peiné pour son supérieur avant d'achever son récit.

— Bref, de retour à la maison, nous nous sommes tous mis à frissonner. Grog, douche brûlante, rien n'y a fait, nous nous sommes tous couchés, en regardant ramper le petit Charles, tout vaillant, et même, en tout cas c'est l'impression que j'ai eue, et même goguenard. Ce petit ira loin je vous le dis.

— On en fera un commissaire divisionnaire, prophétisa Boris.

— Surtout pas, malheureux ! Métier de chien !

— À qui le dites-vous, fit une voix, celle du commissaire divisionnaire précisément, Charlie Badolini, dit Baba, qui regardait, goguenard lui aussi, Aimé rougir et balbutier :

— Commissaire, je... c'est-à-dire...

— Il y a divisionnaire et divisionnaire, fit Géraldine, très sérieuse tout en mourant d'envie d'éclater de rire.

— Bon, je vous attends dans mon bureau, dans deux minutes. Pas trois, deux !

La petite troupe se retrouva dans le bureau du chef une minute et 59 secondes plus tard, dans un bureau que Baba avait déjà pris le soin de saturer de fumée, se moquant comme d'une guigne de la loi anti-tabac. Derrière son bureau Empire, le Corse tapotait son sous-main, attendant que cesse le bruit et l'agitation autour de lui. Il ne pouvait parler que lorsque ses interlocuteurs, installés, le fixaient, immobiles, attendant ses premiers mots. Petit travers dans l'exercice du pouvoir sans doute.

Il ouvrit son sous-main, et tendit une photo à Boris, qui siffla avant de la faire circuler.

— Jolie fille ! patron. Qui a peut-être besoin d'un garde du corps ?...

— Encore faudrait-il savoir où est le corps. Si vous le trouvez, sachez que c'est un corps tarifié.

— Vous voulez dire...

— Oui, c'est une prostituée de haut vol, une call-girl comme on dit en bon français, qui a disparu la semaine dernière : Hélène Varois. Il faut me la retrouver, et fissa !

— Je vous rappelle, patron, qu'elle n'est pas la seule à avoir disparu depuis trois ans. Nous avons accumulé quelques cas à la brigade...

— Justement, le coupa sèchement le commissaire. Je trouve que cette série d'affaires n'avance pas beaucoup. Maintenant il va falloir y aller.

— Mais patron, osa Géraldine, vous savez bien que les prostituées ne disparaissent pas comme ça. Je veux dire que lorsqu'elles ont des macs, ces derniers les déplacent à leur gré, et lorsqu'elles sont indépendantes, eh bien,

elles peuvent aussi aller voir ailleurs. Comme on n'a retrouvé aucun corps...

— Eh bien ce corps-ci, vous allez me le retrouver, mort ou vivant !

— Est-ce que par hasard, fit Aimé Brichot sur un ton prudent, cette jeune femme aurait un papa qui... un papa que...

— Vous avez mis le doigt dessus. Le papa est dans la haute finance et s'apprête à entrer en politique. Il ne s'est jamais bien occupé de fille, il est veuf, la gamine a poussé toute seule, et il est persuadé que sa fille travaille dans l'import-export. Seulement, depuis qu'il n'a plus de nouvelles d'elle, il craint le scandale au moment où sa carrière publique s'apprête à démarrer.

— Le scandale ! fit Géraldine choquée. Et le chagrin d'un père aimant, alors, où est-il ?

Le commissaire Badolini ricana.

— Dans une pochette surprise égarée et déposée au bureau des objets définitivement perdus. Ce ne sont pas les sentiments qui l'étouffent, celui-là, mais... il est du bon côté si vous voyez ce que je veux dire.

— Vous pouvez nous en dire plus sur la disparition d'Hélène, commissaire ?

— À vrai dire pas grand-chose, grommela Badolini. Faites une enquête de terrain et surtout sortez-moi tous les dossiers de disparition de ces dernières années, épluchez-les, voyez s'il n'y a pas de points communs, enfin quoi, faites votre métier. Messieurs.

Ils se levèrent tous pour se retrouver dans le bureau de Corentin où celui-ci distribua le travail.

— Géraldine tu vas au sommier et tu nous sors tous les dossiers de disparition des call-girls de ces trois dernières années. Tu épluches, tu épluches et tu épluches, trouve-moi quelque chose. Toi, Aimé, tu vas enquêter sur place. Au boulot.

Ils ne bougèrent pas et dirent avec un parfait ensemble :

— Et toi commandant, tu fais quoi ?

— Je fais ce que tout chef se doit de faire au début d'une enquête : réfléchir.

— Tu vas nous la jouer détective américain ? Le chapeau rabattu sur les yeux et les pieds sur le bureau.

— Exactement. Il manque juste une accorte secrétaire près de moi.

Ce disant, il fixait Géraldine qui lui adressa un sourire où elle mit tout ce qu'elle put d'ironie.

— Eh bien ne compte pas sur moi, grand chef. Mes fesses sont réservées.

C'est vrai qu'elles l'étaient, depuis quelques années, depuis que Géraldine, qui aimait les femmes, et seulement les femmes, avait rencontré une magnifique Scandinave, Liselotte Faarup, avec laquelle elle vivait. Et

souvent Boris, qui trouvait Géraldine parfaitement à son goût, soupirait sur ce choix qui privait la gent masculine d'une si merveilleuse représentante du sexe dit faible, avec sa jolie rousseur bouclée, ses yeux émeraude, ses fossettes irrésistibles et sa peau piquetée de son, sans compter son intelligence, son esprit de repartie... Trop parfaite songeait Boris pour se consoler. Trop parfaite... Le genre qu'on épouse, et moi, le mariage...

Quant à Géraldine, c'est seulement lorsqu'elle voyait Boris Corentin évoluer, beau, compétent, viril et doux à la fois, compréhensif et ferme, qu'elle éprouvait, de manière fugitive, un vague regret sur ses goûts féminophiles comme elle disait. Oui, Boris était bien le seul homme qui aurait pu, ou, qui sait, qui pourrait un jour lui faire changer son fusil d'épaule. Une fois d'ailleurs ils avaient été bien proches de franchir le pas, au cours d'une enquête difficile. Aimé Brichot, lui, avait vu avec un certain déplaisir l'arrivée de Géraldine Hébert comme inspectrice assistante du duo qu'il formait depuis des années avec Boris. Les premiers mois avaient été difficiles, Aimé guettait le moindre faux-pas de sa collègue, mais son talent et son naturel l'avaient conquis malgré lui, même si, pour la forme, ils continuaient de se vouvoyer. Ils s'estimaient aujourd'hui, et Brichot ne pouvait cacher parfois une forme d'affection qui lui était venue pour elle. En gros, ils composaient maintenant un trio de choc, efficace, complémentaire, ce qu'ils s'apprêtaient encore une fois à prouver.

Aimé Brichot, renonçant à la voiture de service, avait pris le métro. Il sortit à la station Victor-Hugo. Il connaissait bien le quartier pour y avoir enquêté, et il se souvenait d'un sympathique restaurant dans le coin, « The honest Lawyer », « l'Avocat honnête ». Un nom très drôle en forme d'oxymore, bien qu'il en connût tout de même un certain nombre, des avocats honnêtes. Brichot était avant tout un homme de mesure, qui posait le pour et le contre et détestait les approximations comme les généralisations. Un type très fin, ce Brichot, beaucoup plus que ne le soupçonnaient la plupart, qui ne voyaient en lui que le Français moyen type.

Il prit la rue Copernic, pressa le bouton du porche d'un luxueux immeuble de pierre de taille. Tout de suite, il repéra la loge de la gardienne, sonna. Quand elle ouvrit, il se rendit compte qu'elle faisait mentir, justement, cette généralité qui veut que les concierges, pardon, les gardiennes, soient toutes volumineuses et affectées d'une verrue poilue quelque part sur le visage. C'était une belle Portugaise qui avait un air éveillé, vif, malin. Elle hocha la tête.

— Vous êtes policier et vous venez pour la dame du sixième.

Aimé Brichot s'inclina.

— Belle déduction. Ai-je donc à ce point l'air de ma profession ? Cela va être un vrai souci pour mes prochaines filatures.

— Vous l'avez dit, c'est juste une déduction, vous n'avez l'air de rien... enfin, pardon, vous avez un air de tout le monde, euh...

— Voilà qui est parfait pour les filatures, vous me rassurez. Si nous en venions au fait ?

— Entrez, entrez, vous serez plus à l'aise.

Brichot s'installa sur une méchante chaise de paille, la gardienne prit place en face de lui, croisa ses doigts, très à l'aise.

— Je vous écoute, inspecteur.

— Capitaine, c'est ainsi qu'on me désigne. Voyons, votre locataire...

— Pardon, elle est propriétaire de son deux-pièces.

— Voyez-vous ça. Elle doit bien travailler. Savez-vous le métier qu'elle exerce ?

— Oui, capitaine. En tout cas, j'ai fini par m'en douter, puis par avoir des certitudes. Au demeurant, jamais d'ennui avec elle. Très gentille avec moi, et généreuse pour les étrennes. Vous ne me ferez pas dire du mal d'elle. Chacun gagne sa vie comme il peut aujourd'hui.

— Racontez-moi.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter vous savez. Un matin de la semaine dernière, je ne l'ai pas vue descendre. Or, tous les matins elle descend prendre son café et son croissant sur la place Victor-Hugo. Je crois bien qu'elle n'a jamais préparé un café chez elle, ni un repas d'ailleurs. La cuisine doit lui servir... à rien ! Il y a des gens comme ça, ils ne font jamais rien chez eux, c'est de la paresse, ou alors c'est une manière de profiter de la vie et de son argent...

Charmente, la gardienne mais un peu bavarde, et philosophe avec ça, songeait Brichot.

— Poursuivez, je vous prie.

— Vers midi, inquiète, je suis montée frapper à sa porte. Pas de réponse. Je me suis dit qu'elle était sortie mais que je ne l'avais pas vue passer. Ça peut arriver, vous me direz, on n'est pas là à guetter le monde qui passe, quoi qu'affirme la légende, mais enfin, comme elle me lançait toujours un mot aimable en passant devant ma loge, j'étais tout de même inquiète. C'est l'après-midi que l'angoisse m'est venue. Parce que l'après-midi, hein, elle...

— Elle travaille, compléta Brichot doucement.

— C'est cela, elle travaille. Et donc, pas de messieurs qui montent ce jour-là. Personne. Le soir, j'ai frappé à nouveau. Pas de réponse. Je suis descendue à ma loge pour lui téléphoner. Pas de réponse non plus. Alors j'ai appelé les pompiers et la police. L'appartement était vide. Il y avait...

— Je sais. J'ai lu le rapport du commissariat de quartier. Une enquête préliminaire bien faite puisqu'il y est dit que l'appartement ne comportait aucune trace de lutte mais... une lampe cassée remise soigneusement à sa place et des débris de verre mal balayés. Comme si l'on avait remis tout en ordre après... après une lutte.

— C'est vrai qu'elle était très ordonnée, très scrupuleuse, et je faisais le ménage chez elle, je n'ai jamais vu quoi que ce soit de cassé.

— Lorsque mon collègue vous a interrogée, vous avez précisé que quelques vêtements n'étaient plus là, de même que ses affaires de toilette.

— Oui. Ça ressemblait à un départ en voyage, un départ pour quelques jours. Il manquait des affaires, mais un certain nombre était toujours en place sur les cintres ou dans les tiroirs.

— Vous connaissiez le contenu des tiroirs, fit Brichot, patelin.

— Euh, vous savez, je suis femme. Elle avait de merveilleux dessous, des dessous de luxe, de la classe... Et puis elle avait, euh... des objets, divers objets, si vous voyez.

— N'insistez pas, cela me ferait rougir. En tout cas, cette affaire me semble bien difficile, et peut-être est-il prématuré d'avancer que c'est une affaire. Il s'agit peut-être d'une escapade, tout simplement.

— Amoureuse ? fit la gardienne, les yeux mouillés soudain.

— Ne soyez pas romantique. Connaissiez-vous les hommes qui montaient chez elle ? Je veux dire, les voyiez-vous passer de la porte de votre loge ? Et l'un d'eux a-t-il plus particulièrement attiré votre attention ?

— Mon Dieu, non. Elle s'était constituée une clientèle de gens chic, de ceux qui pouvaient s'offrir, euh... ses prestations, parfois je voyais passer une tête nouvelle...

— Justement : concentrez-vous sur les têtes nouvelles. Voyez-vous quelque chose de particulier à me confier sur ce sujet.

La belle gardienne crispa son visage pour s'aider à se concentrer. Au bout d'un moment, elle secoua la tête.

— Non, je ne vois pas vraiment... il y en avait un qui m'impressionnait un peu avec ses longs cheveux ramenés sur sa nuque en catogan.

— Essayez d'être plus précise : qu'est-ce qui vous impressionnait chez lui ?

— Mon Dieu, vous me demandez... Je dirais simplement qu'il avait une tête de prophète.

— De prophète ??

— Je veux dire par là... Oui, je l'aurais bien vu prêcher, avec ses yeux exaltés. J'en ai même été gênée, c'est vous dire !

— Comment ça, gênée ?

— Il m'a fixée, littéralement déshabillée du regard comme un maquignon, et puis en s'éloignant vers l'ascenseur, il a murmuré quelque chose, mais allez, va, j'ai entendu ce qu'il disait.

— Et qu'est-ce qu'il disait, soupira Brichot qui commençait à trouver le temps long.

— Il a murmuré : belles hanches, ma foi.

Brichot haussa les épaules.

— Il n'a pas menti, approuva-t-il galamment. Mais je ne vois pas ce que je peux faire d'une telle information. Est-ce tout ?

À ce moment, Aimé Brichot perçut un bref éclat dans l'œil de la gardienne. Cette femme lui cachait quelque chose, c'était évident.

— Allons, dit-il doucement, un bon mouvement. Il faut savoir se débarrasser de certains secrets.

La gardienne se leva, ouvrit un tiroir, y pécha une photo qu'elle lui tendit avant de se rasseoir. Brichot l'examina attentivement. On y voyait une belle femme tenant un tout jeune enfant dans ses bras. Il distingua derrière elle la façade d'un château, ainsi qu'un mât planté devant, peut-être un porte-drapeau. Puis il fut attiré par l'expression de la mère : un sourire vide, presque stupide. Il hocha la tête :

— Je m'imaginais autrement le bonheur d'avoir un si bel enfant.

— N'est-ce pas ? triompha la gardienne. C'est exactement ce que je me suis dit.

— C'est Hélène Varois, sur la photo ?

— Mais pas du tout. Je n'ai jamais vu cette femme.

— D'où vient la photo ?

— Je l'ai trouvée dans un interstice du canapé, dans le salon.

Brichot songea in petto qu'il avait décerné trop tôt un bon point à l'enquêteur qui l'avait précédé. La fouille de l'appartement avait été mal faite.

— Eh bien, c'est peut-être intéressant. Je l'emporte avec moi, nous allons la confier au laboratoire de la police scientifique. Une dernière question. Est-ce qu'il vous est arrivé de voir les voitures dans lesquelles arrivaient les clients, et même d'en relever un numéro, pour une raison ou une autre ?

La gardienne le regarda, scandalisée.

— Mais vous n'y pensez pas, pourquoi aurais-je fait cela, je ne suis pas de la... euh, non, d'ailleurs on ne peut pas se garer dans la rue, les clients, quand je les vois arriver, c'est à pied.

— Eh bien, je crois que ce sera tout pour le moment. Avez-vous les clés de l'appartement de Mademoiselle Varois ?

— Je vais vous accompagner.

Lorsqu'ils se retrouvèrent chez la jolie call-girl disparue, Brichot sourit. C'était exactement comme cela qu'il s'était imaginé le décor : du rose, du rouge, du noir, des bibelots gracieux, des lampes tamisées, de la moquette crème, des fourrures jetées négligemment sur les canapés et sur le lit, un joli buffet à alcools, des doubles rideaux, tulle et velours... Décidément, les gens n'avaient aucune imagination. Il vit une certaine gêne se peindre sur le visage

de la gardienne lorsqu'il ouvrit les tiroirs, plongeant la main dedans, soulevant les dessous coquins à la recherche d'un papier, d'une lettre. L'ordinateur manquait mais il avait été réquisitionné par la police, on n'y avait rien trouvé d'intéressant.

Il alla s'allonger sur le lit, suivi de la gardienne qui prit une jolie teinte pivoine. Sans doute s'imaginait-elle un bref instant à la place d'Hélène, songeant qu'après tout, les métiers se valent mais que certains rapportent plus que d'autres...

Brichot se releva, souleva quelques coussins, crayonna au crayon sur un bloc, comme il l'avait vu faire à Cary Grant dans *La Mort aux trousses*, mais rien ne se révéla. C'eût été trop facile, songea-t-il.

Le dieu des policiers n'est pas toujours au rendez-vous.

Il sortit de l'appartement, et ils descendirent à pied tous les deux, Brichot humant l'atmosphère de l'immeuble, s'en imprégnant, tâchant d'y trouver la solution de l'énigme. Mais il ne s'appelait pas Maigret, évoquer les mânes de Simenon ne servait à rien. « À chaque enquête son style », grommela-t-il dans sa moustache.

Il prit congé de la gardienne, lui demandant de rester à la disposition de la police et lui tendit sa carte.

— S'il y a du nouveau, si elle revient par exemple, ce qui est peut-être l'issue la plus probable de cette affaire, prévenez-moi immédiatement.

— Alors, fit la gardienne avide, vos investigations vous ont-elles apporté quelque chose de neuf, une piste ?

Elle se croyait dans un feuilleton du soir.

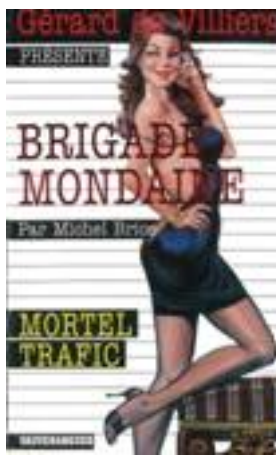
— Je sais qui est au centre de tout, chère Madame.

— Ah oui ?

— Le soleil, Madame. Nous sommes rue Copernic. Copernic est cet homme qui a affirmé l'héliocentrisme de notre système solaire. La Terre et tout ce qui s'y passe sont donc bien peu de choses voyez-vous !

Il partit en laissant la gardienne convaincue que si le soleil était au centre de tout, il avait bien pu taper sur le système Brichot.

CHAPITRE III



Hélène Varois était enfermée dans une pièce sombre et luxueuse. Les volets étaient fermés, mais de toute façon, les fenêtres étaient munies de barreaux, la porte de chêne massif verrouillée à double tour, elle était bel et bien enfermée, détenue, par ce fou. Elle essaya de repasser dans son esprit les événements de ces derniers jours, mais elle avait beaucoup de mal. Elle savait depuis hier qu'on droguait ses aliments et sentait qu'elle perdait doucement pied. Elle passait par des alternances d'exaltation et d'abattement, de rares moments de lucidité, comme maintenant, là, tout de suite, mais elle savait que cela ne durerait pas, il fallait en profiter, réfléchir, réfléchir, elle ne pouvait pourtant pas cesser de manger et de boire, il fallait réfléchir, et la seule manière qu'elle avait de garder un pied dans la réalité, c'était de dérouler le film des jours précédents qui l'avaient conduite dans cette chambre. Voyons... c'était le jour où elle avait revu l'homme au catogan. Elle s'était juré de ne plus jamais le voir après son premier passage, mais elle avait commis l'erreur fatale contre laquelle pourtant toutes celles de sa profession étaient prévenues : ne jamais jouir avec un client, ne jamais s'attacher, que ce fût par les sentiments ou par le sexe. Elle, elle avait cédé. Elle avait accepté de le revoir. Elle se souvint qu'elle lui avait ouvert et que, sans un mot cette fois, sans un discours, il l'avait prise dans ses bras, jetée sur le lit, déshabillée et pénétrée sauvagement, il tirait sur ses jambes qu'il avait largement écartées, puis il l'avait retournée, mise à genoux, elle avait un instant pensé qu'il allait la prendre par la porte étroite, et lui avait dû deviner ce qu'elle imaginait car il avait soudain proféré méchamment : « Vous n'y pensez pas ma chère Hélène, un tel passage, bon pour les sodomites, est chez nous strictement interdit par la religion que j'enseigne et que je pratique. Les seules voies pénétrables du Bon Dieu sont celles où je suis, là, maintenant, sentez-vous la vigueur mâle et procréatrice qui vous envahit, chargée de tant de bébés potentiels, manne céleste, don divin. Pourquoi chaque éjaculation contient-elle des millions de possibilités, si ce n'est pour assurer à coup sûr le renouvellement de la

richesse unique et permanente de notre planète : l'Homme ! Sachez-le, c'est la dernière fois que cette richesse part dans ce vulgaire morceau de plastique que vous me demandez de porter. Allons, soumettez-vous, éprouvez les vibrations de mon membre, le plaisir y monte comme le plus merveilleux des phénomènes jamais conçus par la divinité, à quoi il faut justement mesurer sa Puissance et sa Grâce. » Et elle l'avait senti, agenouillé derrière elle, les mains sur ses hanches pleines, la tirer sur son long membre pour l'empaler. Encore une fois, cette vigueur, associée aux mots délirants que sa bouche ne cessait d'éjaculer, l'avait fait jouir à se tordre, et c'est assommée par le plaisir qu'elle avait accepté un verre qu'il était allé lui chercher à la cuisine. Elle l'avait bu, et quelques instants plus tard, elle avait constaté que sa chambre était animée d'un bizarre mouvement tournant, de plus en plus rapide. Un manège fou, au centre duquel deux yeux charbonneux brillaient étrangement, tandis qu'une bouche aux dents blanches psalmodiait : « Tu enfanteras pour notre communauté, tu enfanteras pour la plus grande gloire de Dieu, par ton serviteur qui fécondera bientôt ton ventre généreux, et tu feras immédiatement don de l'enfant à naître sur l'autel de notre église, sur ce même autel où plus tard ton enfant naîtra, déjà entouré des membres de la communauté qui chanteront pour lui. Oui, Hélène Varois, te voilà par mon membre déjà membre de la Communauté du Salut par l'Enfant. » En entendant prononcer son nom, elle avait eu un dernier instant de lucidité et poussé un cri, aussitôt étouffé par la main de l'homme au catogan. Puis tout avait sombré dans le maelstrom de la chambre en folie, qui avait emporté son esprit dans son mouvement giratoire infini.

Et maintenant, elle en était à creuser sa mémoire pour se souvenir de ce qui avait suivi. Rien. Elle ne pouvait que supposer : elle s'était évanouie, on l'avait transportée hors de son immeuble, comment, elle n'en savait rien, on l'avait jetée dans une voiture et conduite jusqu'ici, mais que voulait dire « ici » ? Elle n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait. Dans Paris, quelque part en France ou même à l'étranger. Elle en était là de ses réflexions lorsque la clé tourna dans la serrure. La porte s'ouvrit, une femme entra. Elle portait une tenue d'infirmière, mais Hélène Varois savait qu'elle n'était pas dans une clinique ni un hôpital, et cette tenue lui fit passer un frisson glacé dans le dos. Rien qui terrifie plus que les symboles hors contexte, et là, ce symbole du savoir médical et scientifique entrant dans cette chambre de style dix-huitième siècle pour venir la chercher, elle, en parfaite santé, c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. C'était un cauchemar qui la fit hurler et se débattre. Deux hommes entrèrent à la suite de l'infirmière, s'emparèrent d'elle tandis que la femme en blanc lui enfonçait une seringue...

Lorsqu'elle se réveilla, elle se retrouva dans un endroit d'une parfaite étrangeté : une vaste grange, aux murs peints en bleu et rose, et partout, sur des consoles, sur des tables, ou bien accrochés aux murs, ou peints sur de grands tableaux, des anges, des anges, à profusion. On aurait dit que tout ce que l'Europe baroque contenait d'anges et d'angelots, toute la gent ailée de

l'Allemagne, de l'Autriche, de l'Italie et de l'Espagne, s'était donné rendez-vous pour peupler cette bâtisse, la transformant en une vision surréaliste à la gloire de la légèreté et de la gentillesse. Sauf que cette accumulation provoquait l'effet inverse. Trop c'est trop, comme dit la sagesse populaire.

Hélène essaya de bouger, peine perdue. Elle était attachée sur une table froide, du marbre vraisemblablement, et lorsqu'elle tourna la tête, elle vit une petite foule rassemblée sur des bancs, qui la contemplait. Foule immobile, inquiétante dans sa... quiétude. Il y avait quelques hommes, mais surtout des femmes, chacune un enfant dans ses bras. Tout le monde la regardait, la plupart d'un regard vide, le même que celui qu'elle avait vu sur les photos, mais comme tout cela paraissait loin... Un siècle ? Elle était terriblement angoissée, mais elle ne comprit que lentement pourquoi : il n'y avait aucun bruit, si l'on exceptait le son d'une mélodie douce et envoûtante que diffusaient les haut-parleurs. Aucun bruit, alors qu'elle pouvait compter au moins une quinzaine de tout jeunes enfants. Etaient-ils drogués eux aussi ?

Soudain il se fit un mouvement dans la foule, comme une houle, et l'une des mères dit : « Gloire et honneur au maître Dionis ! » Ainsi c'était son nom ? Dionis ? En tout cas son faux nom ? Elle le vit s'avancer par une allée centrale, l'homme au catogan, au visage buriné de prophète, l'homme qui par deux fois l'avait fait jouir comme une folle dans son si doux deux-pièces, l'homme qui maintenant marchait d'un pas hiératique, enveloppé d'une longue huppelande brune.

Hélène se rendit compte alors qu'elle était couchée sur une sorte d'autel, les jambes pendant dans le vide. Lorsque le maître Dionis arriva près d'elle, il s'inclina, la saluant : « Honneur à toi, gente dame, qui portera pour la communauté l'enfant des vertus ! » Et la foule reprit en chœur les mêmes mots. Dionis se redressa, fit un signe, et deux hommes s'approchèrent de l'autel, chacun d'eux prenant une jambe d'Hélène et la posant sur son épaule avant d'encercler fermement une cheville dans leur main. En sentant un léger souffle d'air caresser son entrejambe, Hélène comprit qu'elle était nue sous sa robe, l'expression des deux hommes qui la maintenaient ne laissait aucun doute : ils se rinçaient l'œil. Elle se débattit, hurla, mais un son très faible sortit de sa bouche. Elle ne comprit pas. Elle avait l'impression que ses cordes vocales elles aussi étaient à moitié endormies.

Dionis fit un autre signe et deux femmes s'approchèrent de lui pour, d'un seul geste, lui ôter sa huppelande. Il apparut nu, simplement paré d'une érection formidable, pour s'avancer entre ses cuisses. Elle cria, ou crut le faire : « vous êtes malade, bon à enfermer », mais elle ne sut même pas s'il l'avait entendue. Il avait posé ses mains sur ses cuisses et elle voyait son membre darder, vibrant, comme un objet incongru qu'on eût proposé à l'admiration publique. C'était d'ailleurs le cas. Dionis devait être un exhibitionniste de la plus belle eau. Comme d'anciens adorateurs du phallus, toute l'assistance s'était levée et psalmodiait une chanson où il était question

de générosité, de ventre plein, de fontaine de créativité, de jaillissement de la vie et autres foutaises qui sont le pain ordinaire des sectes.

Dionis s'inclina une deuxième fois, pour embrasser le lieu futur de ses plaisirs. Quand il se redressa, il dit encore du même ton sentencieux : « Que cette fécondation, femme, te lave des horreurs continuelles de ton métier. Seul un enfant du maître peut arrêter le mal que tu commets et le régénérer. Gloire à l'enfant qui efface les péchés du monde ! » La foule reprit ses derniers mots. Et Dionis continua :

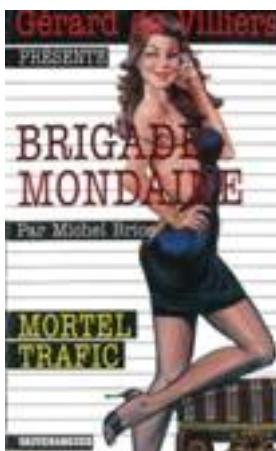
« Que Dieu, maître de la vie et de la mort, arbitre des destinées, juge éternel des choses, m'aide à féconder cette femme de toute la puissance qui préside aux générations du monde », et comme la foule reprenait, il s'enfonça en elle d'un seul coup de rein et se mit à aller et venir en elle. Elle se raidit, tenta de replier ses jambes, peine perdue. Les deux hommes qui assistaient de tout près au coït divin de leur maître la maintenaient ferme, même si visiblement ils ne se souciaient, bouche ouverte et baveuse, que de se gaver du spectacle qui leur était offert.

Dionis proféra alors : « Qu'avec Dieu, tous et toutes ici présents me viennent en aide. Que, par leur exemple, ils honorent également, chacun selon son talent, les forces de fécondité. » L'injonction avait à peine fini de résonner sous la charpente de la vaste grange que tous semblèrent se jeter les uns sur les autres. Les deux femmes qui avaient enlevé la houppelande du maître s'étaient agenouillées devant les deux hommes qui emprisonnaient les jambes d'Hélène, avaient ouvert leur pantalon, s'étaient emparées des membres déjà en forte érection et les avaient pris en bouche. Sur les bancs et sur le sol de la grange, ce n'était plus qu'une orgie de bras et de jambes entremêlées, mais un observateur attentif eût décelé dans ce magma humain certains manquements les plus élémentaires au devoir de fécondité. Quel pouvoir de procréation pouvaient avoir deux femmes tête-bêche qui se broutaient le minou ou deux hommes emmanchés ? Le maître Dionis s'en souciait fort peu, il était furieux qu'Hélène se contente de le regarder avec haine sans manifester le moindre signe de plaisir. Il se pencha vers elle et lui murmura : « Hélène, Hélène, songe à l'enfant, songe à celui qui grandira dans ton ventre et qui sortira de tes chairs fier et noble, pour te faire acquérir ainsi l'immense dignité de mère », et il se pressa contre elle, tout entier englouti, la heurtant au fond, et déclenchant soudain des spasmes de plaisir qu'elle libérait en pleurant de rage, et son plaisir fut à son comble quand pour la première fois elle sentit jaillir les jets de semence du gourou de la Communauté du Salut par l'Enfant.

Après qu'on l'eut vêtue d'une longue robe blanche, elle fut ramenée dans sa chambre par une jeune fille brune, aux yeux d'un vert émeraude. Saoule de drogue et de plaisir elle la prit pourtant par le bras : « Je vous en prie, dites-moi ce que je vais devenir et comment on quitte ce lieu », mais la jeune fille lui fit comprendre qu'elle était muette, et lorsque Hélène la conduisit au secrétaire pour lui donner une feuille de papier et un stylo, elle traça une

croix, signifiant sans doute par là qu'elle ne savait pas écrire. « Une simplette », songea Hélène, désespérée, « on m'a confiée à une simplette ! » et elle s'allongea, épuisée, sur le grand lit. La jeune fille aux yeux verts, à son chevet, lui retroussa son blanc vêtement et se mit à la masser légèrement. Lorsque le massage se transforma peu à peu, elle laissa faire et elle s'endormit au moment où elle sentit l'humidité d'une langue lui masser doucement ses petites lèvres et son petit bouton.

CHAPITRE IV



Géraldine Hébert soupirait devant la pile des dossiers de disparues. Elle n'avait jusqu'alors rien trouvé de significatif entre tous les rapports d'enquête. Les points communs abondaient certes, mais rien de significatif, rien qui permît l'amorce d'une piste. Il s'agissait à chaque fois de call-girls qui avaient une certaine pratique de leur métier et qui, une nuit, disparaissaient purement et simplement. On n'avait jamais retrouvé aucun cadavre, et il y avait de fortes chances qu'il n'y en eût pas. Sur le nombre de disparues, seize en comptant Hélène Varois, et à condition que ce soit des meurtres en série, il était impossible statistiquement qu'on n'eût pas retrouvé au moins un cadavre.

Toutefois, un élément finit par intriguer Géraldine, sans qu'elle sût vraiment lui donner un sens. Toutes les disparues avaient la même morphologie. Certes, il y avait des blondes, des brunes, des rousses, il y avait

aussi différentes origines, deux Noires, quatre Asiatiques, trois femmes au type nordique prononcé, une Antillaise, et même une Amérindienne, comme si quelque fou avait voulu reconstituer une galerie de tous les types humains... tiens... n'était-ce pas une hypothèse, folle, mais... Géraldine resta songeuse un moment, le stylo en l'air, avant de reprendre et de résumer ses réflexions pour elle-même. Oui, cette morphologie commune l'intriguait : formes généreuses, hanches pleines bien dessinées, bassin large... Elle en était là de ses réflexions lorsque Brichot entra dans son bureau :

— Alors, brillante détective, où en est-on ?

— Nulle part. Rien à sortir. Regardez, capitaine.

Elle étala les photos sur son bureau. Brichot les parcourut rapidement et fronça les sourcils. Puis il sortit la photo qu'il avait récupérée chez la logeuse d'Hélène Varois.

— Tiens, la voilà de nouveau mais cette fois affublée d'un enfant !

Géraldine s'empara de la photo, la posa au-dessus d'une autre parmi le lot étalé, et poussa un sifflement.

— Vous avez raison, c'est elle ! Il lui est arrivé quelque chose.

— Oui, je vous l'ai dit, un bébé, pouffa Aimé.

— Non, regardez. Le regard ! Il est brillant et gai sur la photo du dossier. Sur la vôtre il est terne, vide, éteint, alors qu'elle tient un enfant dans ses bras. Le sien je suppose.

Brichot se pencha et hocha la tête.

— Bien observé, petite, mais ça ne nous fait pas avancer.

— Salut, fidèles enquêteurs ! Où en est-on ?

Boris Corentin venait d'entrer et contemplait ses collègues avec comme de l'affection dans ses yeux vifs et chaleureux.

— On aimerait bien te poser la même question, monsieur-qui-réfléchit ! À quoi t'ont mené tes puissantes pensées ? Vers quels horizons éclaircis, au milieu de notre brouillard d'embryons d'hypothèses ?

Boris s'empara d'une chaise et s'assit, dans la position du Penseur de Rodin, ce qui fit ricaner ses compagnons.

— Tu vois, Boris, fit Brichot sentencieux. C'est là la grande faiblesse des arts privés de la parole et du discours. On ne sait rien de plus que ce qu'on voit, ou que ce qu'on entend. Le Penseur a beau paraître absorbé dans des méditations infinies, il n'en sortira pas la plus petite pensée qui puisse témoigner de l'intelligence humaine. La moindre conversation de bistro en apporte plus sur la connaissance du monde.

— Et comme disait Audiard, un con qui marche va plus loin qu'un intellectuel assis.

Boris eut un sifflement.

— Je ne savais pas que je travaillais avec deux éminents philosophes, bien que l'un me paraisse avoir une plus élégante pensée que l'autre.

Géraldine grimaça, faisant mine d'être furieuse et de vouloir lui balancer son stylo.

Boris se leva, examina avec grand intérêt la série des photos étalées sur le bureau et tapota sur toutes d'un doigt agile.

— On dirait bien que cet ensemble, à condition bien sûr que ses éléments aient un lien entre eux, appuie l'hypothèse issue de ma longue méditation.

— Boris, fit Brichot, si tu arrêtais de nous faire languir.

— Les macs !

— Pardon ?

— Les macs ! Les maquereaux ! C'est chez eux qu'il faut enquêter ! On dirait bien que quelqu'un essaie de reconstituer un... cheptel, si vous me passez l'expression. Bon sang regardez la série de ces visages : c'est toute l'humanité bandante que nous avons là. Il y en a pour tous les goûts masculins !

Si Boris s'attendait à une explosion d'enthousiasme, il en fut pour ses frais. Géraldine plissait le front sous l'effort d'analyse auquel elle se livrait et Brichot faisait la moue.

— Boris, pourquoi un mac prendrait-il de tels risques ? Enlever des indépendantes en plein Paris alors que les pays de l'Est envoient des filles par cargaisons entières. Il manque quelque chose.

— Un fou, lâcha Géraldine. Un fou vertueux qui supprime des prostituées parce qu'elles symbolisent le mal. On en a vu, des chevaliers de vertu, des refoulés obsédés de sexe qui transforment leur honte et leur vice en combat pour le bien.

— Mais alors, où sont les cadavres, Géraldine ?

— Il les enferme, il les torture, il les baise, tiens, que sais-je !

Ils restèrent tous trois un moment abîmés dans leurs réflexions, avant que Boris ne tape du poing sur la table.

— Les macs, vous dis-je. Mémé, ton objection est solide. C'est vrai, il nous manque un élément. Pourtant, je sens là-dérrière un travail de mac. Des années à la Mondaine m'ont forgé une intuition, vous le savez...

— Nous le savons, chef, firent-ils en chœur.

Ils éclatèrent de rire tous les trois, avant que Boris reprenne le fil de son argumentation.

— Donc, les macs. Retour aux sommiers, dénichiez-moi les dossiers des macs qui ont quelque envergure, ceux en activité mais aussi ceux dont on n'a plus entendu parler depuis trois ans que durent ces disparitions. Allons-y !

Une bonne heure plus tard, ils avaient isolé cinq personnages, et les

souvenirs fusaient.

— Tu te souviens, Boris ? fit Brichot. Celui-là, Jeannot-le-Manche, qu'on appelait ainsi non pour sa bêtise mais pour son... enfin ses attributs, je l'ai serré un soir dans un café de la rue Fontaine. Il s'est débattu comme un beau diable et ses diablesses de gagneuses, au lieu de se réjouir, se sont jetées sur moi. Tiens, regarde !

Et Brichot montrait une trace pâle le long de sa tempe, souvenir du coup de griffe de l'une de ces tigresses.

Ils se penchèrent tous trois sur le bureau où s'alignaient, au-dessous des call-girls, cinq trognes de maquereaux bien dans leur jus, presque des caricatures. Il y avait là, énuméra Brichot, véritable mémoire du service, outre Jeannot-le-Manche, René-le-Marseillais, Jacquou-le-croqueur, un type venu de sa cambrousse et reconverti dans la traite de poulettes qui lui rapportaient vingt fois le revenu de sa ferme, Fernand-au-soleil, qui venait du Guatemala et rêvait d'y retourner, et enfin, le Prophète. Géraldine, contemplant sa trogne, frissonna.

— Chers collègues, ce type-là, je ne sais pas pourquoi, mais ça me fait comme un tilt. Pourquoi l'appelait-on le Prophète ?

C'est Brichot bien sûr qui répondit :

— Le Prophète parce qu'il était connu dans le milieu pour ses discours fumeux. Il suffisait qu'il ait un coup dans le nez, et ça lui arrivait souvent, pour qu'il décolle dans le transcendant, si vous voyez ce que je veux dire. Au fond, un donneur de leçons qui emmerdait tout le monde.

Boris l'interrompit :

— Mémé, tu ne vas tout de même pas nous donner le curriculum vitae complet de tous ces salopards ! Au boulot, nous nous y mettons tous les trois. Dénichez-moi leurs lieux de prédilection, bars ou autres, parce que pour les adresses, faut pas rêver, tapez dans nos indics, moi je prends le Prophète.

— Pourquoi ? protesta Géraldine.

— Parce que je suis d'accord avec toi, ma belle, ce truc-là me fait tilter, allez savoir pourquoi.

— Et comme tu es le chef, grinça Géraldine...

— Exactement. On fera quelque chose de toi, avec un pareil esprit de déduction !

— Moi, dit Mémé, je prends Jeannot-le-Manche, car je crains pour la vertu de notre amie, ainsi que Jacquou. Un petit air de campagne me fera du bien.

— Et moi, soupira Géraldine résignée, je suppose que je prends ce qui reste ?

— Tu supposes correctement. En avant !

Boris Corentin apprit bien vite où il aurait des chances de trouver le

Prophète : un bar de la rue Dunois, au fin fond du XIIIème arrondissement, non loin de la Grande Bibliothèque. Voilà un type qui fréquentait loin de sa base de Pigalle. C'était plutôt curieux. Il s'y rendit. Le bar à l'enseigne sympathique du Bœuf Miroton offrait quelques méchantes tables sur le trottoir. À l'intérieur, quelques personnages auxquels on aurait hésité à donner le Bon Dieu sans confession. Boris saisit un mouvement du coin de l'œil. Alors qu'il se retournait, il ne vit plus qu'un journal largement déployé, et des doigts qui le tenaient en l'air. Le type aurait voulu crier à la cantonade qu'il cachait son visage, qu'il ne s'y serait pas pris autrement. Un instant, Boris eut envie de mettre le feu au journal, comme il l'avait vu dans certains films américains. Mais il ne fumait pas, il n'avait pas de briquet, et il se contenta de regarder par-dessus.

— Tiens tiens, Fifi-beau-minois ! Dis donc, ça fait un bail qu'on ne s'est vus, toi et moi.

Le beau minois qui avait valu son surnom à l'homme qui bafouillait un bonjour n'était plus qu'un souvenir. Traits tirés, cheveux rares et gris sale, cou plissé... les jours fastes étaient loin.

— Ça fait longtemps que je suis retiré des voitures, commissaire ! Je suis blanc comme neige.

— Comme neige au soleil tu veux dire ? Le blanc risque de fondre assez vite si tu veux mon avis, et dessous, c'est certainement la gadoue !

— Je vous jure, commissaire.

— Commandant, s'il te plaît. La police a changé.

Le silence se fit. Corentin le laissa mariner un moment dans son jus, avant de susurrer :

— Le temps passe, hein, Beau-minois !

— Vous l'avez dit, commiss... heu, commandant. Je ne suis plus bon à rien qu'à boire un petit coup de temps en temps entre copains. Y a pas de mal à ça.

— Justement, tes copains m'intéressent.

— Je suis pas un donneur.

— Mais je ne demande pas de cadeau. Juste savoir comme ça ce qu'ils deviennent, tes copains. Tiens, Jeannot-le-Manche, par exemple.

Corentin ne voulait pas attaquer tout de suite le vif du sujet mais plutôt surprendre le vieux mac en retraite.

— Bah, répondit ce dernier, il promène toujours ses affaires du côté des Batignolles je suppose. Je ne le vois plus.

— Et le Prophète ? Toujours aussi bavard et prosélyte ?

— Pro... quoi ?

— T'inquiète ! Donne-moi des nouvelles de lui.

— J'en ai pas. En voilà un, tiens, qui a disparu de la circulation. C'est vous qui me le remettez en mémoire.

Corentin l'observait attentivement, mais ne put déceler le moindre frémissement ou regard fuyant dans l'expression du bonhomme. Il se convainquit que Beau-Minois ne lui dissimulait rien. Il insista pourtant :

— Je suis déçu, vois-tu ? Et quand je suis déçu, je deviens amer, avec comme une agressivité rentrée qui ne demande qu'à sortir.

— Mais commandant, je vous jure...

Son front se plissa sous l'effort qu'il imposait à sa mémoire. Il finit par secouer la tête.

— Non, j'ai rien à dire, commandant. Juste un bruit...

— Va pour le bruit, même si je préfère la musique.

— Eh bien on dit qu'il s'est retiré et qu'il aurait fondé une secte. Vous ne trouvez pas que ça lui va bien, après qu'il nous a tellement emmerdés avec sa spiritualité frelatée ?

Boris resta songeur un moment.

— Tenez je vous offre à boire, commandant.

— Je suis en service, Fifi. Mais dis-moi, c'était quoi sa spiritualité frelatée, comme tu dis si joliment ?

— Bah des conneries. Comme quoi on faisait un métier de chiens, qu'il fallait trouver un moyen de régénérer ces filles que nous faisons travailler. Tu parles, ça ne l'empêchait pas de toucher le fric de ses gagneuses, et pas qu'un peu. Il se débrouillait bien le Prophète, avec sa gueule... Je suis sûr que trop de gens lui ont dit qu'il avait une tête de Christ. Christ mon cul, oui. Il avait beau dire qu'il trouverait un jour le moyen de tous nous racheter... il l'a peut-être trouvé d'ailleurs, grand bien lui fasse.

Boris était de plus en plus songeur. N'était-ce pas le maillon qui leur manquait ? Si le Prophète était vraiment devenu ce que son surnom laissait entendre, s'il avait été saisi par le démon missionnaire, et utilisé sa grandiloquence à d'autres fins que celles de finir une bouteille en compagnie de quelques-uns de ses coreligionnaires, alors ces disparitions s'expliquaient. Il imaginait déjà le Prophète réunissant quelques brebis égarées dans l'un de ces lieux habituels aux chefs de secte, un château, puisqu'ils avaient tous la folie des grandeurs, un château où le Prophète endoctrinerait son troupeau...

— Raconte-moi encore les délires de ton collègue.

— Oh, niet, ce n'est plus mon collègue hein ? Qu'est-ce que vous voulez que j'ajoute ?

— Il avait bien des obsessions, donc des paroles récurrentes dans ses délires, surtout quand il avait un coup dans le nez. Et je suis sûr que toi et tes copains vous n'étiez pas les derniers à le faire boire pour rire à ses dépens.

— Ca ! Nous le faisons peut-être boire, mais quant à ce qui est de rire à

ses dépens, si c'était le cas, c'était discrètement.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là, Beau-Minois ?

— Je veux dire que c'était une teigne ! Et même sans doute un type dangereux. Vous connaissez sa gueule ? Il ne s'en laissait pas compter. Et puis on a tous plus ou moins la trouille lorsqu'on sent chez quelqu'un un grain de folie quelque part, hein ? Vous comme moi ! Il dérapait quelquefois.

— C'est-à-dire ?

— Par exemple, il disait que ce qui manquait aux putes, c'était de faire des gosses. Et il nous tartinait sur l'innocence des gosses, il disait, je me souviens : « L'innocence est toute-puissante, c'est un germe de Dieu dans nos vies. » Et ce genre de connerie quoi !

Corentin se leva soudainement et prit congé. Fifi le regarda, inquiet.

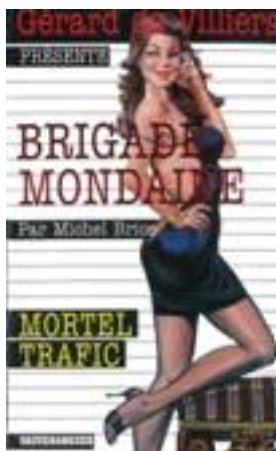
— Eh, commandant, qu'est-ce que j'ai fait. J'ai eu ma dose d'ennuis hein !

Corentin se pencha vers lui en le fixant dans les yeux.

— Beau-Minois, je te jure que tu viens de te racheter de pas mal d'années troubles. En tout cas, dans toute la mesure de ma miséricorde, je t'accorde l'absolution que tu mérites.

Il sortit derechef du Bœuf Miroton tandis que Fifi-beau-minois le regardait en se frappant la tempe du doigt avant de vider cul sec son verre de gros rouge.

CHAPITRE V



Lorsqu'Hélène Varois s'éveilla, elle eut un mouvement de frayeur. Un homme en blouse blanche se tenait assis sur le bord du lit. Il avait retroussé sa longue chemise de nuit et s'efforçait de lui écarter les jambes. Elle les replia brutalement, criant :

— Mais qui vous permet, malotru !

— Malotru ! Voilà une insulte que je n'avais pas entendue depuis des années. Vous êtes née avec du sang bleu peut-être ? Songez-vous bien qu'en ajoutant à ce mot un « o » bien placé, il devient, phonétiquement en tout cas, un véritable appel au médecin que je suis.

— Vous êtes médecin ?

— Gynécologue, pour vous servir Madame. Gynécologue et pédiatre.

— Mais enfin je n'ai aucun besoin de gynécologue !

Hélène se sentait relativement lucide. Sans doute parce qu'elle n'avait pas encore pris son petit déjeuner, forcément drogué. Elle examina son interlocuteur, sa blouse impeccable, sa barbièche soignée, ses yeux ternes derrière des lunettes rondes cerclées d'acier, et elle trembla.

— Mais que faites-vous donc ?

— Je vous examine. Oh, un examen sommaire. Il faudra que vous veniez vous allonger dans mon cabinet pour un examen plus poussé. Songez que vous avez peut-être été fécondée au cours de la cérémonie d'hier. Mon devoir est de surveiller l'évolution de la chose vers le meilleur terme possible. Maître Dionis, que Dieu l'ait en sa haute protection, ne badine pas avec cette affaire.

Toute l'horreur de la veille lui revint d'un coup. Elle allongée sur le marbre froid du tabernacle, les deux hommes tenant ses jambes, Dionis s'avancant entre ses cuisses jusqu'à heurter le fond de son vagin.

— Mais pourquoi, gémit-elle, pourquoi ?

— Allons allons, fit le gynécologue débonnaire – et il n'en était que plus effrayant – allons, n'avez-vous donc pas été instruite et initiée ? Il semble que Maître Dionis, que Dieu l'ait en sa haute protection, mette parfois la charrue avant les bœufs. Moi, je vous aurais fait part des tenants et des aboutissants...

— Alors je vous en supplie, parlez !

— Si Maître Dionis ne vous en a pas dit un mot, comment pourrais-je me substituer à lui, que Dieu tient en sa sainte protection.

— Un mot, un seul, si vous avez la moindre pitié !

— Ne vous a-t-il donc pas parlé du grand voyage ?

Du Peuplement ?

— Rien, pas un mot !

— Alors, je dois me taire. Seul le maître...

— Mais vous, que faites-vous ici, quel est votre rôle ?

— Enfin, êtes-vous stupide ou jouez-vous au plus fin avec moi ? Croyez-vous donc que la cérémonie d'hier a eu lieu par hasard ? Non, ma chère ! Il a fallu que je détermine votre cycle et le moment de votre ovulation pour que le sacrifice s'accomplisse. Il a fallu que vous séjourniez ici jusqu'à ce que vous ayez vos règles, afin que nous choissions les jours heureux. La cérémonie va d'ailleurs se répéter tous les soirs devant notre communauté pendant cinq jours. Maître Dionis tient à ne rien négliger. Allons, écartez-moi ces jambes ou je vais être obligée de vous convoquer dans mon cabinet. Vous y serez attachée, ce qui n'est jamais une sensation très agréable, sauf... enfin bref, mon petit, je n'ai pas que cela à faire, moi. Rendez-vous compte que je dois m'occuper de quinze mères qui ont chacune accouché ces deux dernières années d'un beau bébé. Et notez comme les statistiques sont justes : sur quinze naissances, nous avons eu huit filles et sept garçons. Maître Dionis y a vu un signe du divin.

Hélène s'était recroquevillée.

— Vous êtes fou, fou à lier. Où sommes-nous ? Où sommes-nous ?

Elle s'était mise à crier. Le gynécologue-pédiatre lui pinça la cuisse. violemment. Un vrai geste de méchanceté sadique, soudain. Et ses yeux mornes fulgurèrent un instant derrière ses lunettes. Hélène en sentit un vent de panique la traverser. Voilà un homme qu'il ne fallait surtout pas irriter. Elle prit une voix très douce.

— Mais pourquoi tous ces bébés ? Et qui sont les mères ?

— Ce sont des femmes comme vous, des pécheresses perdues. Quant aux bébés, nous sommes sur le point d'atteindre notre quorum...

— Le quorum ?

— Oui, dix-sept bébés. C'est un chiffre sacré chez nous. Mais vous serez bientôt initiée. Vous serez la seizième mère. La dix-septième ne devrait pas tarder à arriver car les temps se font pressants. Le départ est imminent. Il est

probable que vous et celle qui suivra, vous accoucherez dans le vaisseau.

— Le vaisseau ?

Le visage du gynécologue se ferma.

— Je parle trop, ce fut toujours mon défaut. Maintenant, suffit ! Ouvrez les jambes !

Elle obéit. Elle le regardait, le voyait transpirer légèrement, se dit qu'il n'était pas insensible et décida d'en jouer. Elle fit semblant de s'alanguir sous le doigt gainé de caoutchouc qui la pénétrait mais c'était comme si elle avait mis le pied sur un nid de vipères. Il la regarda méchamment :

— N'essayez pas cela avec moi. Seul le maître peut vous toucher.

Elle décela une note de frayeur dans la voix du gynécologue : il avait peur de Dionis, et elle pensa que c'était une bonne chose de le savoir, et de l'utiliser pour plus tard.

La journée passa. Hélène s'efforçait de manger et de boire aussi peu que possible. Elle vidait systématiquement les boissons qu'on lui apportait pour se désaltérer au robinet de la salle de bain. Elle sentait bien qu'un léger brouillard s'installait en elle de façon permanente, mais elle arrivait à garder un brin de lucidité, et dormait, dormait beaucoup. On la réveilla le soir pour l'installer sur l'autel. La cérémonie, en tout point semblable à celle de la veille, se déroula dans la ferveur d'abord, dans la liesse ensuite, pour se terminer dans des accents orgiaques. Elle entendait des gémissements et des cris venus de tous les coins de la grange, cela vous avait quelque chose d'irréel qui la déstabilisait totalement. Elle n'avait pas joui cette fois-là, mais avait cru bon de faire semblant, et maître Dionis semblait content. Après s'être vidé en elle, il lui avait même caressé le visage en lui disant :

— Tu seras une bonne mère, mais il est peut-être temps de t'initier. Nous verrons cela demain. En attendant, mes consignes sont simples : de la joie, du repos, de la bonne nourriture.

Elle se permit de hausser les épaules.

— De la bonne nourriture ? Vous êtes-vous demandé l'effet qu'aurait sur l'enfant que je dois porter toutes les drogues que vous m'avez administrées ?

Dionis sourit.

— J'ai déjà fait diminuer les doses. Quand tu seras fécondée, tu cesseras d'en absorber.

— Et je chercherai alors tous les moyens de m'enfuir.

— Oh non. On ne s'échappe pas de la Communauté du Salut par l'Enfant. Dans un moment, quand mon précieux sperme fera partie de toi, tu pourras te lever sans en perdre une larme, alors je te montrerai quelque chose.

Il la guida finalement, à travers un long couloir, jusqu'à la porte qui donnait sur l'extérieur et l'ouvrit. Il ne la tenait même pas. Pour la première fois, elle vit l'environnement dans lequel elle était tenue enfermée : un parc où

couraient, affairés, affamés, une dizaine de pit-bulls. Plus loin une ceinture de forêts. La façade du château était XVIIIème, déparée par un mât au sommet duquel flottait un drapeau. Elle y distingua les lettres CSE qui s'entrelaçaient autour d'un angelot souriant. Mais ce qui la frappa le plus, c'était, aménagée au centre de la vaste cour, une plate-forme de béton qui aurait pu accueillir trois hélicoptères à la fois. Enfoncés dans le sol de place en place, des projecteurs dressés vers le ciel, et pour l'heure éteints. Elle trouva maléfique cette esplanade qui n'avait rien à faire dans ce bel endroit historique, et ne put s'empêcher de la désigner au maître.

— À quoi donc peut bien servir cette affreuse dalle ?

— À partir, ma chère, lorsque le temps sera venu. Et le temps est proche.

— Et cette trappe, au centre de l'esplanade, avec cet anneau... Qu'y a-t-il dessous ?

— Rentrons ma chère, vous êtes bien trop curieuse !

Elle fut ramenée et enfermée dans sa chambre. Elle songea qu'elle ne l'avait pas encore examinée dans tous ses détails. Malgré la présence des chiens dans le parc, elle chercha une issue. Mais il n'y avait que la porte, fermée à double tour, et les trois fenêtres, munies d'épais barreaux beaucoup trop serrés pour laisser passer autre chose que des souris.

Elle avait une sonnette à la tête de son lit, sur laquelle elle tira. Quelques instants plus tard, une soubrette apparut, vêtue du traditionnel tablier blanc sur une stricte robe noire. Le tout avait un tel parfum de suranné qu'elle sourit involontairement.

— Madame a sonné ?

Elle était décidément stylée, et Hélène songea que Dionis se donnait des airs de châtelain à partir des caricatures ou des fantasmes qui tramaient dans son esprit malade.

— Je me sens seule, je voudrais bénéficier un moment de la compagnie d'une des mères qui sont ici.

La soubrette cilla, perplexe. Était-ce la première fois qu'on lui adressait pareille demande ?

— Un moment. Je dois en référer au maître.

Elle sortit et Hélène espéra qu'elle ne refermerait pas mais elle entendit la clé tourner dans la serrure. Toutes les précautions étaient prises. Elle revint un long moment plus tard.

— Désolée. Le maître a dit : « pas avant votre initiation. Elle aura lieu demain soir, après votre accouplement.

Elle avait dit cela avec un tel ton de regret qu'Hélène décida de la questionner.

— Dans ce cas, restez donc un peu avec moi, nous discuterons. Venez vous asseoir. Comment vous appelez-vous ?

Un éclat de panique passa dans les yeux de la soubrette, partagée entre le désir de répondre à l'invitation d'Hélène et les ordres qu'on devait lui avoir enfoncés dans la tête depuis qu'elle était ici.

— C'est interdit vous savez. J'ai mon service. Je m'appelle Def.

— Def ? Ce n'est pas un prénom, ça ! Un diminutif ?

— Non, DEF. D, E, F. Les employées qui ne sont pas destinées à être mères n'ont pas droit au prénom, qui est un signe du divin sur soi. Nous sommes quelques-unes à être appelées par trois lettres de l'alphabet qui se suivent.

— Vous voulez dire qu'il existe des employées qui s'appellent ABC ou XYZ ?

— ABC existe. Nous ne sommes pas assez nombreuses pour qu'il existe une XYZ. Mais vous avez compris le principe.

« Maison de fous » murmura Hélène en frissonnant.

— Dites-moi, DEF, pourquoi êtes-vous là ? Pourquoi n'habitez-vous pas une jolie petite maison, entourée de votre mari et de vos enfants ?

DEF eut un hoquet avant de répondre.

— Il se peut que j'aie bientôt un enfant. J'ai gravi plusieurs échelons, je suis proche du Grand Mérite.

— Mais un enfant de qui ?

DEF parut choquée par la question.

— Mais de maître Dionis !

Elle avait dit cela sur un ton d'extase et Hélène comprit que Dionis maintenait ainsi à sa botte son personnel. Des promesses de promotions, comme dans toutes les sectes. Et d'ailleurs, songeait Hélène amère, comme dans toute communauté, que ce fût une religion ou une simple entreprise. Les hommes marchaient à la baguette, du moment qu'ils espéraient gravir quelques échelons. Et une telle espérance, elle le savait, faisait le lit de la plus grande faiblesse et de la plus grande crédulité.

Elle renvoya DEF d'un geste. Cette dernière se retira. Hélène entendit le bruit de la clé. Combien de fois ? Combien de fois encore allait-elle entendre ce bruit qui mieux que tout lui signifiait son enfermement et la déréliction de cet endroit. Elle avait hâte, soudain, d'être à demain. Elle s'en fichait, de devoir accueillir entre ses cuisses le membre impressionnant de maître Dionis. Après tout, elle avait cessé depuis longtemps de les compter, avec le métier qu'elle pratiquait, et qu'elle avait choisi en toute connaissance de cause. En revanche, elle souhaitait l'initiation promise pour demain de toutes ses forces. Elle allait enfin savoir ce qui motivait toute cette bande de malades et peut-être y trouverait-elle une arme, un moyen de s'en tirer.

Elle se coucha. Un rêve vint bientôt la visiter : elle était dehors, entre la façade du château et les frondaisons du parc. Elle marchait sur l'esplanade de

béton, la nuit, mais avec tous les projecteurs braqués sur elle. Elle marchait vers la trappe centrale, où se tenait maître Dionis, un doigt passé dans l'anneau de fer, tirant, soulevant doucement... Une bouche d'ombre naissait, Hélène savait que l'horreur allait en surgir, et pourtant elle avançait. La foule des membres de la communauté était là, en cercle silencieux tout au long de la bordure de béton, et derrière elle entendait le halètement des chiens, qui avaient perdu toute agressivité. C'est alors qu'elle vit surgir de la trappe entrouverte un long tentacule pustuleux qui semblait pousser, grandir, s'allonger vers elle, qui l'atteignit, la ceintura de haut en bas avant que la pointe du tentacule ne s'infiltre entre ses cuisses et ne la pénètre, chaud et gluant, s'enfonçant, s'enfonçant encore, comme si le tentacule la prenait, non par la grotte d'amour mais par la porte étroite et se coulait en elle en épousant ses intestins... Le hurlement qu'elle poussa la réveilla. Elle entendit la clef s'ouvrir et vit DEF s'approcher.

— Madame, Madame, qu'y a-t-il ?

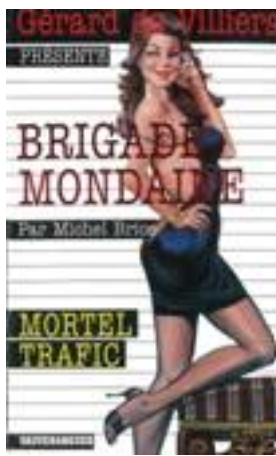
Hélène ne put s'empêcher de lui raconter son rêve. Au fur et à mesure de son récit, elle voyait le visage de DEF prendre une teinte cireuse, hocher la tête et murmurer comme par devers elle :

— Comment vous est venu ce rêve. On dit que c'est vrai, qu'ils en sont munis.

— Ils ? Qui « ils » ?

Mais DEF avait déjà quitté la pièce. Encore une fois, Hélène, tremblante, écouta le bruit de la serrure.

CHAPITRE VI



Elle avait arrangé son deux-pièces de la rue Lauriston avec tant de goût qu'entre deux clients, prise de frénésie, elle remettait tout en ordre, nettoyait, époussetait, cirait, faisait briller tout ce qui pouvait l'être. Elle s'appelait Marie-France de Beauvallon, et ceux qui la connaissaient intimement et savaient son métier ne pouvaient s'empêcher de sourire. Nul doute qu'un tel nom, s'il avait été connu de ses clients, les eût excités au-delà de toute mesure. Ils n'avaient d'ailleurs pas besoin d'autre excitant que celui de la simple apparition de cette superbe femme, à l'opulente chevelure châtain. Elle en était fière. Des blondes, des brunes, des rousses, il y en avait tant dans son métier qu'être châtain passait pour le comble de l'élégance et de la rareté. Ses formes pleines, d'une générosité sans pareille, ne l'empêchaient pas d'être gracieuse, déliée, souple. Si un sculpteur avait cherché un modèle pour réunir en une seule sculpture à la fois la séduction d'une Vénus et la volupté d'une déesse de la fécondité, il eût à coup sûr choisi Marie-France de Beauvallon.

En nettoyant pour la centième fois le cristal de l'un de ses plus beaux vases, dans lequel trônaient des roses d'un blanc vert velouté, elle eut conscience de ce qu'elle n'était pas loin de classer cette manie dans la catégorie des tics, ou peut-être des TOC, comme on appelait les troubles obsessionnels compulsifs. Et elle se posait à nouveau la question de savoir pourquoi, travaillée par l'idée de propreté et de virginité, elle avait choisi d'exercer un tel métier ! Elle était intelligente, n'avait rien oublié de son adolescence, au cours de laquelle elle avait été violée à plusieurs reprises par le bon oncle de famille, une riche famille de la noblesse reconvertie dans la haute industrie. Ses parents l'avaient confiée à la garde de l'oncle, dans leur hôtel particulier du septième arrondissement. Et les parents ne s'étaient pas plus tôt envolés pour les USA que l'oncle avait commencé ses manœuvres, la prenant sur les genoux avant de pousser plus loin son avantage. Elle avait quinze ans alors, savait à peu près ce qu'était un homme, comment il était fait, mais le membre de son oncle était le premier qu'elle voyait, et dans quel état,

oui, elle en rêvait encore. Elle ne se posait pas trop de questions, savait que le choix de son métier était lié à son passé, comme son obsession contradictoire de la propreté. Elle se souvenait qu'après sa défloration par l'oncle, elle avait passé l'après-midi à se récurer jusqu'au sang dans la salle de bain. Sa toilette entre deux clients lui prenait toujours une bonne demi-heure, ce qui l'obligeait à réduire le nombre de ses rendez-vous. C'était ainsi, elle s'en accommodait. Chacun son destin. Pour l'heure elle attendait son prochain client, jetant un coup d'œil satisfait sur son salon et sa chambre. Nickel chrome, comme elle aimait à le répéter.

Elle s'observa dans la grande glace du couloir. Sa chevelure châtain était lustrée comme le poil d'un chien bien soigné, ses ongles parfaitement manucurés, son maquillage invisible lui élargissait les yeux qu'elle trouvait un peu trop petits, mais, après un examen critique d'elle-même, elle conclut qu'elle avait encore bien des années devant elle.

On sonna. C'était un nouveau client, qu'elle examina par l'œilleton. Visage sombre et buriné, catogan, de l'allure, un bel homme ma foi. Elle ouvrit, le fit entrer, l'invita à boire un verre et l'installa sur le canapé. À ce niveau de prestation, elle devait tout de même y mettre les formes. L'accueil, la petite discussion préliminaire autour d'un verre faisaient partie du rituel. On n'était pas des animaux, après tout.

Maître Dionis, car c'était lui, on l'aura deviné, observait soigneusement son hôtesse, ce qui amena sur son visage un sourire ironique.

— Me trouvez-vous à votre goût ? Voulez-vous que je passe une autre tenue ?

Dionis déglutit. Jamais il ne s'était trouvé en face d'un modèle si parfait. Cette femme était faite pour enfanter, ou alors il avait perdu toute intuition. Ce serait à coup sûr, avec elle, son meilleur enfant, le plus beau, celui à qui il confierait plus tard les destinées de la communauté. Il proféra, de sa voix grave et prenante :

— Je serais heureux de vous voir vous déshabiller.

— À la bonne heure, fit-elle.

Au fond, elle adorait se montrer. Le moment d'enlever ses vêtements était toujours celui qu'elle préférait. Elle commença par ôter son chemisier, apparut en soutien-gorge bleu-gris. Dionis, la respiration courte, lui demanda de l'enlever tout de suite. Elle se moqua.

— Quelle impatience !

Elle fit ce qu'il demandait. Deux seins volumineux, lourds mais fermes, à l'aréole généreuse, au téton développé et bourgeonnant, tout raide et congestionné, apparurent aux yeux émerveillés de Dionis. Elle fit glisser sa jupe. Il suivit jusqu'aux hanches harmonieuses la ligne arrondie des cuisses. Campée sur ses hauts talons, elle était magnifique et le savait. Elle fit un tour sur elle-même. Dionis, la gorge sèche, fut plus péremptoire qu'il n'aurait

voulu :

— Vous avez des enfants bien sûr !

Marie-France de Beauvallon eut un haut-le-corps.

S'il y avait une chose qu'elle détestait par-dessus tout, c'était bien l'idée d'avoir des enfants. Pour qu'ils se fassent violer par le premier parent venu, merci bien, elle avait donné. Voilà des années qu'elle avait juré de ne jamais concevoir, elle en était même arrivée à ne plus supporter la marmaille, où qu'elle soit. Il ne rentrait jamais un enfant chez elle, et lorsque, se promenant dans Paris, elle percevait les cris d'une cour de récréation par-delà quelque haut mur, elle changeait de trottoir. Aussi répondit-elle sur un ton glacé :

— Surtout pas. Si j'en avais, cela ne vous regarderait en aucune manière. Mais je n'en ai pas et n'en veux pas.

C'était dit avec un ton si définitif, et même si haineux, que Dionis sentit monter en un instant en lui une noire colère. Quoi ! Il s'apprêtait à offrir à cette splendide femelle l'occasion d'enfanter un futur maître, un dieu sur Terre, le fils de Dionis, et elle déclinait l'offre sans même une discussion.

— La chose va être réparée d'emblée, proféra-t-il.

Pardon ?

Elle était convaincue d'avoir mal entendu.

— Cet enfant que vous n'avez pas eu... Nous allons le faire tout de suite. Passons dans votre chambre.

— Sortez ! Sortez immédiatement !

Elle ne comprit pas ce qui lui arrivait. Le ciel lui parut dégringoler sur sa splendide chevelure châtain. Elle se retrouva agenouillée entre le canapé et la table basse, tandis que Dionis lui jetait son verre de whisky à la figure. Le crâne sonnait encore sous le choc d'une gifle que le gourou lui avait administrée avec toute sa force, toussant et crachant du whisky, elle tendit la main vers la table basse où se trouvait le téléphone. Dionis arracha le fil du mur. Hébétée, Marie-France de Beauvallon comprit que la chose était enfin arrivée. Celle que toute fille exerçant son métier craignait comme la peste : tomber sur un malade, un pervers dangereux, un serial killer... Quand elles en parlaient entre elles, leur imagination fertile galopait, elles se faisaient des peurs de tous les diables, eh bien ça y était, elle était dedans, en plein.

Elle sentit que l'homme la soulevait puis la transportait dans sa chambre où il l'étendit sur le lit. Elle ouvrit les yeux. Il se déshabillait. Il apparut bientôt nu, dans une érection formidable, se pencha vers elle, lui retroussa la jupe et la débarrassa brutalement de sa petite culotte. Elle ne bougeait pas, car elle était dans la même situation que la proie d'un serpent qui, dit-on, paralyse ses victimes par le regard. Celui de Dionis était injecté et fixe.

Il l'écarta, se glissa entre ses cuisses et la pénétra. Elle savait qu'il n'avait pas mis de capote. Il la besogna longtemps, mais il ne venait pas, il faut dire

qu'elle était comme un glaçon, elle jouait la morte, et cela finit par déstabiliser son violeur, qui éructa :

— Est-ce que tu vas bientôt jouir, oui ? Tu ne sais pas que les enfants de la jouissance sont plus beaux et plus vigoureux ?

De parler d'enfant l'avait bizarrement exalté mais aussi calmé sa violence. Elle se dit qu'elle ne risquait rien à mimer le plaisir et s'employa à lui faire croire qu'il montait. Il fallait endormir sa méfiance. Elle guignait la lampe en marbre sur la table de chevet. Si elle arrivait à s'en emparer et à l'assommer... Il lui souleva les jambes et s'enfonça plus avant en elle. Il était gros, il la remplissait, elle était clouée au matelas, il lui tenait aux poignets les deux bras écartés, pour l'instant elle ne pouvait rien faire, seulement lui donner à croire qu'il était parvenu à ses fins, et elle se mit à s'agiter, à bouger ses reins latéralement en gémissant. Il n'en fallut pas plus pour que Dionis, considérablement excité par la situation nouvelle, se vide en elle en criant « Accueille ma semence pour la plus grande gloire de Dieu, et que l'enfant à naître soit voué au destin le plus exemplaire ! ».

Mais quand Dionis s'affala sur ce corps parfait, avant de s'en arracher, il comprit qu'il n'avait pas fécondé cette femme dans les règles. Il se leva et la regarda avec haine.

— Tu as brisé le rituel. Tu m'as obligé à agir contre les règles de la communauté, qui veulent une fécondation publique. Fasse le ciel qu'elle puisse encore se faire, après une purification.

Lui-même passa ses vêtements et se mit à fouiller l'appartement puis le sac de Marie-France. Il trouva finalement son téléphone portable sur le plan de travail de la cuisine et l'empocha. Puis, sans un mot, il sortit de l'appartement en claquant la porte. Stupéfaite de la soudaine tournure prise par les événements, Marie-France mit un moment à réaliser qu'elle était seule, saine et sauve. Quant à cette histoire d'enfant, il en serait Dieu merci pour ses frais, ce tordu, elle n'était certainement pas dans sa bonne période. Restait le risque de maladie sexuellement transmissible. Il allait falloir contrôler la chose chez son médecin. Elle se demanda si elle devait porter plainte. Les femmes comme elle y regardaient à deux fois avant d'entrer dans un commissariat de police. Mais elle avait des appuis, et notamment un client régulier dans la haute administration judiciaire. Il fallait qu'elle prenne conseil.

Elle passa dans la salle de bain et se mit à se récurer avec une frénésie qui lui fit venir aux yeux des larmes de rage. Après une douche interminable et le passage d'une pierre ponce et d'un gant de crin sur tout le corps, elle examina son visage dans le miroir. La gifle assenée par ce malade l'avait atteinte sur le côté du crâne, et il semblait bien qu'elle allait échapper au visage tuméfié, à l'œil gonflé, au bleu virant au jaune... elle en poussa un gros soupir de soulagement, avant d'être reprise par un nouvel accès de rage. Ce fumier qui n'avait pas payé sa prestation...

Dans la rue, Dionis était monté dans sa voiture, à l'arrière. Comme toujours, le gynécologue pédiatre tenait le volant. Les deux hommes avaient des relations bizarres. Dionis avait recueilli le gynécologue au bord de la dépression, après sa radiation de l'Ordre des Médecins pour une sombre affaire d'accouchement qui avait tourné très mal pour la mère. Il l'avait engagé dans sa communauté, lui avait octroyé un salaire royal, et peu à peu, le médecin était entré malgré lui dans la sphère d'influence du gourou, jusqu'à partager maintenant ses obsessions et ses objectifs. Sans qu'il s'en rendît compte, il avait même trouvé, au sein de la secte, de quoi laisser parler sa vraie nature. Et Dionis avait parfaitement compris de quelle sorte elle était, cette nature : sadique. En d'autres temps, le docteur eût été un remarquable chef de camp dans l'Allemagne nazie ou le goulag sibérien. Il regrettait seulement de se voir interdire par Dionis certaines expériences qu'il avait en tête, car il considérait la communauté du Salut par l'Enfant comme un formidable réservoir de cobayes.

Pour l'heure, les mains sur le volant, il attendait que Dionis lui donne l'ordre de partir. Mais Dionis était muet.

— Maître ?

— Ça ne s'est pas passé exactement comme prévu. Nous ne pouvons procéder comme avec Hélène Varois. Il va falloir attendre.

— Attendre quoi ?

— Qu'elle descende et qu'elle sorte dans la rue.

— Et après ?

— On l'embarque.

La respiration du gynéco s'accéléra.

— Mais vous n'y pensez pas, maître ! En pleine rue, en plein jour ? Si ça se trouve elle est en train de téléphoner !

Dionis ne répondit pas tout de suite. Il examina les trottoirs. Cette portion de la rue Lauriston était calme. Peu de voitures, peu de passants.

— Tu as ta trousse, doc ?

— Toujours avec moi.

— Tu lui feras une piqûre dès qu'elle sera dans la voiture.

— Encore faut-il la faire monter ? Vous allez vous y prendre comment ? Elle va hurler, se débattre.

Dionis ne répondait pas. Il fixait le côté de l'immeuble qu'habitait Marie-France. Puis il poussa un juron.

— Par Dieu !

Ce qu'il voyait, c'était la rampe de sortie d'un parking privé. L'ascenseur de l'immeuble y descendait forcément. Elle allait peut-être prendre sa voiture. Certainement. Dans son état de choc, elle renoncerait à marcher. En tout cas,

il fallait prendre le risque.

— Le parking, doc. On y va.

Ils stationnèrent sur le haut de la rampe, attendant qu'une voiture l'emprunte, dans un sens ou dans l'autre. Une fois le portail ouvert, ils s'infiltrèrent. Le doc avait sa trousse à la main. Ils repérèrent les sorties d'ascenseur. Le doc devenait nerveux. Et si elle sortait à pied. Si elle se rendait au premier poste de police. Si... Il regarda son maître et un grand calme l'envahit. Dionis était imperturbable, armé d'une sorte de conviction surhumaine, et c'était bien pour cela qu'il était chef de la communauté. Il avait des intuitions, il était en contact avec la supra réalité, celle où le temps coule en tous sens et peut être embrassé en totalité. Dionis voyait comme un voyant, et son intuition était celle d'un cerveau connecté à tout. Doc le croyait. Doc croyait comme Dionis que Marie-France allait bientôt apparaître dans ce sous-sol. Il avait foi. Et malheureusement, Doc fut confirmé encore une fois dans cette foi. La porte de l'ascenseur venait de s'ouvrir.

Les deux hommes se renfoncèrent dans l'encoignure. Quand Marie-France se dirigea vers sa voiture, ils la suivirent silencieusement. Elle déverrouilla la portière de son coupé Lancia. Une sensation bizarre de déplacement d'air lui fit tourner la tête. Elle ouvrit la bouche pour crier, en voyant Dionis s'avancer vers elle, mais Doc, arrivé par l'arrière, se colla à elle et lui mit la main sur la bouche. Tous deux la jetèrent sur le siège avant et Doc s'affaira. Elle sursauta en sentant l'aiguille de la seringue la pénétrer, gémit, devint molle. Doc souriait.

— Voilà une affaire rondement menée.

Dionis, impassible, regardait faire. Éviter de mettre la main à la pâte, c'est confirmer ses qualités de chef et sa position dominante. Il regardait Doc soulever Marie-France et la faire basculer dans le petit espace que ménageait l'arrière du coupé, à peine un deux plus deux. Il se mit au volant, fouilla dans le sac de Marie-France pour y trouver la carte magnétique du parking, tandis que Dionis s'installait sur le siège passager.

— Maître, cette jeune femme est notre plus beau spécimen !

— N'est-ce pas ? Avec votre aide et vos soins, elle nous donnera le plus beau des enfants.

Doc démarra, monta la rampe, présenta la carte. La porte s'ouvrit et ils sortirent dans le soleil de la rue.

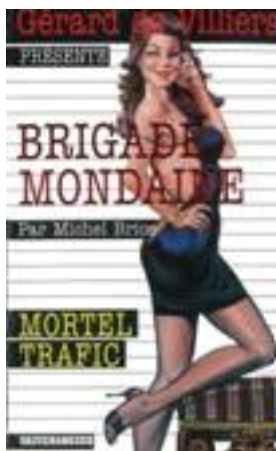
— Tu vas t'arrêter devant notre voiture. J'en prendrai le volant et tu me suivras.

Quelques minutes plus tard, roue dans roue, ils s'arrêtaient dans un coin désert du Bois de Boulogne pour transférer le corps inerte de Marie-France dans leur grosse berline. Doc prit un chiffon et essuya soigneusement tout ce qu'ils avaient pu toucher dans et sur le véhicule avant de l'abandonner.

— Et maintenant, Doc, au château !

Dionis exultait. Dans une heure, la dix-septième femme allait entrer dans la Communauté du Salut par l'Enfant, la dix-septième pute allait être régénérée, la dix-septième mère allait être grosse. Et il n'était pas besoin d'attendre les naissances. Dès la conception, ils seraient dix-sept enfants dans la communauté, les dix-sept piliers de l'avenir, les dix-sept sages du Grand Départ. Quant à Doc, silencieux, il était sous le choc. Cela ne lui était encore jamais arrivé, avec aucune des futures mères qu'avait dénichées maître Dionis. Mais cette fois, il était pris. Séduit. Plus que séduit : déjà fou de cette femme aux splendides cheveux châtain. Lorsqu'il l'avait vue se diriger vers sa Lancia, un frémissement l'avait parcouru. Quand il l'avait prise dans ses bras pour la faire rouler à l'arrière du coupé, la chair souple et les gros seins fermes de cette femme l'avaient bouleversé. Dionis n'avait rien vu, mais en la soulevant, le visage de Doc s'était trouvé tout proche de celui, abandonné sous l'effet de la drogue injectée, de Marie-France. Il l'avait furtivement embrassée. Et quelque chose de rouge sombre s'était allumé en lui, pour la première fois de sa vie. Oui, lui, le sadique qui n'avait jamais connu de passion, définissait ce qui lui arrivait par une couleur, le rouge sombre. Et tandis que cette couleur lui montait jusqu'aux yeux, jusqu'au cerveau, maître Dionis, fixant la route droit devant lui, songeait à la cérémonie de ce soir : il commencerait par honorer Hélène pour parfaire les chances de conception, puis il l'initierait. Doc, lui, s'occuperait dans les jours prochains de déterminer les dates d'ovulation de Marie-France. Après quoi, il la féconderait dans les règles de la communauté.

CHAPITRE VII



Ils étaient réunis dans le bureau de Boris Corentin. Géraldine était ravissante dans une jupe légère et un chemisier blanc, et ses taches de rousseur semblaient pétiller autant que ses yeux. Elle passa sa main dans sa chevelure bouclée. Et Boris, toujours sensible à ce geste chez les femmes, soupira. Pourquoi fallait-il que Géraldine échappât définitivement au genre masculin ?

— Tu en fais une tête, grand chef ! C’est le petit déjeuner au calva qui n’est pas passé ?

— Tu sais bien que je ne bois pas, Moustique. Je me disais simplement... Oh et puis venons-en au fait. Alignez les résultats.

Géraldine Hébert gratifia Boris d’un regard appuyé, à la fois tendre et ironique, avant de se lancer :

— Rien d’intéressant, chef. J’ai appris que Fernand-au-soleil avait réalisé son rêve, il était rentré au Guatemala avec sa meilleure gagnieuse. Aux dernières nouvelles, ils filent le parfait amour.

— Quelle belle histoire édifiante à raconter aux enfants, ricana Boris. Ensuite ?

Géraldine reprit :

— Ensuite, René-le-Marseillais. Il n’a rien à dire. Retiré des affaires depuis quelques années. J’ai couru jusqu’à Champigny-sur-Marne pour y trouver un bonhomme affable, cultivant son jardin, passionné de roses. Il m’en a offert une, en me disant que j’aurais eu un succès fou s’il avait pu me prendre en main.

— Décidément, fit Brichot, je savais bien qu’il n’y a pas d’être plus moral qu’un ancien mac. Cultiver son jardin, je vous demande un peu.

— Mémé, on est tous des voltairiens qui s’ignorent. Tu nous racontes quoi, de tes pérégrinations ?

Aimé Brichot s'éclaircit la gorge. Façon pour lui de faire savoir qu'il avait quelque chose de plus intéressant à dire que son éminente collègue.

— Jeannot-le-Manche, je ne sais pas s'il a gardé son engin au mieux de sa forme, mais il a rejoint l'immense cohorte des manches, ça je peux vous le dire. En quelques années, l'alcool a fait de lui un débris d'humanité. Je l'ai retrouvé dans une clinique de désintoxication. Il est sénile précoce, si vous voyez ce que je veux dire...

— Je ne vois pas du tout, répondirent en chœur Boris et Géraldine.

— Eh bien, les infirmières sont littéralement excédées par le personnage. Il ne cesse pas de les peloter et de vouloir les mettre sur le trottoir. Il les baptise toutes de noms de putes. À croire qu'il a basculé de l'autre côté de la raison et qu'il est vraiment persuadé de disposer d'un cheptel.

— On est toujours puni par où on a péché. Reste Jacquou-le-croqueur.

— C'est là que les Athéniens s'atteignent. Je l'ai retrouvé dans un bar. Et comme nous avons tous eu, souvenez-vous, une sorte d'intuition sur le Prophète, je lui ai demandé des nouvelles du bonhomme. Il m'en a donné.

— Accouche, fit Boris impatient, parce que j'ai moi aussi quelques infos sur le Prophète.

— « Accouche » dis-tu ? fit Mémé en rigolant. Tu en as de bonnes ! L'expression sied à merveille. J'ai tout simplement l'adresse du Prophète. Je veux parler de son officine.

— Son officine ? fit Géraldine, qui arborait une mine renfrognée devant la manne qu'apportaient ses collègues en face d'elle bredouille.

— Le Prophète serait apparemment retiré des affaires de trottoir. Il a profité de sa réputation dans le milieu de la prostitution pour ouvrir un centre d'aide aux péripatéticiennes qui voudraient avoir des enfants.

Boris raconta à son tour le résultat de ses investigations. Recoupements faits, un joli motif se dessinait : celui d'un marlou un peu déjanté, qui avait fini par se prendre pour un meneur d'hommes, un meneur d'âmes, qui faisait sans doute son beurre par la même occasion, et qui avait fondé une association qui cachait peut-être, peut-être... une secte.

— Conclusion, dit Brichot, il faut aller y voir.

— Certes fit Boris mais selon quelle méthode : envoyer Géraldine en lui demandant de se faire passer pour une... pour une jeune femme ayant besoin des services du Prophète ? Le mettre sous surveillance ? Débarquer avec nos cartes de police ?

— Moi une pute ? Personne n'y croirait, fit Géraldine, nullement offusquée.

— Certes, certes, s'exclamèrent Boris et Aimé de concert. Mauvaise solution.

— Je crois qu'il faut y aller avec nos cartes, fit Géraldine. Difficile de

convaincre un juge de la nécessité de le faire suivre et de le mettre sur écoute avec aussi peu d'éléments. Il faut y aller et lui faire peur. S'il est coupable, il fera une connerie. Il sera toujours temps de le suivre après l'avoir débusqué.

— Tu as raison Géraldine. Tu vas venir avec moi dans une voiture de service. Brichot dans une deuxième fera le pied de grue devant l'immeuble de son officine. À la fin de notre entretien, tandis que nous nous éloignerons, Brichot restera au volant de sa voiture en surveillant la sortie de l'immeuble et en le filant s'il montre le bout de son nez. En route, vaillante équipe !

Ils se retrouvèrent devant un immeuble de la courte rue Cretet, non loin du métro Pigalle.

— Évidemment, grommela Brichot dans sa moustache, bien que seul dans sa voiture, il n'y eût personne pour lui donner la réplique. Ses clientes n'ont pas longtemps à marcher pour aller le voir.

Il s'était garé à quelques mètres, persuadé à ce moment que le dieu des flics lui avait gardé une place. Il vit la voiture de Boris et de Géraldine tourner un moment dans le quartier avant de se mettre sur un passage piétons. Il s'installa confortablement dans son siège dont il inclina le dossier, prêt à prendre son mal en patience, en rêvant de sa petite famille et en se demandant quelle note de mathématiques les jumelles allaient rapporter ce soir à la maison.

Boris et Géraldine étaient entrés sous le porche et repéraient la plaque de l'association « Le salut par l'enfant ». Géraldine appuya sur la sonnerie.

— Il est vraiment frapadingue, ce type. « Le salut par l'enfant », non mais. Voilà de quoi faire mouiller... oh excuse-moi, Boris... de quoi faire rêver les filles en mal de maternité.

Un « oui » féminin et mélodieux retentit par l'interphone.

— Police. Nous voudrions parler au Prophète, ou si vous préférez, à monsieur Jean-Paul Merlot.

Géraldine le regarda interloquée.

— C'est son vrai nom ? murmura-t-elle.

— Il semble, répondit Boris sur le même registre. Évidemment, le Prophète c'est mieux !

Dans l'interphone, le silence se prolongeait. Puis il y eut un déclic et Boris poussa la porte. « Troisième étage » dit encore l'interphone avant de se taire.

Là-haut, une superbe créature les attendait sur le pas de la porte. C'était certainement une ancienne gagueuse, elle en avait l'allure, et elle dévorait

Boris Corentin des yeux, sans vergogne, tandis que Géraldine l'examinait d'un œil critique. Sous le regard de la jeune inspectrice, leur hôtesse la dévisagea avec le même appétit. Décidément, elle devait manger des deux pains.

— Boris Corentin, officier de police, et voici ma collègue Géraldine Hébert.

— Entrez, je vous en prie, excusez-moi je vous précède.

Boris se demanda si elle ne les précédait pas dans le seul but de tortiller du cul. Un savant déhanchement qui pouvait laisser la bouche sèche, des fesses qui méritaient le bel adjectif de callipyge, de longues jambes fuselées dévoilées par une jupe qui trahissait chez le couturier qui l'avait conçue une pénurie de tissu ce jour-là. Bref le genre de démarche qui hypnotise. Géraldine donna un coup de coude dans les côtes de Boris.

— Eh grand chef, je suis là ! Laissez tomber !

Ils se retrouvèrent dans un salon d'attente confortable dont les murs étaient couverts de photos publicitaires qui toutes utilisaient des bébés. Cela allait des mérites de la couche-culotte X jusqu'au landau Z en passant par le biberon Y. Egalement des publicités pour marques de voitures, et dans les voitures, des familles entières entassées, de la grand-mère au moutard hilare.

L'accorte jeune femme qui leur avait ouvert répéta ce qu'elle avait dit dans l'interphone, et certes, elle ne pouvait guère faire plus sobre !

— Oui ?

— Les besoins d'une enquête nous obligent à consulter monsieur Jean-Paul Merlot. Si vous voulez bien nous annoncer ?

— C'est que...

— Il est là n'est-ce pas ? fit Boris sèchement. Nous avons vu l'affiche des heures de permanence. Nous avons pu constater que les permanences portaient assez mal leur nom. Quatre heures par semaine, c'est peu, fort peu... et il se trouve que nous tombons pile sur l'une de ces heures. Avouez que nous avons de la chance !

On entendait quelques bruits dans le bureau. La jeune femme ne pouvait nier la présence du maître des lieux.

— Il est là, oui, il vous demande un instant, il va vous recevoir.

Cinq minutes passèrent, puis une porte s'ouvrit et les deux policiers virent sortir une jeune femme d'une vulgarité de bon aloi, s'efforçant à l'innocence la plus comique, malgré une allure qui trahissait ce qu'elle venait de faire comme la fumée trahit le feu. Quelques cheveux rebelles malgré un visible récent coup de peigne, des rougeurs sur les joues, un suçon dans le cou, des marques violacées sur ses cuisses dénudées... Elle disparut tandis que l'hôtesse venue les rejoindre les invitait à se lever.

— Le maître va vous recevoir.

— Mais dites-moi, fit Boris, la regardant droit dans les yeux, ce qui la fit papillonner des cils. De quoi est-il donc le maître s'il n'est ni avocat ni professeur ?

Elle balbutia :

— Il, il... eh bien il vous le dira, demandez-le-lui.

Elle s'était vite reprise, et son regard errait complaisamment sur la musculature de Boris.

— Il faudra que nous nous revoyions un de ces jours n'est-ce pas ? lui glissa Corentin en se penchant sur son oreille. Ce faisant il eut une vue à couper le souffle sur le contenu de son chemisier.

Elle n'eut pas le temps de réagir que les deux policiers étaient dans le bureau. Un homme grand, au visage buriné, marqué par le soleil, les cheveux noirs liés en catogan sur la nuque, se leva et s'inclina.

— Messieurs, j'ignore ce qui me vaut l'honneur de votre visite, mais prenez place et dites-moi donc en quoi je puis vous être utile.

C'est Géraldine, comme convenu entre eux, qui attaqua.

— Nous enquêtons sur un certain nombre de disparitions, dont certaines nous ont été signalées voilà deux ou trois ans, et dont la plus récente a eu lieu ces derniers jours. Certains points communs aux disparitions nous ont convaincus qu'il s'agissait d'une même affaire.

— Et en quoi cela me concerne-t-il fit aimablement le Prophète.

— Au temps où vous étiez en activité, vous faisiez travailler deux d'entre elles.

Le travail de fourmi de Géraldine aux sommiers avait en effet fourni le nom de tous les macs des gagueuses disparues.

— Combien de femmes ont disparu, dites-vous ?

— Je ne l'ai pas encore dit, monsieur Merlot. Nous en avons comptabilisé douze, avec la dernière disparue, Mademoiselle Hélène Varois. Il se peut qu'il y en ait plus. Mais il n'y en a pas moins.

— Je ne suis pas un spécialiste des mathématiques, inspecteur, mais croyez-vous que deux sur douze constitue un argument statistique valable. Mon Dieu, aux mauvais temps de ma vie, j'ai effectivement fait travailler des filles, j'ai payé ce que je devais à la société, je fais le bien depuis quelque temps...

— Depuis combien de temps ? demanda Géraldine en s'efforçant d'éliminer toute ironie de sa voix.

— Trois ans. Trois ans qu'existe mon association de bienfaisance. Et qui fait du bon boulot, croyez-moi.

— Trois ans, dites-vous, fit Géraldine d'une voix métallique. En somme, vous avez commencé vos nouvelles activités au moment où les filles ont

commencé à disparaître.

Intérieurement, Boris tira un coup de chapeau à sa collègue. Il n'aurait pas mieux fait, et il continua d'observer le silence. Quant au Prophète, il accusa le coup.

— Ce genre d'insinuation est parfaitement déplacé, ne trouvez-vous pas inspecteur ? Sont-ce les nouvelles méthodes enseignées dans les écoles de police que vous appliquez, en échafaudant vos convictions sur des statistiques non pertinentes et des coïncidences fumeuses ?

Le bougre se défendait, il avait vite repris du poil de la bête et Boris se demanda s'ils ne faisaient pas fausse route. Mais ils étaient lancés, ils devaient par acquit de conscience aller jusqu'au bout. Sa seule inquiétude était de ne pas s'être fait couvrir par leur commissaire divisionnaire, Charles Badolini alias Baba.

— Dites-moi, poursuivit Géraldine, que fait votre association ? Parlez-moi de ses buts et de ses succès.

— Eh bien nous aidons les filles de joie qui voudraient se retirer du métier à trouver le courage nécessaire en leur donnant une réelle raison de vivre : le désir d'enfant, le désir de procréation. Rien de plus beau que...

— Je vous demanderai, Monsieur Merlot, de ne point faire de prosélytisme et de vous en tenir au fait. Je ne suis pas une de vos clientes.

Comme Géraldine, Boris saisit l'éclair noir de fureur qui zébra un bref instant l'œil du Prophète. Intrigué, il se promit d'explorer ce point névralgique dans la personnalité du bonhomme.

— Les faits, inspecteur, c'est que certaines femmes de mauvaise vie, comme l'on dit, l'ont quittée définitivement pour s'en bâtir une nouvelle, avec un véritable projet qui inclut l'apparition et l'éducation d'un enfant. Et croyez-moi, aucune cliente n'est jamais revenue se plaindre.

— Cliente ?

— Il y a une participation aux frais de leur part. Cela est une forme d'engagement qu'elles comprennent. Donner un peu d'argent pour réaliser ce rêve, c'est un geste qui a pour elles une tout autre valeur que de le donner...

Il s'interrompit, et Géraldine compléta la phrase.

— Que de le donner à un mac ?

— Mes comptes sont parfaitement en règle, et avec la loi, et avec le fisc.

Boris intervint doucement :

— Mais dites-moi, monsieur Merlot, pour que ces futures mères conçoivent un enfant, encore faut-il un géniteur ! Qui ? Êtes-vous une agence matrimoniale ? Est-ce une forme de proxénétisme parfaitement originale que vous pratiquez, dont j'avoue n'avoir encore jamais entendu parler depuis des années de pratique à la Mondaïne ?

On eut l'impression que le Prophète manquait d'air. Boris comprit qu'il

faisait un très gros effort pour se maîtriser. Boris comprit aussi, du même coup, que le personnage était dangereux. Avec une sorte de folie sur laquelle il ne parvenait pas à mettre de nom. Et Géraldine, peut-être plus impressionnable, était saisie elle aussi.

— Voyons, messieurs, finit par proférer le Prophète. Nous sommes entre gens de bonne compagnie. Je ne vous ai jamais dit que je fournissais des hommes aux femmes qui venaient me consulter sur un désir d'enfant. Il est vrai que je les conseille sur les moyens modernes de chercher l'âme sœur, et le web fourmille d'agences qui rendent ce service-là, parmi lesquelles il faut savoir trier. Mais ces conseils ne sont qu'une petite partie de mon travail. En vérité, je les prépare psychologiquement et spirituellement à éveiller, à protéger, à prolonger, à choyer ce désir d'enfant. D'une manière très simple : en donnant des conférences qui réunissent les candidates venues me voir pendant mes permanences, en les instruisant lors de ces réunions, en pratiquant des exercices spirituels.

— Une secte alors, lâcha Géraldine malgré elle, oppressée soudain par le ton du personnage. Il est vrai qu'inconsciemment, le Prophète avait adopté un ton étrange, au bord de l'exaltation, et les deux policiers commençaient à apercevoir le bout du nez d'une personnalité complexe et tourmentée.

— Comme vous y allez, Madame. Pas besoin de secte ni de religion frelatée pour venir en aide à mes clientes. La saine religion catholique a suffisamment chanté l'enfant, depuis que l'un d'eux est né un soir d'hiver à Bethléem, pour que je me passe de toute autre école spirituelle.

— Vos anciens collègues, fit sèchement Boris, doivent être ravis que vous leur coupiez l'herbe sous le pied et que vous détourniez leurs... employées du droit chemin du trottoir. Pas d'ennuis de ce côté-là ?

— Aucun ennui, commandant. Je pratique ce que pratiquent d'autres associations. Si une jeune femme est en réelle demande, sincère et motivée, je traite avec son souteneur afin qu'elle soit définitivement libérée de ses obligations et de ses dettes auprès de lui.

Boris admira in petto la réponse. Cet inquiétant bonhomme était prudent. Il ne disait pas qu'il rachetait des femmes à leurs macs, mais qu'il remboursait des dettes qu'elles pouvaient avoir auprès d'eux. Ce n'était pas la même chose et c'était légal. Aucune loi n'empêche un bon Samaritain de rembourser pour un autre, ou une autre.

— Où vous réunissez-vous ? questionna Géraldine.

— Mais ici chère Madame ! Au siège de l'association. Nous n'avons pas d'autre lieu plus confortable hélas.

Quelque chose dans le ton mit la puce à l'oreille de Boris. Pourquoi l'ancien marlou se croyait-il obligé d'apporter une pareille précision. Il allait falloir examiner de plus près les comptes et le patrimoine de ce loustic. Seulement pour ce faire, il fallait obtenir du juge une commission rogatoire.

De même, ils ne pouvaient se permettre de fouiller les lieux.

— Donc, fit Boris, vous ne pouvez rien nous dire sur la disparition des deux jeunes femmes qui furent autrefois de vos gagneuses ? Je veux parler de... il consulta ses notes... de Sandrine Balazeau et de Juliette Féras.

— Absolument rien, commandant. Mais peut-être devriez-vous enquêter dans le milieu ?

— Voyez-vous, fit Boris en négligeant la remarque, quelque chose me chiffonne dans cette affaire. Les premières disparitions sont le fait de prostituées sous la tutelle, dirons-nous, de souteneurs professionnels. Les dernières disparues de cette catégorie sont justement les vôtres. Ensuite, changement de niveau. L'auteur présumé de ces disparitions vise plus haut, beaucoup plus haut : des gagneuses indépendantes, des call-girls de haut vol qui n'acceptent que des clients de haut lignage, industriels, financiers, hommes politiques, hobereaux de province qui viennent s'encanailler à Paris, ou étrangers venus signer quelque contrat en France et pour lesquels elles constituent des « cadeaux d'entreprise ». Nous sommes d'accord ? Alors pourquoi ce brusque changement ? Je ne peux m'empêcher de conclure qu'ayant eu des ennuis, de gros ennuis (des menaces ?) avec les macs en place, le criminel a préféré viser des femmes libres de tout lien avec un homme, qu'il soit mac ou simple amant.

Le Prophète regardait Boris d'un œil fixe, inquiet, comme s'il avait quitté la conversation, pris par quelque soudaine idée obsédante. Le regard d'un homme absent, ou bien, songeait Géraldine, le regard d'un homme qui en dévisage un autre en souhaitant sa mort.

Le Prophète secoua son catogan, croisa ses mains sur le bureau.

— Commandant, dit-il avec une sorte de sifflement dans la voix, en quoi vos considérations m'intéressent-elles ? Vous seriez bien mieux à les peaufiner dans votre bureau.

— Ou alors... ou alors... continuait Boris comme pris, lui aussi, par une inspiration qui ne le lâchait plus, ou alors le criminel a de plus hautes ambitions. Ce n'est pas qu'il ait eu des ennuis avec des macs, c'est qu'il a soudain bénéficié d'une illumination, d'une vision plus haute de sa mission. Bref, est-ce un pervers qui est en train de maltraiter une douzaine de femmes dans le but... dans quel but... les tuer ? Et où sont-elles ? Les a-t-il tuées ? Ou bien est-ce un fou qui agit dans le cadre d'un projet ?

Boris laissa ses mots flotter dans l'air. Ce n'était pas sans raison qu'il s'était livré devant le Prophète au jeu de la déduction. Il attendait, il guettait une réaction, une ombre sur le visage de son interlocuteur, un mouvement de la main qui eût trahi sa sensibilité à l'un des mots de Boris. Le commandant en fut pour ses frais.

— Eh bien monsieur Merlot, il ne nous reste plus qu'à prendre congé, et à vous demander de nous tenir informé de tout ce qui pourrait servir à notre

enquête.

Géraldine et lui se levèrent.

— Je vous raccompagne.

Dans le hall d'entrée, où stationnait l'hôtesse, Boris se retourna et lança, à la surprise :

— Cette femme que vous avez reçue avant nous, c'était une cliente ?

— Parfaitement, commandant, une cliente qui commence à réfléchir et qui se propose d'assister à ma prochaine conférence.

Boris se rapprocha de l'entrée, tendit la main à l'hôtesse qui la lui serra. Boris referma ses doigts sur le bout de papier qu'elle lui avait glissé et se retourna une nouvelle fois.

— Vous arrive-t-il de jouer le rôle du père auprès de certaines de vos clientes. Après tout, pourquoi ne pas pousser le dévouement jusqu'au bout ? Cette jeune femme paraissait très émue...

Les yeux du Prophète fulgurèrent. Il lâcha :

— Plût à Dieu que je sois le père des enfants de la Terre. Madame, Monsieur, bonsoir !

Géraldine et Boris se retrouvèrent sur le palier abasourdis par la dernière réplique de Merlot.

— Il s'est trahi, murmura Boris.

— Comment ça, trahi ?

— Il a l'étoffe d'un sectateur, d'un gourou. Son association n'est qu'une couverture pour des agissements beaucoup plus bizarres. Et je ne suis pas certain qu'il s'agisse seulement de fantasmes sexuels ou d'argent, même si ces deux éléments font évidemment partie du lot, chez lui comme chez tant d'autres organisations du type sectaire. Non, il y a autre chose de plus dangereux. Et je suis persuadé qu'il existe un autre lieu. Isolé, vaste. Dans la grande banlieue parisienne peut-être...

— Je partage ton avis, grand chef. C'est un drôle de coco qu'il faut surveiller de très près.

— Et sans aucune autorisation légale, renchérit Boris.

Il déplia le petit bout de papier que lui avait laissé l'hôtesse de l'association. Il comportait quelques simples mots suivis d'un numéro de portable : « Appelez-moi, je dois vous parler ».

Dehors, ils adressèrent un geste discret à Brichot, qui se contenta de crisper son visage en un léger sourire.

— Voici ce que nous allons faire, Petit Bonhomme.

— Je préfère ça à Moustique.

— Pardon ?

— Il y a peu, tu m'as appelé « Moustique » ! Je préfère « Petit Bonhomme ».

— D'accord Moustique ! Alors écoute-moi. Tu rentres au bercail et tu remues ciel et terre pour me trouver tout ce qu'il est possible de trouver sur ce triste sire. De mon côté, je vais m'installer dans un café proche et attendre la miss qui m'a si gentiment donné rencard.

— Et tu crois qu'elle a vraiment quelque chose à dire ? Moi je crois qu'elle a plutôt quelque chose à faire, cette fille, quelque chose à te faire...

— Allons, allons, range ta jalousie dans un tiroir avec tes jolis dessous par-dessus !

— Mais pourquoi serais-je jalouse ? rétorqua-t-elle furieuse. Vois-tu une seule raison qui le motiverait ? Et puis tu n'as jamais vu mes dessous !

— Hélas ! Deux fois Hélas ! Je n'ai aucune raison de te supposer jalouse et je n'ai jamais vu tes dessous. Allez, file... Petit Bonhomme !

Il la regarda démarrer et s'éloigna un peu de l'immeuble qui logeait l'association avant de choisir un café sur l'avenue Trudaine. Il choisit une table dans un angle obscur, au fond de l'établissement, et composa le numéro de l'hôtesse. Elle répondit aussitôt, d'une voix étouffée, comme apeurée.

— Oui ?

Corentin sourit, espérant qu'elle avait d'autres mots dans son vocabulaire que « oui » et quelques formules convenues de bienvenue.

— Commandant Corentin à l'appareil. Votre service se termine quand ?

— Il s'achève. Où êtes-vous ?

Corentin lui indiqua l'endroit et raccrocha. Il n'attendit qu'un quart d'heure. Il la vit arriver de sa démarche chaloupée et s'installa à sa table, les yeux brillants. Cette fille, il ne fallait visiblement pas lui en promettre, elle aimait ça. Il regretta d'avoir choisi une table d'angle, qui offrait à la fille des facilités inespérées pour coller aussitôt sa cuisse contre la sienne. Elle était chaude. Et brusquement, Corentin eut envie d'elle. Il se traitait de tous les noms, se jurait qu'en n'importe quelle circonstance il n'aurait jamais levé les yeux sur elle, et pourtant, là, de suite, après la conversation qu'il avait eue avec le Prophète, il l'aurait bien renversée sur la banquette.

— Commandant, fit-elle d'un ton pressant, et elle posa une main sur sa cuisse comme pour signaler l'importance de ce qu'elle allait dire, commandant, je n'aime pas ce qui se passe chez mon employeur.

— Votre employeur ?

— Ne vous méprenez pas ! Il ne se soucie absolument pas de moi. Je ne dirai pas que ce ne fut pas le cas, autrefois. Vous connaissez la vie, commandant (elle se mit à lui pétrir la cuisse doucement), dans les premiers temps, quand il avait une envie, ce qui arrivait souvent avec cet homme surpuissant, j'étais là vous comprenez ?

— Oui, bien sûr, secrétaire à *tout* faire.

Boris était totalement séduit par le naturel de cette fille. Aucun chichi, juste une belle naïveté, un goût pour croquer dans la vie, une confiance totale dans son corps qui lui plaisait, à elle, et Boris trouvait que les filles n'étaient jamais aussi belles et désirables que lorsqu'elles se plaisaient à elles-mêmes, en dehors de tout narcissisme évidemment. Il en avait connu des mijaurées, un mannequin par exemple, angoissée à l'idée de rire parce que cela pouvait accélérer l'apparition des rides, qui observaient leur corps non avec amour, et même pas avec narcissisme d'ailleurs, mais avec *inquiétude*, ce qui tuait irrémédiablement en elles le moindre soupçon de sex-appeal. Tandis que elle...

— Mais au fait comment vous appelez-vous ?

— Corinne.

— Eh bien Corinne, continuez !

— Mais vous ?

— Pardon ?

— Vous ! Votre prénom !

— Boris. Pour vous...

— C'est gentil !

Boris eut l'impression que la main de Corinne sur sa cuisse gagnait quelque hauteur. En tout cas, elle était désormais loin du genou, qui s'en foutait, et plus proche de son sexe, qui s'en foutait beaucoup moins, qui était même, comment dire... à l'écoute, ou dans l'attente...

— Je vous ai dit de continuer d'un ton qu'il voulut rogue, mais il n'en sortit qu'un coassement.

— Cette association, je pense que c'est bidon.

— Figurez-vous que je m'en doutais ! Mais encore !

— Ce n'est qu'un lieu de contact.

— Vous avez dit le mot juste !

— Commandant, ce n'est pas ce que je voulais dire, même si votre genre d'humour me réjouit. On y voit des femmes qu'on ne revoit plus. Les conférences, je n'y ai jamais assisté. Il se passe des choses mais ailleurs, puisqu'à deux ou trois reprises j'ai entendu parler du Château.

— Tiens donc ! Et des hommes ?

— Que voulez-vous dire ?

— Est-ce que des hommes rendent visite à monsieur Merlot ?

— Je n'en ai jamais vu qu'un seul, qui est vraisemblablement médecin, un type à lunettes cerclées d'acier qui me fait littéralement froid dans le dos. Pour rien au monde je n'y toucherai. Vous par exemple, vous êtes à l'opposé. On a envie de...

— Gardez sagement bridées vos envies, chère Corinne et continuez !

— Mais je n'ai plus grand-chose à ajouter. Je...

Il la regarda ironiquement et elle se mit à rougir, ce qui lui allait à ravir.

— En somme vous aviez besoin de moi ?

— Oui.

— De vous confier ?

— Oui.

— Mais dites-moi, pourquoi Merlot a-t-il brusquement cessé de vous honorer, vous une si ravissante créature et lui un homme avec de tels besoins sexuels ?

— Vous ne me croirez pas, commandant !

— Je suis prêt à croire absolument tout ce que vous me direz !

— Vraiment ? Ce que vous êtes chou !

Boris sursauta. La main de Corinne effleurait l'endroit le plus stratégique de sa personne, avec un art consommé... de ne pas y toucher. Il était en ébullition et craignait fortement depuis quelques instants pour ses facultés de déduction.

— Eh bien, répondit Corinne, la réponse est dans le salon d'attente.

— Comment cela, expliquez-vous !

— Tous ces bébés sur les affiches aux murs. Monsieur Merlot est fou des bébés... quoique à la réflexion je n'en ai jamais vu autour de lui, c'est bizarre et c'est seulement maintenant que je m'en rends compte. En tout cas, je lui ai dit, un jour où il me demandait si j'avais jamais souhaité avoir un bébé, qu'avec moi il ne craignait rien, je ne pouvais pas en avoir. De ce jour, il ne m'a plus jamais touchée.

Elle vit Corentin plonger dans des abîmes de perplexité, se dégager de sa main sur sa cuisse et elle eut une moue d'enfant sur le point de pleurer parce qu'on lui a ôté une friandise des doigts.

— Je n'aurais jamais dû vous raconter cela, fit-elle. Alors vous aussi vous ne...

— Quoi donc ?

Elle rougit encore, et il la trouva décidément absolument délicieuse. Le genre de fille pas compliquée, véritable bonbon pour les jours où l'on se souhaite plein de douceurs, et aucun souci.

— Non, voyez-vous Corinne, et il lui prit la main, qu'elle lui abandonna, heureuse comme une gamine, voyez-vous, ce que vous venez de dire commence à dessiner un personnage réellement inquiétant. Votre patron n'est pas l'homme que vous croyez. Et je vais vous demander une chose. Ne faites rien qui puisse vous nuire, continuez de le servir sans changer un iota à vos habitudes, mais ouvrez l'œil, et même les deux. Et si quoi que ce soit arrive

que vous jugeriez intéressant pour moi, appelez-moi, mais prudemment. Faites attention, ne sous-estimez pas la dangerosité du personnage.

— N'empêche que vous me faites peur. Vous en avez trop dit ou pas assez. Parlez-moi encore de lui, mais vous savez, l'endroit est malgré tout dangereux. L'heure approche où il doit sortir et je me sens mal à l'aise dans ce café. Allons chez moi à l'abri. C'est à côté, rue de la Tour d'Auvergne. Je vous offrirai un thé avec des gâteaux.

— Rien que ça !

Elle le regarda.

— Ce n'est pas un piège vous savez !

— Corinne, c'est vous tout entière qui êtes un piège.

Elle sourit, comme aux anges.

— Je crois qu'on ne m'a jamais dit quelque chose d'aussi gentil. Venez !

Ils marchèrent rapidement jusqu'à son immeuble. Trop vite. Boris ne prit pas la peine de se retourner. S'il l'avait fait, il aurait vu le Prophète tourner l'angle de la rue Lallier et se figer sur place, avant de se jeter derrière le tronc d'un marronnier. Au lieu de cela, Corentin marchait à côté d'une Corinne rayonnante, elle poussait la porte cochère, empruntait un escalier, grimpait au quatrième, agitant nerveusement la clé dans la serrure, ouvrait, le faisait entrer à sa suite, claquait la porte et se retrouvait dans les bras de Corentin, frémissante, parcourant son visage de ses doigts et de ses lèvres, ne sachant dire que « toi, toi... » ou bien « qu'est-ce qui m'arrive ». Et Boris souleva ce corps voluptueux qui tremblait, ce corps qui se collait au sien, ces bras frais qui se nouaient derrière sa nuque, Boris cherchait la chambre, passa dans le salon, s'arrêta au canapé sur lequel ils s'affalèrent, avant de se déshabiller mutuellement dans l'effervescence du désir, et il sentait sa main s'infiltrer dans le pantalon à peine la braguette descendue, se saisir de son membre en poussant un petit cri de plaisir. Elle était sur le bord du canapé, elle avait écarté ses cuisses, posé ses mollets sur les puissantes épaules de Boris, et elle disait « viens, viens », et Boris, n'y tenant plus, mais était-il besoin de préliminaires quand deux corps assoiffés à proportion de la soudaineté de la rencontre s'étaient à ce point donné consentement, Boris la pénétra de toute sa longueur, de toute sa taille. Elle était prête, ouverte, déjà trempée, et il eut la sensation d'être aspiré dans une mer onctueuse, crémeuse, ample et serrée à la fois... Il jouit en lui donnant tout par longues saccades tandis qu'elle enfonce ses ongles dans ses fesses, le poussant en lui et trouvant pour exprimer son plaisir un étrange et très joli langage que Boris n'avait jamais entendu, une langue qui n'appartenait qu'à elle sans doute, et qu'elle ne devait même pas parler à tous les hommes, il le sentait. Ils s'effondrèrent sur le grand tapis, enlacés. Au bout d'un moment, Boris sentit ses forces lui revenir. Ils se levèrent et gagnèrent la chambre puis le lit. Cette fois, avec une sorte d'étrange tendresse qu'il éprouvait rarement, Boris lui fit l'amour,

longuement, elle le suivait avec un don d'elle-même qui le touchait, ils se retournaient, s'agenouillaient, se prenaient, bouche contre bouche, bouche contre sexe, bouche contre bouche à nouveau, quand les sexes avaient repris leur place naturelle, l'un dans l'autre, sur le dos pour elle, sur le dos pour lui, elle assise sur lui, et se faisant empaler dans ses mouvements de rein horizontaux, allant et venant sur les cuisses musclées de Boris, presque assise sur ses genoux avant de remonter son corps, son ventre, jusqu'à celui du policier, pubis contre pubis, se dévorant les lèvres. Cela dura jusqu'au très long orgasme commun qui les laissa pantelants, enlacés.

Puis Boris se dégagea doucement et elle le regarda s'habiller.

— C'est toi... dit-elle.

Mais elle avait gardé une belle légèreté de ton, ce n'était pas une mainmise, et Boris se prit à penser qu'une perle se cachait peut-être au fond de cette femme si simplement livrée aux joies et aux désirs.

Il la prit aux épaules.

— Corinne, je suis sérieux. Fais attention à toi !

— Le beau commandant tiendrait-il donc à moi ?

Elle l'accompagna, nue, jusqu'à sa porte, se colla à lui, l'embrassa presque chastement.

— Pour toi, je serai là à n'importe quelle heure, jour et nuit.

— Et si je trouve un coquin dans ton lit ?

— Nous le balancerons ensemble par la fenêtre. Ne te plains pas, la place sera chaude.

Il l'embrassa et quitta l'immeuble. Il était flageolant, avait provisoirement perdu ses réflexes de flic, et il ne vit pas, dans une voiture garée à l'angle de la rue de la Tour d'Auvergne et de la rue Rodier, le visage du Prophète qui le dévorait des yeux avec une haine désormais inextinguible.

Il ne le vit pas. Il disparut à l'angle de la rue Rochechouart pour descendre vers le métro Cadet.

Il ne le vit pas... mais Brichot l'avait vu. Brichot, fidèle chien de garde et flic émérite, Brichot, qui était resté dans sa voiture rue Cretet, en face de l'immeuble de l'association, décidant cent fois de partir puis espérant toujours du nouveau, Brichot qui avait vu sortir le Prophète, qui l'avait suivi à pied, l'avait vu s'arrêter net et se cacher derrière un arbre... Mais Brichot, de l'endroit où il était, ne pouvait pas avoir vu son chef accompagné de Corinne, et il se dit que le Prophète avait tout simplement reconnu une personne qu'il préférait éviter. Le Prophète avait repris sa marche, et conduit Brichot jusqu'à la rue de la Tour d'Auvergne, avant de faire demi-tour et de marcher sur lui. Il ne s'en souciait pas, le Prophète ne l'ayant jamais vu, et, encore une fois, il se dit qu'ils avaient bien manigancé leur coup. Règle d'or dans une enquête : ne jamais mettre tous ses œufs dans le même panier, un suspect ne devait jamais

connaître tous les visages de ceux qui le traquaient. Il croisa donc le Prophète, qui faillit même le bousculer. Il constata que le marlou était dans un état de rage rentrée qui lui faisait suer le mal et le désir de meurtre, et il se demanda ce qui s'était passé. L'état du Prophète l'avait d'ailleurs empêché de dévisager Brichot, c'était tout bénéfice pour ce dernier qui avait fait demi-tour et continué sa filature. Le Prophète était allé chercher sa voiture, pour revenir se garer rue de la Tour d'Auvergne. Puis il avait attendu dans sa voiture, Brichot dans la sienne à une encablure.

— Mais bon Dieu qu'est-ce que c'est que ce manège ? Qu'est-ce qu'il fout !

Une heure avait passé, puis une deuxième. Et soudain, stupéfait, Brichot avait vu son chef sortir d'un immeuble de la rue et s'éloigner.

— Eh bien, damned si j'y comprends quelque chose !

Quand Corentin eut disparu, Brichot vit le Prophète sortir de sa voiture, s'avancer vers l'immeuble d'où était sorti Corentin. Là ce fut une longue valse-hésitation. Le Prophète faisait mine d'appuyer sur la sonnette de la porte cochère, suspendait son geste, réfléchissait...

— Tu vas te décider mon cochon ?

Brichot sortit son téléphone portable et appela Corentin mais ce dernier ne répondait pas.

— Bon sang, je parie qu'il est dans le métro.

Il réitéra l'appel trois fois de suite. Peine perdue. Quant au Prophète, il semblait s'être décidé à entrer lorsque, sans crier gare, il se mit à parcourir la rue d'un œil aigu. Brichot connaissait ce regard. C'était celui d'un homme qui se demande s'il est suivi, et qui tâche de vérifier ses soupçons, ou de les infirmer. Instinctivement, il essaya de s'enfoncer dans son siège, d'y disparaître, mais, était-ce justement ce mouvement, ou quelque rayon de soleil, il comprit qu'il avait été repéré. Le Prophète abandonna toute idée d'entrer dans l'immeuble et se dirigea vers lui. Brichot s'affaira, ouvrit la boîte à gants, fit mine de consulter un agenda, sortit un stylo de sa poche. L'autre approchait, il n'allait tout de même pas s'arrêter... Eh bien si, il frappait contre la vitre. Brichot eut un instant d'hésitation avant de baisser la glace.

— Monsieur, désolé de vous déranger, savez-vous où se trouve la rue Choron ?

— Dans les parages, cher Monsieur, c'est certain, fit Brichot, imperturbable, mais vous dire où exactement, c'est difficile, je ne suis pas du quartier.

— Merci tout de même et excusez pour le dérangement.

Brichot remonta la glace avant de se laisser aller à sa fureur.

— Merde merde et remerde ! Shit ! Je me suis fait avoir comme un bleu.

Le quidam m'a soigneusement photographié, ainsi que ma voiture. C'est râpé.

Il vit le Prophète regagner sa voiture. Évidemment ! S'il était un inconnu, le marlou s'en foutait, et s'il était un flic, il savait bien que sa voiture était déjà repérée.

Il le vit démarrer. Fallait-il lui emboîter la roue ?

Soudain, au bout de la rue, le Prophète tourna et mit la gomme. Le temps que Brichot démarre et rallie le carrefour, l'oiseau s'était envolé.

Le portable sonna. C'était Corentin qui venait aux nouvelles, et Brichot se lamenta :

— Bon sang où étais-tu lorsque je t'ai appelé ? Et que fabriquais-tu dans cet immeuble de la rue de la Tour d'Auvergne ?

Il y eut un silence à l'autre bout du fil.

— Qu'est-ce que tu racontes, mémé ?

Brichot fit un rapport condensé au téléphone. Lorsqu'il mentionna la valse-hésitation du Prophète devant l'immeuble, il entendit Corentin pousser un cri.

— Où es-tu ? Brichot, répéta-t-il en hurlant, où es-tu ?

— Je rallie la base figure-toi !

— Demi-tour. Retourne immédiatement d'où tu viens et fais le pied de grue devant l'immeuble d'où tu m'as vu sortir... Non, mieux que ça, rentre, sonne à... et merde, je ne connais pas son nom. Sonne chez une certaine Corinne Je-ne-sais-quoi, renseigne-toi auprès de la gardienne et ne quitte pas Corinne d'une semelle, tu m'entends ? Je te tiens pour responsable de sa sécurité !

— Si j'ai bien compris, il n'y avait même pas l'épaisseur d'une semelle entre vous deux tout à l'heure. Mais qu'est-ce qui t'a pris de... Oh bon sang j'y suis, c'est la fille de tout à l'heure, celle qui est sortie peu après toi comme si elle avait le diable à ses trousses, à moins que ce ne fût le feu aux fesses. Elle avait bien l'allure d'être une assistante du Prophète ou plus que ça, si tu vois...

— Brichot, tu es un bon flic, cette déduction le prouve, mais que Dieu t'assiste si tu ne te tais pas et si tu ne fais pas demi-tour immédiatement ! Je te retrouve là-bas.

En grommelant tout ce qu'il savait d'insanités, Brichot tourna autour d'un feu rouge dans un hurlement de pneus et remonta la rue Milton. Il lui fallut un moment pour trouver un endroit où abandonner – c'était le mot – sa voiture de service banalisée, faute de place de stationnement. Il se dirigea vers la porte cochère qui monopolisait maintenant son attention et ses forces depuis une heure, en se disant qu'il lui faudrait l'acheter et l'offrir au musée de la police.

— Corinne, Corinne... Corinne Machin... Tu parles d'un chaud lapin ! Il en a de bonnes lui. Il pénétra sous le porche, avisa la loge d'une concierge, se

renseigna, repéra avec son aide la Corinne en question, Corinne Saint-Jouin... pas mal comme nom, subtilement évocateur...

Il monta frapper à sa porte. Il entendit qu'on s'approchait de l'huis, comprit qu'on l'examinait.

— Qui est-ce ?

— Un collègue et ami du beau commandant Boris Corentin, celui qui vient de sortir de chez vous après vous avoir longuement interrogée.

Il entendit pouffer derrière la porte, qui s'ouvrit sur la fille qu'il avait vu effectivement sortir de l'immeuble de l'association rue Cretet.

— Très honorée, mais...

— Rassurez-vous, je ne viens pas pour vous interroger moi aussi, fit-il d'un ton rogue, mais pour vous protéger.

— Me protéger de quoi ? Si c'est de moi-même, c'est mission impossible vous savez !

— J'ignore. Mais le commandant devrait vous le dire très bientôt.

Elle poussa un drôle de hululement de joie.

— Il revient ?

— Oui, il revient. Pas pour vous interroger.

— Entrez donc, je vais vous servir à boire.

Il s'assit dans le canapé, avisa quelques coussins bousculés, un vase renversé de la table basse sur le sol, avec de l'eau qui gouttait encore sur le tapis, et sourit malgré lui. Corinne lui apporta un whisky. Il eut à peine le temps de le boire. On frappa à la porte. Corinne passa devant lui pour ouvrir, avec une telle hâte qu'il faillit la manquer. Il lui saisit le poignet, l'assit sur le canapé.

— Attendez ici. C'est moi qui ouvre.

Il s'approcha de la porte à pas de loup. Par l'œilleton, il aperçut un jeune homme au visage dur qui portait un bouquet de fleurs. Il s'éloigna et souffla à Corinne.

— Quelqu'un est-il censé vous envoyer des fleurs ?

— À part Boris, fit-elle mutine, non ! Personne ne songerait à m'envoyer des fleurs.

Brichot se rapprocha à nouveau de la porte et ouvrit d'un geste brusque. Il s'empara du bras qui tenait les fleurs et tira violemment vers lui, envoyant le porte-bouquet valser à travers l'entrée.

— Police ! Ne bougez pas, restez couché, bras étendus.

Il fouilla le bouquet, puis l'homme. Pas d'arme. Pas même un couteau ou un fil d'étrangleur. Sa déception dut se lire sur son visage car l'homme en profita pour gronder :

— En voilà des manières ! Je porte des fleurs et je me fais agresser. C'est une plainte que je porterai maintenant. Quel est votre numéro matricule ?

Brichot éclata de rire.

— Non mais tu te crois où ? Au cinéma ? Voici ma plaque, si tu sais lire le mot Police ça suffira. Qui t'envoie ?

Le type perdit immédiatement de sa superbe, puis Corinne passa dans son champ de vision. Ses yeux s'assombrirent.

— Corinne, connaissez-vous cet homme ?

Elle l'examina soigneusement avant de secouer la tête.

— Jamais vu !

— Je répète ma question, fit Brichot. Qui t'envoie ?

— Personne. J'admire Mademoiselle depuis longtemps, ce bouquet n'était qu'un hommage, une façon d'amorcer une relation.

L'arrogance de l'homme intriguait Brichot. Il débitait ce discours en sachant parfaitement qu'il n'était pas crédible. Brichot ne pouvait rien faire. Il prit l'identité du personnage et le laissa partir. Corentin lui, arriva un quart d'heure plus tard. Seule la présence de Brichot, qui riait dans sa moustache, empêcha Corinne de se jeter dans les bras de Boris.

Une fois exposé le récit des derniers événements, il fut évident que Corinne ne devrait plus se rendre à son travail.

— Corinne, fit Boris, avez-vous une parente, une amie, de préférence hors de Paris, qui pourrait vous abriter quelques jours, le temps pour nous de terminer cette enquête ?

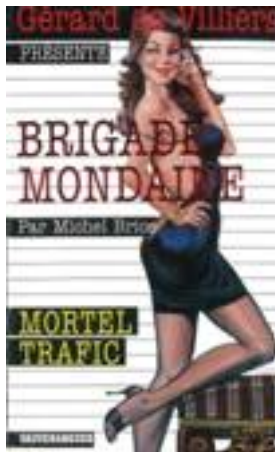
— Je n'ai pas du tout envie de quitter Paris, fut la réponse d'une Corinne soudain boudeuse. Je déteste la campagne. L'herbe verte et les chants d'oiseaux me fichent toujours un bourdon monstre.

— Tant pis pour le bourdon, vous partirez quelques jours, même si c'est moi qui dois vous conduire de force.

— Dans ce cas, fit Corinne avec un clin d'œil...

Ils attendirent qu'elle ait emballé quelques affaires dans deux valises, puis ils quittèrent tous trois l'appartement. Ils la mirent dans un train, à la gare Montparnasse. Prévenue, une amie devait l'attendre à sa descente du train à Nogent-le-Rotrou. De la fenêtre de son compartiment, elle regarda les deux hommes rapetisser au fur et à mesure que le train prenait de la vitesse. Elle avait les yeux humides.

CHAPITRE VIII



Hélène Varois savait, même depuis l'enfermement dans sa chambre, qu'une nouvelle « recrue » était arrivée. DEF lui en avait vaguement parlé, avant de se taire au milieu d'une phrase. Et maintenant, cela bruissait dans les étages, une agitation inhabituelle, qui n'était certainement pas due uniquement à sa proche initiation. Elle reçut la visite de Doc, qu'elle craignait par-dessus tout, mais elle le trouva changé, comme égaré, à peine soucieux de l'examiner, elle semblait ne plus exister à ses yeux, elle lui trouvait le geste machinal, et une sorte d'exaltation qu'elle ne lui connaissait pas. Avec l'intuition extraordinaire, ou peut-être ordinaire, d'une femme qui a beaucoup vécu et qui en sait très long sur les hommes, elle comprit ce qu'il arrivait au gynécologue. Il aimait. Ou plutôt, il était dévoré de passion. Et comme le seul événement nouveau était l'arrivée de la dix-septième, il n'était pas sorcier de deviner qui était l'objet de cette passion. Hélène garda ce fait dans un coin de sa mémoire. Il pourrait lui servir.

Indifférent, Doc termina sa visite sans même lui caresser les fesses, comme il le faisait d'habitude, vicieusement, jusqu'à fourrer un doigt serpentin dans son anneau serré. Elle se dit qu'il était pris, et bien pris. DEF vint ensuite la préparer pour la cérémonie. Elle fut vêtue d'une longue robe flottante, immaculée, et d'un diadème en argent incrusté de diamants. Pour avoir si souvent reçu des bijoux de grandes joailleries, cadeaux de certains de ses clients fortunés et fidèles, elle savait qu'elle ne portait pas du toc ce soir-là. En d'autres circonstances, elle aurait été heureuse d'arborer en public un pareil morceau de reine. Elle suivit DEF qui la conduisit à la grange baroque par un dédale de couloirs. Dehors elle entendait les chiens qui avaient été lâchés, et qui galopaient sans relâche à la recherche d'un improbable gibier. Il y avait sans doute belle lurette que les bêtes à poil ou à plume avaient disparu,

soit dévorés soit ayant trouvé leur salut dans la fuite.

Elle parvint enfin dans le vaste espace rempli des angelots qui ce soir brillaient de mille feux. L'assistance était rassemblée comme à l'ordinaire autour de l'autel central de marbre, mais tout le monde était nu, sauf elle dans cette robe virginale. Cela lui procura un instant de véritable panique. Nul aujourd'hui ne peut voir une foule nue sans que reviennent immédiatement dans la mémoire les images indélébiles des camps de la mort. Elle les contempla, hommes et femmes, les yeux brillants – il est vrai qu'elle avait appris les quantités dans lesquelles circulait ici la cocaïne – et son regard se fixa soudain sur une femme splendide, la seule à être vêtue encore d'une petite culotte, d'un soutien-gorge et d'une nuisette rouges. Sa chevelure châtain était si brillante qu'elle accrochait la lumière. Elle était visiblement droguée, assise par terre. Immédiatement, Hélène chercha Doc des yeux. Elle le repéra, il n'avait d'yeux que pour cette femme, et elle comprit que son intuition ne l'avait pas trompée. Elle le jugea même fort imprudent de se noyer ainsi dans pareille contemplation, mais il est vrai que maître Dionis n'était pas encore en place.

Elle essaya d'attirer l'attention de la nouvelle, ce fut peine perdue. Elle se pencha vers DEF qui la tenait légèrement par le bras pour la guider.

— Comment s'appelle la nouvelle ?

— Marie-France. Et maintenant, c'est à vous, Hélène, avancez.

Elle monta les marches de l'estrade, on la coucha sur l'autel, elle fut de nouveau surprise par la froideur de la pierre, qui la transperçait à travers le léger tissu de la robe. Dieu sait pourquoi, ce soir elle avait honte. Honte d'être regardée prise par le maître, mais elle savait que c'était à cause de cette Marie-France, qui pourtant semblait bien incapable d'apprécier quoi que ce soit. Elle vit Doc descendre vers la foule des sectateurs avec une petite fiole, et en verser quelques gouttes sur les lèvres décolorées de cette femme. Peu après, celle-ci releva la tête, regarda autour d'elle, avec des mouvements de recul, des expressions d'effroi puis de colère. Elle tenta de se lever. Elle ne le put. C'est seulement alors qu'Hélène vit les liens qui l'entravaient. On se méfiait d'elle. Elle était nouvelle venue. On voulait bien lui donner les moyens de suivre le spectacle en augmentant son degré de conscience, mais il y avait le revers de la médaille, on préférait l'attacher.

Un bruit comme une houle faite de dizaines de murmures s'éleva dans la grange, montant vers les anges. Le maître arrivait. Sa houppe était d'un rouge sombre, sang-de-bœuf, et il portait également un diadème qui lançait des feux à chacun de ses pas. Elle le regarda approcher, éprouvant d'irrépressibles bouffées de haine, devinant soudain, atterrée, qu'elle allait jouir, après avoir su résister à plusieurs reprises. Elle se demandait, stupéfaite, d'où lui venait cette conviction. La honte peut-être, justement. « C'est bon d'avoir honte » lui avait dit un jour l'un de ses clients qu'elle fouettait et qu'elle arrosait copieusement de son urine, et elle comprenait.

Elle vit maître Dionis s'approcher d'elle, mais il était seul, plus besoin des deux hommes qui lui emprisonnaient fermement les jambes. Elle posa elle-même ses mollets sur les épaules du maître, avec déjà un frisson de volupté malsaine. Ce soir, elle était incapable de s'en défendre, et chaque regard qu'elle sentait peser sur elle augmentait cette sensation. Elle tourna la tête, et son regard croisa celui de Marie-France. Il se passa quelque chose.

Hélène ne savait pas quoi, on verrait plus tard, mais ce regard avait créé un lien, c'était évident. Elle avait même oublié maître Dionis et elle poussa un cri lorsque l'épaisse et longue verge du gourou la pénétra, s'arrêtant à mi-course. Malgré elle, son corps criait qu'elle la voulait profond, cette verge, elle se tortilla.

« Femme, fit le maître, tu fus pute, tu deviens amante, dignité supérieure, et tu seras mère par la force de mon membre et la générosité de ma semence. Que le dieu qui préside aux générations dans les siècles des siècles soit invoqué, qu'il m'assiste et qu'il vous assiste toutes et tous ! »

La phrase fut reprise par la foule qui la proféra à pleine gorge. Mais le maître Dionis continuait : « Voici que je me sens la force et la volonté de vous initier en même temps que j'honore cette femme, qui sera mère de notre seizième enfant. » « Le seizième enfant ! » reprit la foule en liesse « Et voici la grande nouvelle que vous connaissez déjà, mais que je sanctifie par mes mots, par les mots de votre maître et de votre guide, représentant du Dieu des fécondations : la dix-septième mère est là parmi vous ce soir. C'est la dernière, celle que nous attendions, celle dont vous avez pu déjà admirer la beauté, celle en tout point conforme en chaque point de son corps à la volonté divine, aux destinées que Dieu de tout temps a fait prévaloir jusqu'à ce que nos temps de déréliction l'oublient, les nient, les salissent, les pourrissent, les éliminent : je veux parler des destinées de la femme-mère, de l'accoucheuse du monde, dans l'éternelle enfance de l'univers. Vous aussi, soyez, redevenez des enfants. Donnez-vous l'accolade dans la joie, touchez-vous, sans contrainte, comme le font sans contrainte les tout petits enfants.

Tout en parlant, maître Dionis n'avait cessé à aucun moment d'agiter souplement ses reins, faisant entrer et sortir sa verge, sans jamais prendre Hélène jusqu'au cœur de la fournaise, et Hélène, considérablement irritée par ses sens, souhaitant de toutes ses forces la perforation du membre, gémissait, appelait le phallus du maître, et seule une petite partie de sa conscience s'effarait de ce comportement, lui en faisait reproche, tel un ange justement qui lui murmurait sans succès que sa seule vocation était de résister au plaisir dans la maîtrise d'elle-même. Hélène eut une vision stupide venue des bandes dessinées de son enfance, où les conflits de volonté étaient invariablement représentés par un angelot et un diabolin, chacun tirant à lui la corde de la conscience dont ils avaient la charge, ou la possession. Mais en l'occurrence, le diabolin ricanait dans son triomphe car Hélène était parcourue de frissons continuels. Elle entendit alors un concert de gémissements. La foule des

sectateurs se prenait, s'enfilait, jouissait dans une orgie démente, on devinait que des fontaines jaillissaient, que les parfums étaient de sueur, de sperme et de cyprine, que des vapeurs de chaleur montaient des corps vers la pourtraison de la grange, embaumant les anges, offrande multiple faite de dizaines de jouissances conjointes, jusqu'à ce qu'on ne sût plus à qui appartenait quoi dans la mêlée des corps.

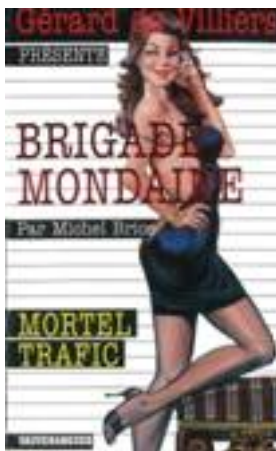
Maître Dionis avait creusé un peu le chemin du corps d'Hélène, qui savait exactement quand elle jouirait. Quand le phallus divin du maître heurterait le fond de sa matrice et lâcherait sa semence. Pour l'heure, le maître lâchait un instant les hanches d'Hélène et claquait dans ses mains.

« Chers fidèles de la Communauté du Salut par l'Enfant, sachez que dix-sept est le nombre sacré qui régit notre assemblée, image de l'univers vivant, lui-même maître des choses inanimées que sont le soleil, la Terre et les étoiles. Dix-sept est le nombre des femmes élues mères par ma volonté. Dix-sept est le nombre des enfants qu'elles enfanteront. Dix-sept fois dix-sept est le nombre des sièges de notre vaisseau, celui qui nous emportera vers ce lieu où notre communauté refondera le monde sur des bases nouvelles. L'ancien monde, que chacun de vous a quitté parce qu'il n'en supportait plus le vice et la pourriture, la déréliction et la folie, la vanité et l'égoïsme, la lâcheté et le mensonge, cet ancien monde mourra avec la conception du dix-septième enfant. Aussi, rendons hommage à la dix-septième mère. »

Hélène avait vaguement entendu le discours du maître. Il est vrai qu'elle ne prêtait plus guère attention à ses délires, et que pour l'heure elle guettait chaque micro-sensation que lui procurait le membre dur de Dionis, enfoncé jusqu'à sa base maintenant, mais immobile, de sorte qu'elle contractait son vagin dans des tremblements de plaisir pour en éprouver la masse dense, la dureté et le grain, la chaleur et la palpitation douce. Pourtant, au milieu des messages que lui envoyaient ses sens, elle en perçut un qui venait de loin, de sa conscience lucide, de son ange gardien : un voyage ? Un vaisseau ? Ce langage lui en rappelait un autre, qu'elle ne retrouvait plus, dans les affres de la pré-jouissance. Elle renonça. Elle sentit qu'on s'approchait d'elle. Elle tourna difficilement la tête. C'était Marie-France, qu'on avait détachée, devant laquelle on s'inclinait, Marie-France qui gravissait les marches, guidée par les deux hommes qui, la première fois sur cet autel, lui avaient tenu les jambes écartées. Et justement, ce fut à Marie-France qu'on demanda de tenir ses jambes écartées, Marie-France qui posa ses mains sur l'intérieur de ses cuisses et exerça une douce pression, Marie-France qui regardait la verge du maître disparue dans son vagin, Marie-France qui la fixait des yeux et tentait de lui faire passer un message, Marie-France dont elle devina soudain l'indomptable énergie, soigneusement dissimulée aux yeux de la communauté et de son maître. Derrière le maître enfin, il y avait Doc, qui avait rejoint le groupe sacrificiel et qui, profitant d'être dans le dos du gourou, regardait Marie-France avec une avidité inquiétante, retenue, explosive.

Hélène comprit que la splendide femme aux cheveux châtain était une alliée sur qui elle pouvait compter. Mais dans l'instant, elle oublia tout. Plusieurs sensations venaient de se mêler : le regard de Marie-France qui glissait sur son corps ouvert comme une caresse, les mains de Marie-France qui lui communiquaient, tout près de ses lèvres rougies par le frottement, une merveilleuse sensation de chaleur, et enfin la verge du maître qui, libérée des rites oratoires de la cérémonie qui touchait à sa fin, lui donnait enfin les coups sauvages qu'elle attendait depuis une éternité lui semblait-il, des coups dont la force et la cadence étaient accentuées par les mains de Dionis, qui la tirait par les hanches sur son membre, et les mouvements de son bassin étaient tels qu'elle sentit les mains de Marie-France glisser vers son petit bouton. Soudain, elle devina la pulpe charnue de l'un de ses doigts frotter son clitoris, tandis que le maître giclait sa semence dans une dernière charge. Hélène fut emportée comme un fétu de paille par l'ouragan du plaisir, il arrivait par vagues, il explosait au fond d'elle, les remous lui en parcouraient tout le corps jusqu'à la pointe douloureuse de ses seins, puis tout recommençait, sans fin, manège de l'orgasme, manège universel, manège auquel participait tout l'univers, elle au centre, défoncée, démolie, reconstituée dans les frissons qui la parcouraient, démolie à nouveau, inconsciente, réveillée à la conscience de la jouissance par ses hurlements, cycle sans fin au bout duquel elle s'évanouit.

CHAPITRE IX



— Au rapport, Petit Bonhomme !

Géraldine fit une moue de circonstance. Elle n'avait guère avancé dans la fouille du passé de Jean-Paul Merlot, alias le Prophète. Elle sourit à Brichot qui lissait sa moustache, affalé dans son fauteuil, et visiblement de mauvais poil.

— Tu as avalé un essaim de guêpes, Mémé ? fit Boris compatissant.

— Non, bougonna ce dernier, c'est ma conscience professionnelle qui me travaille. J'ai foiré hier.

— Ah bon ? Et qu'aurais-tu pu faire qui aurait changé les choses ?

— Ne pas me faire repérer. Moi qui passais pour un as de la filature dans ce bureau !

— Tu l'es toujours, Mémé. Après tout il ne sait même pas qui tu es. D'accord il t'a vu, mais rien n'a pu le convaincre que tu le suivais. Il n'a fait que prendre des précautions élémentaires, comme tout truand de base. Celui qui a merdé c'est moi. C'est moi qu'il a vu rentrer chez Corinne !

— Corinne ? fit Géraldine interloquée.

— C'est vrai, tu n'es pas au courant. Mémé, raconte-lui !

Géné, Brichot mit au courant sa collègue des faits qui s'étaient déroulés la veille.

— Tu comprends, conclut-il, un supplément d'enquête obligeait Boris à enquêter auprès d'elle.

— Bien sûr ! Auprès d'elle. Très près d'elle. Sur elle peut-être. Tu as obtenu ce que tu voulais, Boris ? Elle a collaboré ?

— Elle a si bien collaboré, fit Boris, que nous avons été obligés de l'expédier à la campagne chez une amie, par mesure de précaution.

— La pauvre ! Toute seule au milieu des vaches, sans le vaillant commandant Corentin pour la protéger.

— Alors ? soupira Boris. Tu nous parles du Prophète ?

Brichot, déridé par l'échange, riait sous cape.

— Géraldine, nous sommes suspendus à vos lèvres !

— Eh bien il n'y a pas de quoi. Jean-Paul Merlot, né à Paris dans le XVIIIème arrondissement, enfance sombre et turbulente. Se fait remarquer adolescent par une notoire virilité qui l'amène à bousculer quelques bergères ici ou là, avec quelques ennuis dès qu'il s'agit d'une mineure, petit séjour en maison de correction puis retour dans le quartier où il se met à fréquenter le milieu des prostituées, qui finissent par adopter ce fringant jeune homme et même par lui accorder parfois leurs faveurs, non tarifées, pour menus services rendus. On ne peut pas devenir leur copain sans devenir aussi le copain de leurs macs. Il est pareillement adopté par le milieu, que ses discours grandiloquents – déjà -font sourire. Il devient comme qui dirait leur bouffon,

dans la gentillesse et la camaraderie. Il leur donne aussi des coups de main. Au sens propre parfois. Il lui arrive d'être en expédition punitive pour un mac et de tabasser une pute qui a failli ou détourné quelques biftons. Ce qui devait arriver arrive. Jean-Paul Merlot tâte à son tour du pain de fesses et ne tarde pas à avoir sa petite équipe de filles. Ça marche pour lui. Mais il n'a jamais cessé de bavarder, de s'exalter, dans un curieux mélange de mépris pour ses filles et d'obsession de régénération. Il finit par mettre au point un discours efficace sur la nécessité de régénérer les filles que les macs font travailler, de militer pour qu'elles arrêtent le métier aux abords de la quarantaine, afin de leur laisser une chance d'enfanter. C'est à cette époque qu'il gagne son surnom de Prophète. Un pareil discours finit par lasser les meilleures volontés, dans le métier s'entend, et Jean-Paul Merlot est de plus en plus marginalisé par ses pairs. Et puis soudain, on ne le voit plus, il revend ses filles à Jacquou-le-croqueur, sauf deux, dont personne n'entend plus parler, et qui font partie du lot des disparues.

— Et ses comptes, Petit Bonhomme ? Tu as pu y jeter un coup d'œil ?

— Rien de spécial. Mais dans ce genre d'activité, il ne circule que du liquide. Monsieur doit forcément avoir un magot quelque part. Peut-être investi dans la pierre, mais là, aucune piste pour l'instant. L'adresse privée relevée sur les quelques papiers administratifs que j'ai pu examiner est bidon. Juste une boîte aux lettres.

— En fait, remarqua Brichot, on ne l'a pas logé. Aucun d'entre nous, aucun de ses copains ne sait où il se trouve. Ça m'a tout l'air d'un plan préparé de longue haleine. Ce coco-là peut disparaître du paysage d'une minute à l'autre.

— Il y a son association rue Cretet, intervint Boris.

— Tu parles, rétorqua Brichot. Une association où il met furtivement les pieds deux fois par semaine. On ferait mieux d'aller l'alpaguer tout de suite.

— Pour quel motif ? À la rigueur on pourrait le retenir quarante-huit heures dans nos locaux, et après ? Faute de charges suffisantes, on le relâcherait. C'est pour le coup qu'il disparaîtrait !

— Autre chose, Géraldine ?

— Juste un événement qui a perturbé son enfance, avec traitement psychiatrique à la clé. Sa mère a eu un accident de voiture. Elle a survécu, mais ses deux autres enfants, les frères de Jean-Paul Merlot, y sont passés.

— En somme, fit Brichot, il est devenu enfant unique d'une mère tueuse d'enfants.

— Euh, ta formulation est brutale mais, oui, c'est un peu ça.

Le téléphone intérieur sonna et Corentin décrocha. Il mit un doigt sur ses lèvres et les autres comprirent que Baba était de l'autre côté du fil. Boris raccrocha. Brichot et Géraldine s'étaient déjà levés.

— On a entendu, chef, il criait suffisamment fort. Il ne comprend pas qu'on ne soit pas encore dans son bureau, c'est ça ?

— Exact, mémé ! Allons-y.

Ils pénétrèrent tous trois dans un nuage de fumée de brunes sans filtre. Ils rêvaient souvent de pouvoir offrir à Charlie Badolini la radiographie de ses poumons, mais il se pouvait que, à l'instar d'un ami de Boris, Baba soit insensible à la fumée de cigarette. Cet ami avait fumé toute sa vie trois paquets par jour, sans que les médecins comprennent pourquoi il avait toujours ses poumons de bébé. Ils avaient qualifié ses poumons d'autonettoyants.

Ils s'installèrent, Boris se contentant d'un accoudoir. Baba observa sa fine équipe au milieu d'un anneau de fumée qu'il venait de lâcher et qui se dilua instantanément dans l'air à couper au couteau.

— Du nouveau pour moi ?

— Pas vraiment, patron. Des soupçons pèsent sur Jean-Paul Merlot, dit le Prophète, un ancien mac retiré des affaires et reconverti dans la fabrication de bébés.

— Vous vous foutez de moi, commandant ?

— Jamais de la vie, patron. Il a créé une association qui invite les gagueuses de Pigalle à enfanter.

— Je crois vraiment que vous vous foutez de moi.

Et pour le reste ?

— Nous disposons d'une liste de prostituées disparues, mais rien de plus. La dernière à avoir disparu, Hélène Varois, est introuvable.

— La dernière ?

— Ben oui patron, fit Géraldine.

— Croyez-vous, fit Baba en la fusillant du regard.

Et il leur jeta une photo que les trois collègues firent circuler, la photo d'une magnifique femme aux cheveux châtain.

— Marie-France de Beauvallon, qui exerçait son coupable métier rue Lauriston.

— Tiens, fit Géraldine étourdiment, à trois pas de la rue Copernic.

Baba avait ouvert un dossier et le feuilletait à toute vitesse. En entendant Géraldine il releva brusquement la tête.

— Encore là ? Je vous croyais rue Lauriston.

Ils trouvèrent leurs collègues sur place, dans le luxueux deux-pièces de la nouvelle call-girl disparue. Les premières investigations n'avaient rien donné.

Le tapis avait une odeur de whisky mais qu'est-ce que ça signifiait ? Le lit était défait. Mais, comme le racontèrent les policiers, il y avait un témoignage formel, celui d'un ouvrier du bâtiment qui travaillait dans le parking souterrain privé de l'immeuble. Il avait posé ses outils pour une pause café, vidé son Thermos, assis dans une encoignure sombre, et il avait assisté à l'enlèvement de Marie-France.

— Et où se trouve ce témoin ?

— Il est en bas dans la rue, dans une de nos voitures.

— Si vous le permettez, nous allons l'interroger.

— Faites, faites, commandant.

Boris se tourna vers ses amis.

— Nous n'avons plus rien à faire ici. En route. Bien sûr, fit-il en voyant un inspecteur répandre de la poudre pour relever les empreintes, vous nous communiquez dès que possible les résultats de l'enquête.

L'autre hocha la tête et continua de jeter pardessus bord les contenus suggestifs des tiroirs de la commode : des petites culottes de luxe comme s'il en pleuvait.

Dans la rue, ils repérèrent la voiture de police où se morfondait l'ouvrier témoin. Ils l'invitèrent à sortir.

— Assis, debout, entrez, sortez... Faudrait savoir à la fin. J'ai mon boulot moi, et un patron !

— Votre patron, j'en fais mon affaire, fit Boris énervé.

— Ah ben je vous souhaite ben du plaisir.

Ils étaient tombés sur l'ouvrier style titi parisien, Volubile, grognon, ronchon, hâbleur, certainement bon gars au demeurant, mais comme on dit, il fallait se le faire. Boris dit froidement :

— Il ne tient qu'à vous que ça aille vite. Après on vous libère.

— Parce que je suis prisonnier ? Attention aux mots, commissaire...

— Commandant ! le coupa Boris. Racontez-nous ce que vous avez vu et dans quelles circonstances.

— Eh bien j'ai tout simplement été réveillé... euh, bon, le patron n'a pas à savoir ça mais le métier est dur, et puis l'obscurité du parking... bref j'ai fait une pause café, assortie d'un petit somme pas bien méchant, dans un angle où je croyais bien qu'il faisait nuit sauf les étoiles, bref et voilà qu'un bruit de porte me réveille. J'ai bien cru que je dormais encore et que j'étais visité dans un rêve par une créature... je ne vous dis que ça. Bref j'étais bien réveillé et c'était bien la femme la plus incroyable que j'aie vu dans ma chienne de vie. Que voulez-vous je me suis rincé l'œil, sauf votre respect Madame (il s'était tourné vers Géraldine). Seulement je n'étais pas seul sur le coup. Deux hommes se sont approchés d'elle, une fois qu'elle a ouvert sa voiture, une Lancia je ne vous dis que ça, une voiture qui allait bien avec elle si vous

voyez ce que je veux dire.

— Nous voyons, fit Brichot excédé. Et après ?

— Après, ils lui sont tombés dessus. Et l'autre, le type aux lunettes d'acier, qu'on aurait bien dit sorti de la Gestapo, il lui a foutu une seringue dans le bras, comme je vous le dis, pendant que le grand surveillait.

— Et vous n'êtes pas intervenu ?

— Eh oh ! Vous n'allez pas me coller au trou pour non-assistance à personne en danger. J'aurais voulu vous y voir vous ! Encore que vous avez un révolver sous l'aisselle je parie. Moi j'ai rien d'autre que mes poils, et j'en avais plus un seul de sec, je peux vous dire. Il se dégageait quelque chose de, tenez j'en ai encore la chair de poule, quelque chose de...

— ... de maléfique, suggéra Géraldine.

Il la regarda, surpris.

— C'est exactement ça ma belle dame, comme si vous y étiez vous aussi. Bref, sorti des brumes du sommeil, sans armes, et ces deux types qui foutaient les chocottes, sans parler que toute l'affaire a duré une minute, après quoi ils sont partis sur les chapeaux de roue.

— Décrivez-nous ces hommes, fit Brichot sèchement.

— Je vous l'ai dit : l'un d'eux avait une vraie tête de nazi, dans le genre intellectuel vous voyez, ce qui vous fout la trouille un max... moi un type qui a la gueule de l'emploi il me fait pas peur allez, si le truand a une gueule de truand et le boxeur une gueule de boxeur, tout est dans l'ordre pas vrai ? Mais si un intello se met à... à exsuder... ça vous la coupe hein que je connaisse ce mot... je l'ai trouvé dans un bouquin, il m'a bien plu, j'ai regardé le dico pour savoir ce que ça voulait dire, ça m'a plu encore plus quand j'ai eu la définition mais je vais pas vous faire l'injure de vous le définir hein ? Donc, oui oui, ça va je reprends, donc si un intello, que je disais, se met à exsuder la violence, alors là le monde est à l'envers et la panique vous saisit aux tripes. Ben c'est ce qui m'est arrivé, et l'autre il a pas arrangé les choses, le grand type buriné au catogan, tiens, il était là à surveiller, je peux vous dire que son regard, c'est pas de la gnognotte.

— Vous ne les avez pas suivis dehors ?

— Moi à pied et eux en Lancia ? Ça aurait servi à quoi ? J'ai tout de suite appelé vos collègues du commissariat, c'est tout ce que je pouvais faire.

— Eh bien il ne nous reste plus qu'à vous remercier de votre collaboration, Monsieur, et à vous demander de rester à la disposition de la police.

— Ce qui veut dire ?

— Ne pas quitter Paris pendant quelques jours. Nous pourrions avoir besoin de vous entendre encore.

— Elle est bien bonne ! Qu'est-ce que je pourrais raconter d'autre ?

— Le numéro d'immatriculation de la Lancia par exemple ?

Il resta bouche ouverte.

— Merde vous croyez au Père Noël ? Dans l'état où j'étais et dans l'obscurité ? Je vous l'ai dit, tout est allé très vite.

— Dernière question : si vous voyez ces deux hommes, pensez-vous que vous pourriez les reconnaître ?

— Ah ouais, c'est votre truc à vous, ça ! Vous alignez quelques collègues au milieu de truands, devant un mur blanc, et moi je suis avec vous derrière un miroir sans tain. Eh bien je peux vous dire que je les reconnaîtrais au milieu de n'importe qui, et même que je les reniflerais au milieu de la foule.

— Eh bien merci, soupira Boris, et bonne reprise du travail.

Ils se dirigèrent tous trois vers la voiture de service.

— Et maintenant grand chef ?

— Direction rue Cretet. Le témoignage de cet homme nous donne un motif d'arrêter le Prophète, en tout cas de le mettre en garde à vue et de faire venir notre témoin. Il est temps de mettre ce fou hors d'état de nuire.

Mais rue Cretet il n'y avait plus rien. Quand ils se firent ouvrir les locaux de l'association par la gardienne, ils constatèrent que les affiches de bébés, dans le salon d'attente, avaient disparu. Le sale oiseau s'était envolé, les ailes roussies. Par acquit de conscience, ils se livrèrent à une fouille en règle, car les bureaux, vidés de tout papier, étaient restés en place. Brichot questionna la gardienne.

— Vous dites qu'ils étaient deux et qu'ils sont partis avec quelques valises.

— Exactement. D'ordinaire ils sont d'une politesse exquise avec moi, mais cette fois-ci ils m'ont traitée comme une moins que rien. J'en ai conclu qu'ils ne reviendraient plus.

Brichot releva la tête et l'observa.

— Bonne déduction madame, bonne déduction.

Vous ne pouvez rien nous dire d'autre ?

— Ma foi, non. Je leur ai posé quelques questions, savoir ce qui se passait tout de même dans mes murs, ils m'ont envoyée sur les roses.

— À quelle heure ont-ils quitté les lieux ?

— En fin de matinée, inspecteur.

— Capitaine. En fin de matinée dites-vous. Mais alors...

Brichot se frappa le front.

— Où sont les poubelles chère Madame ?

— Dans un appentis au fond de la cour.

Brichot s'y précipita, suivi de Boris et de Géraldine. Il souleva les

couvercles et en sortit quelques sacs et papiers en vrac.

— Vous avez raison, fit la gardienne. Ça me revient maintenant. Avant de partir ils ont jeté des choses.

— Sans doute les seuls à avoir jeté quelque chose à l'heure où tout le monde est à son travail. Il nous suffira de fouiller la surface des trois poubelles dont vous disposez.

Ils s'y mirent tous les trois, étalant sur le sol, devant la mine effarée de la gardienne, le contenu des sacs qu'ils éventraient. L'un des sacs contenait des papiers qui étaient visiblement ceux de l'association. Brichot se livra à un épiluchage minutieux de son contenu. Il grognait, farfouillait et Géraldine disait « Arrête, on croirait entendre un cochon qui a retrouvé son élément », ce qui ne l'arrêtait pas, comme s'il eût mis un point d'honneur à trouver quelque chose qui le rachetât de son échec précédent, rue Cretet justement, ou plutôt rue de la Tour d'Auvergne. Et il trouva, dans un cri de triomphe. Il brandit une photo.

— C'est quoi ça ? Hein, c'est quoi ?

Les deux autres se penchèrent sur son épaule. La photo représentait une vaste bâtisse, austère château sis au milieu d'un parc. Ils firent la moue.

— C'est tout ce que tu as à nous proposer, Mémé ?

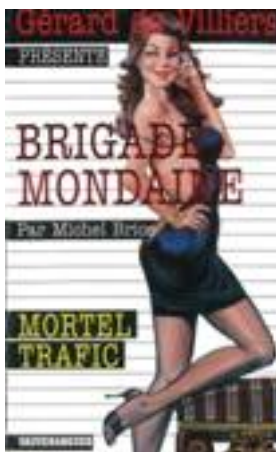
— Nous sommes tous d'accord pour dire que le Prophète possède un lieu caché dans lequel il abrite ses agissements inavouables. Mais réfléchissez, bon sang ! C'est le château... avant qu'on y plante un mât porte-drapeau !

— Tu parles comme *Détective*, Mémé, mais tu n'as peut-être pas tort.

— En tout cas, rétorqua Brichot sur un ton définitif, c'est tout ce que nous avons à nous mettre sous la dent.

— Alors en route, nous allons fouiller le Web, les archives des Monuments historiques et tout le toutim, et dénicher l'endroit où s'élève cette façade Grand Siècle.

CHAPITRE X



Marie-France de Beauvallon avait été cloîtrée dans une chambre qui ressemblait, à peu de choses près, à celle où vivait Hélène Varois depuis son enlèvement. Quand elle sortit des brumes de la drogue où l'avait plongée sa dernière piqûre, elle explora, avec son indomptable énergie coutumière, les moindres recoins de sa chambre. Auparavant, cédant à son obsession de la propreté, elle s'était récurée une bonne heure dans la salle de bain. « Récurée », c'était le mot qu'elle employait toujours, en manière de plaisanterie, mais elle avait réellement l'impression d'accomplir les mêmes gestes que ceux qu'elle faisait lorsqu'elle récurait, justement, ses ustensiles de cuisine. Et il lui arrivait d'y aller aussi fort sur sa peau avec le gant de crin qu'au grattoir dans le fond de ses récipients. Elle sortit de la salle de bain rouge comme une écrevisse, puis, comme on l'a dit, elle avait tout fouillé, allant jusqu'à soulever les tapis dans l'espoir, bien improbable pourtant à l'étage, de découvrir une trappe, sondant les murs qui s'étaient tous révélés bien pleins.

Elle en avait à peine fini avec ce travail, les bras ballants au milieu de la pièce, lorsqu'une clé grinça dans la serrure. Elle vit entrer une soubrette dans la plus pure tradition du théâtre de boulevard, un petit bijou de bonne femme qui ne la laissa pas insensible. Non qu'elle fût réellement lesbienne, mais, comme de juste, elle n'avait jamais pu dissocier l'homme de la saleté. Tandis qu'une femme, avec sa peau douce et parfumée, son sexe nu, ses ongles manucurés, sa chevelure toujours fraîchement shampooinée, ne pouvait par définition être sujette à la malpropreté. Les rares fois où elle s'était permis de toucher une femme, elle n'avait jamais songé à se laver après coup, en tout

cas à se « récupérer ».

Elle laissa la soubrette s'approcher.

— Je suis chargée de vous prévenir que Doc... enfin le docteur, va passer vous chercher. Vous devez passer cette chemise de nuit sans rien porter dessous.

— Et pourquoi donc ?

— Oh juste l'examen de routine de toutes celles qui arrivent ici en pension.

— En pension ! Qu'en termes galants ces choses-là sont dites. Mais vous-même, que faites-vous ici. Et d'abord comment puis-je vous appeler ?

— ABC.

— Pardon ?

— ABC.

— Mais ce sont les trois premières lettres de l'alphabet !

— Nous n'avons pas encore le droit de porter un prénom, moi et mes pareilles. Cela viendra. Ma collègue DEF s'occupe de celle qui vous a précédée.

— C'est elle qui hier soir nous a... offert, bien malgré elle il me semble, ce spectacle...

— Oui c'est elle. Mais ce n'était pas un spectacle !

— Qu'était-ce alors ?

— Un rituel, Madame. La cérémonie d'initiation et d'intronisation d'Hélène. Mais je ne peux guère vous en dire plus. C'est à maître Dionis de vous instruire, ce qu'il fera dès ce soir, sous réserve de votre examen clinique.

Marie-France cacha soigneusement à la soubrette, à ABC, le tremblement nerveux qui l'avait un instant parcourue.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Que faites-vous ici ?

ABC rougit.

— J'attends le bon vouloir du maître. Il paraît que je vais bientôt recevoir mon prénom et que l'on va m'offrir à l'un des hommes de la communauté. Je le souhaite de toutes mes forces. Un enfant est la plus belle chose qui pourrait m'arriver.

— Pouah ! Fadaïses ! Un enfant à votre âge. Profitez plutôt de la vie !

— Mais j'en profite pleinement. Je vais accéder à la vraie vie.

— La vraie vie ?

— Oui, celle d'après le Grand Départ. On dit entre nous qu'il approche. Les membres de la Communauté sont fébriles.

— Ça pour être fébriles, ils le sont, on l'a bien vu hier soir. Bien, qu'attendez-vous ?

— Comment cela Madame ?

— Au lieu de rester plantée là, habillez-moi selon les vœux de votre docteur.

Marie-France vit avec plaisir qu'elle rougissait en s'approchant d'elle. ABC releva son chemisier et le lui fit passer par-dessus la tête, non sans s'exclamer :

— Que Madame a de beaux cheveux !

— Vous les aimez ?

— Oui, répondit-elle dans un souffle.

— Vous voudriez les toucher ?

— Si vous le permettez...

— Je vais faire mieux que cela, mais d'abord terminez votre travail.

ABC finit de dévêtir Marie-France et ne put s'empêcher de se reculer pour admirer la jeune femme dans toute son opulence. Elle se figea pourtant lorsque Marie-France s'approcha d'elle et entreprit de la déshabiller à son tour. Elle se laissa faire, tremblante, et ne sut résister aux mains qui la prenaient, la guidaient vers le lit et l'allongeaient sur le dos.

Après quoi, Marie-France la rejoignit sur les couvertures, et penchant sa tête en avant fit glisser longuement son ample chevelure châtain sur le corps de la soubrette, de la tête aux pieds. Lorsque les cheveux passaient sur ses seins ou son pubis, ABC gémissait doucement. Marie-France la fit se retourner sur le ventre et continua à promener ses cheveux sur les épaules, dans les reins et sur les fesses de la jeune servante, jusqu'aux chevilles. Pour ABC, ce fut pire... ou plutôt mieux encore. Devenue ultrasensible grâce aux précédentes caresses, elle se tordait maintenant, son corps transformé en un kaléidoscope de points de plaisir qui, chacun, diffusait une sensation particulière. Il lui semblait que chaque endroit de son corps était devenu un point d'acupuncture et chaque pointe de cheveu une aiguille d'une finesse extrême. L'ensemble était presque insupportable jusqu'à ce que, savamment écartée, elle sentît la langue de sa maîtresse ouvrir ses grandes puis ses petites lèvres et la pénétrer avec un velouté incomparable qui la fit partir. Elle déchargea sur la langue de Marie-France un flot de suc odorant avant de replier ses jambes et de se recroqueviller, honteuse soudain.

— À toi maintenant, ABC, fais ton office.

Il semblait à Marie-France qu'elle n'avait pas joui depuis des mois. Elle arrivait rarement à l'orgasme avec les hommes. Pour les clients c'était une évidence, mais c'était aussi le cas lorsque l'un de ses amis réussissait à la convaincre de se laisser aller, d'écarter les cuisses et de se laisser fourrer. Ils avaient beau la prendre de bon cœur, avec la frénésie que donne le désir d'une femme sublime et pute à la fois, lointaine et livrée, froide mais remarquable technicienne, jamais ou presque elle n'accédait au plaisir. Parfois, lorsque

heureuse, elle s'était sentie couler, elle décidait de garder comme amant celui qui lui avait offert ce bonheur. Mais la fois suivante, le miracle ne se renouvelait pas.

Tandis que là, sous la langue d'ABC qui avait entrepris de l'explorer, elle se sentait déjà partir, et la timidité de la soubrette n'était pas pour rien dans ces vagues qui commençaient à soulever son bassin du lit, son bassin qu'elle offrait maintenant sans vergogne à la langue exploratrice d'ABC.

— Viens sur moi maintenant, ABC, frotte ton sexe contre le mien et embrasse-moi.

Toute rougissante, émue, la jeune servante fit sur le corps frissonnant de Marie-France une reptation qui mit le feu aux poudres. Lorsque les deux sexes se furent joints, ainsi que les bouches, Marie-France, heureuse, sentit ses cuisses se tremper de son jus et de celui de sa compagne. Quant à ABC, dès que ses halètements se furent calmés, elle se rejeta hors du lit, paniquée.

— Mon Dieu, si Doc nous avait surprises...

— Et après ?

— C'est le numéro deux de la Communauté, après maître Dionis. Il veille à la stricte application du règlement.

— Et que dit ce règlement à propos de ce que nous venons de faire, chère ABC ?

— Il dit que tout acte sexuel, ou même toute simple caresse qui ne visent pas, de près ou de loin, à la procréation, sont interdits au Château.

— Allons donc ! Et l'orgie d'hier ?

— Mais Madame, nous devons tous croire que dans la liesse générale, les couples homme/femme ne se sont jamais défaits. Je n'ose imaginer ce qui se passerait si un homme était vu faisant un geste en direction d'un autre, et la chose est valable pour les femmes.

— En d'autres termes, les seuls gestes permis sont ceux qui seraient susceptibles de conduire à une procréation, même lorsqu'il ne s'agit pas de procréer.

— Vous avez bien compris Madame.

— Alors comment se fait-il que vous vous soyez livrée à moi de cette manière, passive d'abord, puis active ? Si je le disais à ce docteur, qui ne va pas tarder à frapper, je crois ?

ABC devint mortellement pâle.

— Oh Madame je vous en supplie ! Que vous ai-je donc fait ? Si cela venait à se savoir, ils me... ils me...

— Ils vous tueraient ?

— Oui madame puisqu'il s'agit là d'un péché mortel.

— Voilà qui s'appelle prendre les choses au pied de la lettre ! Qui décide

qu'il s'agit d'un péché mortel ?

— Maître Dionis, madame, qui est le représentant sur Terre des Maîtres du Voyage.

— Mais dis-moi, petite ABC. Toi qui me parais si endoctrinée d'un côté, d'un autre tu te livres avec moi à des péchés pour lesquels tu risques ta tête ? C'est étonnant non ? Ou bien tu aimes les femmes au point de ne pouvoir résister à la tentation – et toute religion ne fonctionne-t-elle pas sur l'interdit et sa violation ? – ou bien tu n'es pas si endoctrinée que cela et il y a peut-être moyen de partir d'ici si tu m'aides. Qu'en dis-tu ?

ABC était effrayée.

— Oh Madame, j'en dis que...

Mais elle fut interrompue par un bruit de pas dans le couloir. Elle bondit sur ses pieds, véritable ressort, et jamais Marie-France ne vit femme se rhabiller aussi vite, ordonner sa coiffure de deux gestes de la main, rattacher son tablier et se remettre au centre de la pièce dans une attitude de parfaite déférence, alors que Doc, ayant déverrouillé la porte, entra, jetant un regard aigu et soupçonneux sur les deux femmes, et il y avait sur les verres de ses lunettes et sur leur monture d'acier des reflets brefs et froids.

Marie-France passait sa chemise de nuit blanche. Debout, remplissant le tissu blanc de ses formes pleines et harmonieuses, sa chevelure prenant tout son éclat, elle parut à Doc comme une déesse de l'amour et de la volupté. Il était furieux d'avoir la gorge sèche en s'approchant. Il s'inclina.

— Madame, si vous voulez bien me suivre, nous allons procéder à quelques examens dans mon cabinet.

Elle haussa les épaules, méprisante.

— Je suppose que je n'ai pas le choix ?

— Non, Madame.

— Eh bien je vous suis.

Doc jeta un regard assassin sur ABC, qui s'empressa de disparaître, puis sortit, Marie-France sur ses talons. Elle profita de ce qu'elle était à peu près lucide pour examiner soigneusement le couloir qu'ils arpentaient, un premier salon, un deuxième, une bibliothèque, et, astucieusement aménagée dans les lambris, une porte à peine visible, que Doc ouvrit sans qu'elle sût comment il s'y était pris, il avait pris soin de faire le dos large devant son geste.

Elle se retrouva dans une pièce spacieuse, ripolinée, mais encombrée de divers matériels, notamment des tables et des fauteuils munis de courroies et de systèmes de roues et d'engrenages qui ne lui disaient rien qui vaille.

— Allongez-vous sur cette table et d'abord procédons au questionnaire d'usage.

Les questions n'étaient rien d'autre que celles que posait tout bon gynécologue. Marie-France y répondit de mauvaise grâce, et sursauta lorsqu'

après l'une de ses réponses, Doc, avec un sourire, lui dit :

— En somme, vous êtes en pleine période d'ovulation ? Le moment idéal pour être fécondée !

Ramenée brutalement à ses phobies, elle se redressa et proféra, sans se rendre compte qu'elle hurlait :

— Espèce de fou, jamais vous m'entendez, jamais personne ne me mettra enceinte. Et si c'était le cas, je connais cent façons de le faire passer...

Le visage de Doc se transforma si vite qu'elle se tassa sur sa couche. Derrière ses lunettes, les yeux fulguraient, les traits tétanisés dans une grimace de cauchemar tremblaient de fureur, et les jointures des doigts blanchissaient sur les bords du lit.

— Si vous tenez à rester en bonne santé, ne dites jamais ça, jamais, en ces lieux, ni à maître Dionis ni à moi-même. Sachez-le, vous êtes ici pour enfanter du futur maître, dix-septième enfant de la communauté, celui qui la conduira par-delà les étoiles lorsque maître Dionis s'éteindra dans les honneurs, entouré de sa progéniture.

Il l'attacha très serré, et se mit à la caresser, les yeux fous, laissant ses mains onduler sur les rondeurs de Marie-France, les épouser, les épaules, les seins, les cuisses. Puis il empauma l'entrejambe de la jeune femme et frotta, longuement. Marie-France savait reconnaître les accès de démence. Elle restait coite, immobile, paralysée. Quant à Doc, il se figea soudain. On aurait dit qu'une idée venait d'entrer en lui, une idée qui le faisait chanceler. Il réfléchissait, de toute évidence. Mais Marie-France ne pouvait deviner ce qui venait de frapper Doc comme la foudre, entrant profondément en lui, le brûlant, rejoignant cette région rouge sombre qui l'habitait, région que la beauté de Marie-France avait réveillée, réactivée. Et le baiser qu'il avait dérobé à la jeune femme, après l'avoir droguée dans la Lancia, dans le parking souterrain de la rue Lauriston, ce baiser revenait à son esprit.

Ce que pensait Doc révolutionnait son âme, et son corps. Et tout se concentrait dans son sexe, qu'il sentait brûlant, douloureux, qu'il avait envie de voir jaillir hors de ses vêtements, dans toute sa puissance, sa puissance procréatrice... C'était cela, l'idée folle qui venait d'envahir le cerveau de Doc. Passer avant maître Dionis ! Etre le vrai père de cet enfant qui allait grandir dans le ventre de Marie-France. Être le vrai père du futur gourou de la communauté, et faire de Marie-France la déesse mère, qu'il honorerait jusqu'à sa mort.

Une telle entreprise le glaçait. Si le maître venait à découvrir la chose ? Si le maître, pénétrant Marie-France, devinait, sentait, que quelqu'un d'autre, un autre homme, était passé avant lui... Qui accuserait-il ? Personne n'aurait osé, dans la communauté, accomplir un pareil forfait, un pareil sacrilège. Il serait le premier soupçonné, il le savait. D'ailleurs, lui excepté, quel homme se serait vu simplement offrir l'occasion d'approcher Marie-France ? Personne.

Personne sauf lui. Combien restait-il de temps avant que le maître ne féconde cette femme au cours de la cérémonie du soir. Plusieurs heures...

Il hésita, devant Marie-France qui le regardait avec des yeux fixes remplis de terreur. S'il devait le faire, c'était tout de suite. Comme un somnambule, il se dirigea vers le placard aux médicaments, prit un anesthésiant, en remplit une seringue et s'approcha de la jeune femme, qui ouvrit soudain la bouche. Elle va crier songea-t-il. Il se força à sourire.

— Allons allons ! Une simple injection pour que vous preniez un bon repos. Inutile de s'agiter, vous savez le maître aime que ses ouailles soient bien reposées pour...

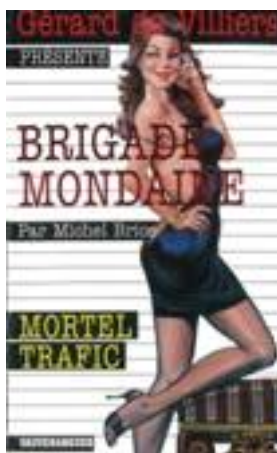
Il disait n'importe quoi, se servant des mots comme d'une mélopée chargée d'endormir la méfiance de la jeune femme, et il y parvint. Elle sentit à peine la piqûre et ne tarda pas à fermer les yeux. Au bout de quelques minutes, elle dormait profondément. Doc retroussa sa chemise de nuit, écarta ses cuisses et approcha sa bouche des lèvres rouges qui défendaient l'entrée du vagin. Il eut un froncement de sourcils. Il était extrêmement sensible aux odeurs, aux parfums, et repérait même le passage des uns et des autres au sillage odorant qu'ils laissaient derrière eux dans les couloirs. En l'occurrence, il n'y avait aucune contestation possible : ce qu'il humait, exhalé par le sexe et les cuisses de Marie-France, c'était le parfum d'ABC.

— La garce ! murmura-t-il. Elle ne perd rien pour attendre.

Mis en fureur par ce manquement grave aux codes de la Communauté, il dégrafa son pantalon. Son sexe jaillit, au maximum de son érection, brûlant, congestionné, le gland violacé. Il s'avança entre les jambes de Marie-France et la pénétra. Il s'enfonçait, en proie à des sensations extraordinaires. Il murmurait en psalmodiant « je serai père, je serai père du prochain gourou, et tu seras reine », et il ne tarda pas, accroché aux hanches de Marie-France, à sentir monter son plaisir. Lorsque les premiers jets partirent en saccade, quittant sa verge entrée en spasmes, il eut un éblouissement. La jouissance qu'il éprouvait lui était parfaitement inconnue. Il en avait entendu parler certes. Cette rencontre au sommet entre vie et mort, ce mariage intime de la pulsion de vie et de la pulsion de destruction : le cocktail rarissime, celui qu'aucun cachet, aucun Viagra, aucune ecstasy au monde n'aurait pu procurer, lui l'éprouvait aujourd'hui. Il savait qu'il risquait la mort, la mort la plus horrible, si maître Dionis découvrait sa faute, peut-être même eut-il en ce moment la prescience de sa prochaine mort... et en même temps, jaillissant sans discontinuer, sa semence emportait sa vie vers une autre vie, vers un comble de vie... C'était fini. Étourdi, sachant que plus jamais, même en vivant cent ans, il ne retrouverait pareil orgasme, il tira le rideau. Il devint tout à coup dur comme une pierre, un grand froid l'avait envahi, jusque dans le rouge sombre dont il était au fond si fier, sa violence à lui, il n'était plus que glace. Il se rhabilla, délia Marie-France, la mit sur un chariot roulant, la ramena dans sa chambre, l'étendit sur le lit, et la couvrit. Puis il sortit et

referma soigneusement la porte à clé.

CHAPITRE XI



— Qu'est-ce qui te chagrine ? Tu n'es pas du tout à ce que tu fais ?

— Je suis préoccupée.

— Alors dis-moi ce qui te préoccupe !

Elle ouvrit son sac qu'elle avait déposé au pied du lit et en sortit une photocopie qu'elle lui tendit.

Liselotte Faarup, affriolante dans son déshabillé que Géraldine avait remonté aux épaules, s'empara de la photo.

— C'est ta maison de campagne ? se moqua-t-elle gentiment. Depuis quand fréquentes-tu ce beau pays du Perche ?

Géraldine regarda son amie, stupéfaite.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Cela t'étonne hein ? Tu sais, les Scandinaves ne sont pas seulement des filles élancées, déliées, blondes... et bêtes. J'ai fait des études d'architecture et j'ai sillonné ton pays... avant de te rencontrer.

— Mais pourquoi le Perche ?

— Une intuition. Une intuition étayée. Regarde, au-dessus de cette façade,

la ligne des collines... je ne sais pas, elles m'évoquent les collines du Perche.

Dès que je réfléchis je n'en suis pas aussi sûre bien évidemment... C'est juste un premier mouvement, instinctif, spontané...

— Ce sont souvent les plus justes... et d'ailleurs, ajouta Géraldine en rosissant juste ce qu'il fallait, c'est ce que j'aime chez toi, l'instinct, le spontané...

— Comme ceci par exemple ?

Sans prévenir, Liselotte s'était couchée entre les jambes de Géraldine et l'entreprenait doucement, à sa façon légère et persistante, ténue et volontaire, que la jeune policière aimait tant.

— Liselotte, non, je t'en prie j'ai du travail !

— Du travail ? À cette heure ?

Puis elle continuait ses jeux de main et de langue enivrants. Géraldine faiblissait.

— Rends-toi compte, il faut que je prévienne mes collègues, cela restreint tellement le champ des recherches... si tu as raison, et tu as toujours... oh oui tu as raison, continue, continue...

Elle s'abandonna, refermant ses jambes, les talons enfoncés dans les fesses de Liselotte, et se contenta d'être ouverte pour sa compagne, passive comme elle aimait l'être parfois, alanguie comme rose au soleil, fondante, jusqu'à ce que Liselotte obtienne ce qu'elle voulait, boire sa chère et tendre jusqu'à plus soif, et Géraldine était d'une générosité sans pareille pour étancher cette soif, petite fontaine où s'abreuvait indéfiniment sa blonde amie.

Elle s'endormit, avant de se réveiller dans la nuit, travaillée par un remords. Elle jeta un coup d'œil sur Liselotte, qui dormait profondément, mais dans un tel appareil, la nuisette retroussée, sa blondeur étalée sur un bras, la courbe des fesses soulevée par l'amas des plis du drap sous elle, une jambe cachée, l'autre chevauchant les tissus et se déployant vers le bas du lit en une courbe sensuelle, jusqu'à la fine cheville qu'elle aimait enserrer de ses doigts et maintenir en l'air lorsque, l'écartant elle s'apprêtait à la prendre, réfléchissant à ce qu'elle allait lui faire.

Elle eut un geste vers les fesses, vers le haut des cuisses, vers le creux du genou. Mais elle s'abstint.

— Non, non et non !

Elle se leva, regarda l'heure, poussa un soupir : trois heures du matin. Était-ce une heure chrétienne pour réveiller Corentin ? Brichot, entouré de sa petite famille, il n'en était pas question, c'eût été mettre inutilement le branlebas de combat chez eux. De toute façon, que pouvaient-ils faire de plus à cette heure ? Elle décida de ne pas réveiller Corentin mais de se mettre à son bureau et, avec le Perche comme territoire à fouiller, de sonder ce que le web pouvait avoir d'informations.

Elle finit par tomber sur le site du Parc Naturel Régional, et sur une banque de données architecturales. Elle se rendit compte que le bâti était d'une richesse et d'une beauté exceptionnelles, et qu'elle n'en avait pas fini d'ouvrir des fichiers, des photos. Des centaines de manoirs et châteaux encombraient visiblement le Perche. Les yeux brûlants, victime d'une indigestion de pierres anciennes, elle finit par éteindre son ordinateur et par se recoucher. Il était 4 heures et demie du matin. Elle se colla contre Liselotte avec soudain une envie féroce de faire l'amour. Elle souffla dans son cou, hasarda une main entre ses cuisses et la pénétra. On eût dit que Liselotte, dans son sommeil, était encore et toujours prête à l'accueillir : humide, tendre, ouverte, crémeuse. Ses doigts se mirent à batifoler, entrant, sortant, mouillant de jus le petit bouton qui commençait à s'ériger de lui-même. Géraldine n'y tint plus, poussa sa tête bouclée entre les jambes de la Scandinave et engloutit l'objet qui avait poussé tout dru en haut des lèvres congestionnées, et acquis sa maturité, le suçant et le massant de sa langue. Liselotte s'éveilla au moment où elle jouissait, coulait, n'était plus que gémissements, à peine sortie des limbes du sommeil, murmurant :

— Oh c'est vraiment ce qu'il y a de meilleur ! Etre réveillée de cette façon-là !

— Tu oublies une chose, précisa Géraldine, abandonnant un instant ce qu'elle avait conquis sur le sommeil de la belle.

— Quoi donc ?

— Être réveillée de cette façon-là... par moi !

— Mais petite sotte, évidemment !

Il y avait entre elles une belle et totale confiance. Même au cours de certaines enquêtes où Géraldine avait été bien près de donner un coup de canif au contrat, le dieu qui veillait, et qui parfois s'appelait Dieu Circonstance, ou Dieu Imprévu, avait empêché que faute soit commise. Toutefois, elles parlaient de faute en riant, parfaitement conscientes que le monde moderne ne pouvait pousser qu'à... la faute, et que faute marche main dans la main avec pardon.

Soudain Liselotte, qui venait d'apercevoir l'heure affichée par le réveil, poussa un cri.

— N'es-tu pas folle de me réveiller à cette heure-là ? Cinq heures et demie !

— Écoute, je ne pouvais plus dormir. Ma conscience professionnelle m'a fait me réveiller à trois heures. Du coup je me suis mise à l'ordinateur...

— Au lieu de me violer pendant mon sommeil... Quelle abnégation !

— Tais-toi. J'ai fouillé quelques sites documentaires sur le Perche. Rien pour l'instant. Des façades de vieilles demeures, j'en ai soupé pour un moment.

- Rien ? Je me serai trompée alors. Désolée.
- Je n'ai plus envie de dormir. Que fait-on ?
- Tu n'as donc plus aucune imagination ?
- Oh si ! À revendre ! Mais il n'y a que toi qui achètes. Et c'est gratuit.
- Montre-moi ton catalogue s'il te plaît !
- Eh bien voilà. Ceci fit Géraldine en l'enjambant, s'appelle...

Elles batifolèrent jusqu'à la sonnerie du réveil. Toilette séparée, petit déjeuner en commun, et Géraldine, pas très fraîche, se mit en route vers le Quai des Orfèvres.

Quand elle arriva au bureau, Corentin et Brichot ployaient sous un orage qui s'appelait Badolini.

— La fine équipe ! Si je comprends bien, tout ce que vous avez sauvé dans l'affaire, c'est une charmante jeune femme nommée Corinne Saint-Jouin, à qui vous avez offert quelques jours de vacances dans un vert paradis. Pour le reste, Hélène Varois et Marie-France de Beauvallon introuvables, une association que vous aviez parfaitement logée mais qui déménage sous vos yeux à la cloche de bois, une filature avortée, excusez du peu. Quant à vous, jeune fille, dit-il en se tournant vers Géraldine bloquée sur le seuil, vous me semblez avoir passé votre nuit dans un laminoir. Je croyais qu'ils étaient tous arrêtés, avec la crise !

— Patron, peut-être faut-il remettre Corinne Saint-Jouin dans le circuit... C'est le seul lien qui nous rattache au Prophète avec la photo trouvée par Brichot dans les poubelles de l'association.

Badolini haussa furieusement les épaules et tira un nuage de fumée noir comme un orage d'été de sa cigarette.

— La photo ? Une vague façade qui n'a peut-être aucun rapport avec notre affaire. Votre déduction est si hasardeuse, capitaine... Et vous commandant ?

Lorsque Badolini les appelait par leur grade, on pouvait dire qu'il y avait de l'électricité dans l'air.

— Patron nous allons continuer à travailler sur ce qui nous reste : la photo, quoi que vous en pensiez.

Et j'ai dans l'idée de faire revenir Corinne, quoi que vous en pensiez aussi.

— Corinne ? releva Badolini, formidablement ironique. Vous en êtes déjà là ? À quoi ressemble cette jeune femme au fait ?

— Quelconque. Normale. Rien à dire.

Badolini se tourna vers Brichot avec un large sourire. Il trouvait que le capitaine avait répondu un peu trop vite. Il regarda ce dernier devenir écarlate.

— Et où se trouve cette Corinne ?

— Chez une vieille amie du Perche.

Géraldine sursauta. Badolini l’apostropha.

— Eh bien, lieutenant, qu’est-ce qui vous prend ?

— Le Perche, commissaire... Je... euh...

Elle rassembla ses mots et raconta sa nuit, du moins la partie racontable.

— Je trouve cette coïncidence étonnante, conclut-elle. Troublante.

— Attendez, Hébert, ne nous emballons pas... Voilà qu’il y avait une éclaircie dans l’humeur de Baba, il revenait aux noms de ses subordonnés.

— ... ne nous emballons pas. Notez bien, parce que vous avez tendance à l’oublier, que toutes vos suppositions, toutes vos coïncidences, sont échafaudées sur une simple photo qui, je le répète, peut n’avoir qu’un rapport lointain avec votre affaire... Pardon ?

Brichot avait grommelé dans sa moustache.

— Patron, je disais que c’était notre seule piste actuelle. Ce serait idiot de ne pas l’explorer...

— De quoi m’avez-vous traité, capitaine ?

— J’ai parlé de la chose, fit dignement Brichot.

Badolini acheva sa cigarette, l’écrasa sur le cadran de sa montre, et l’envoya d’une pichenette vers la corbeille à papier, à l’angle opposé du bureau. Après une magnifique et parabolique trajectoire, le mégot atterrit au beau centre du récipient. Badolini resta le geste suspendu puis il hocha la tête.

— Ce n’est pas tous les jours que l’on réussit un coup pareil. C’est bon. Foncez ! Vacances dans le Perche pour tout le monde.

Il quitta le bureau, un large sourire aux lèvres.

Il y eut un blanc lorsque la porte se fut refermée, puis un triple soupir de soulagement, suivi de tous les signes d’une intense activité. La photo fut agrandie et scannée en plusieurs exemplaires, Corentin s’efforça sans succès de joindre Corinne Saint-Jouin dans sa retraite percheronne, mais il se pouvait que le portable ne captât pas les micro-ondes sur son lieu de séjour. Ils s’équipèrent d’une artillerie plutôt lourde... c’était le cas dès qu’il s’agissait d’une affaire de secte, on ne savait jamais comment les membres fanatisés d’une communauté pouvaient réagir, et la chronique fourmillait d’exemples où des opérations se terminaient dans un bain de sang, après que les protagonistes avaient tiré plus de cartouches que pendant la bataille de Fort Alamo.

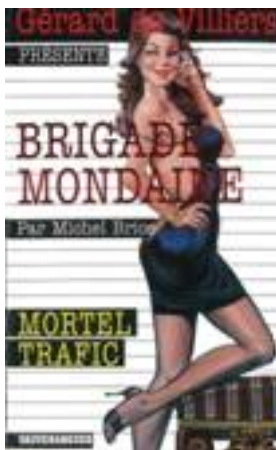
La voiture chargée de l’armement et des gilets pare-balles, ils partirent, Corentin et Géraldine devant, Brichot pas mécontent que les nécessités de la galanterie lui permettent de s’étaler de tout son long sur la banquette arrière.

Le tunnel de Saint-Cloud franchi, ils obliquèrent dans la direction de Dreux, empruntèrent la Nationale 12, et fouette cocher, ils étaient, deux heures plus tard, par des routes de campagne à partir de Dreux, aux abords de Nogent-le-Rotrou. Repères pris, ils se dirigèrent vers le Golf du Perche, du côté de Souancé, avant de s'engager sur une petite route asphaltée qui se transforma bientôt en chemin de terre.

Au bout, une longère admirablement restaurée, allongée au bord d'une prairie ceinturée de haies bocagères où dominaient le charme et le noisetier. Sur la prairie, devant la maison, deux chaises longues. Dans les chaises, deux formes étendues, les bras pendant au sol. Une tête se redressa, curieuse, regardant le trio avancer sur l'herbe rase. La deuxième tête se tourna paresseusement, puis celle à qui elle appartenait bondit en l'air, comme piquée par un frelon. Ensuite, ce fut une course, une course de grâce, de joie, de sourire et de blonds cheveux, une course vers Corentin.

Le commandant ne savait plus où se mettre. La distance diminuait, il surveillait Brichot et Géraldine du coin de l'œil. Brichot rigolait. Géraldine se fermait...

CHAPITRE XII



Ce même après-midi qui avait vu l'arrivée dans le Perche du trio de policiers, Marie-France se réveillait à peine de l'anesthésique injecté par Doc.

Elle avait dans la bouche un goût pâteux, fort désagréable, la tête lourde et des nausées.

Elle ne bougea que lentement, récupérant ses forces et sa lucidité sans brusquer les choses, avec cette volonté qui la soutenait dans tout ce qu'elle entreprenait. Elle se leva bientôt, passa dans la salle de bain, se lava à grande eau chaude, presque bouillante, prit un verre d'eau, eut une envie soudaine de whisky – il y en avait dans le bar aménagé dans la chambre – mais elle y renonça, pensant que l'alcool était déconseillé dans son cas. Elle ne voulait courir aucun risque. Elle ne savait comment elle s'y prendrait, mais l'intuition que la soirée allait être décisive ne la lâchait pas, et elle voulait avoir retrouvé toutes ses forces et sa capacité d'action avant la cérémonie de ces fous.

Comme elle sortait de la salle de bain, la clé tourna dans la serrure. Elle soupira. N'allait-on pas la laisser tranquille ? Mais quand elle vit entrer son tortionnaire, celui qui l'avait giflée, violée, droguée, enlevée, quand elle aperçut le visage buriné et le catogan serré de cet homme au regard halluciné, quand elle vit que c'était maître Dionis en personne qui s'avavançait vers elle, c'est elle qui se jeta sur lui, toutes griffes dehors.

Il eut alors une réaction que, plus tard, elle allait trouver d'une noire méchanceté. Il est étrange combien certains actes franchement cruels nous impressionnent parfois moins qu'un détail qui trahit à lui seul toute la violence que peut enfermer un personnage. Quand il la vit arriver sur lui, maître Dionis l'attendit calmement, avant de s'écarter au dernier moment, tout en tendant sa jambe pour entraver les siennes. Emportée par son élan, Marie-France s'étala de tout son long. Puis, agenouillée sur le tapis, humiliée jusqu'à l'âme, jusqu'aux os, elle craqua. Elle sanglota comme un enfant, soudain vidée de toutes ses forces. Dionis attendit qu'elle se calmât, avant de l'inviter à gagner le lit.

— Madame, ne craignez rien, pour rien au monde je ne voudrais anticiper l'importante cérémonie de ce soir, qui décidera de l'avenir de notre communauté. Nous allons faire simplement connaissance. Il se trouve que parmi toutes les mères que j'ai fécondées, vous êtes l'élue, celle dont je ferai ma reine et la prêtresse de notre groupe. Allons, relevez-vous, cette position ridicule est indigne de vous, et venez vous allonger sur votre couche, vous avez besoin de repos. Voyez-vous, je ne viens jamais voir mes futures épousées avant le soir de l'accouplement. J'ai fait une exception pour vous, ce qui vous montre dans quelle estime je vous tiens déjà. Allons, rejoignez donc ce lit.

Brisée, elle obtempéra, se réfugia sous les draps et contempla son bourreau d'un regard morne.

— Madame, il ne sied pas que vous vous couvriez à ce point, dérobant ainsi à mon regard ce qui vous rendra souveraine en ces lieux, et bientôt ailleurs, croyez-m'en. On vous admirera, on vous respectera, on vous bénira.

Ce disant, il rejeta d'un geste sec les draps que Marie-France avait

arrangés sur elle. Elle apparut dans la tenue où l'avait laissée le gynécologue : en chemise de nuit. Dionis se pencha, prit deux pans du tissu et les déchira, témoignant d'une force peu commune. Le tissu s'effiloça tout au long de la cuisse puis du flanc de la jeune femme, jusqu'à l'aisselle. Dionis continua son travail de destruction latéralement, gagnant l'autre aisselle, jusqu'à ce que le vêtement, en lambeaux, tombât de lui-même comme une corolle dentelée autour du corps nu. Un corps qu'il se mit à caresser lentement, tout en lui parlant :

« Ce soir je te prendrai devant toute la communauté réunie comme autant de témoins de cet acte sacré par lequel tu seras mère du futur maître. Songe que moi, ton maître, je t'offre de me rejoindre dans les hauteurs où je pratique, pour la plus grande gloire des Maîtres des Grands Voyages, la sagesse des Anciens et le savoir des Futurs. J'embrasse le temps, et je te veux comme compagne dans ce baiser immense où s'enfante l'univers entier. »

Elle l'écoutait vaguement, essayait de réfléchir, parfaitement insensible à la main qui la parcourait. Toutefois, elle se crispa lorsque les doigts du maître s'avancèrent sur les douces rondeurs de son ventre, pour gagner le haut du pubis, son clitoris, puis ses lèvres fermées. Lorsque Dionis parvint au centre des plaisirs et qu'il le trouva sec comme un désert, il fronça les sourcils.

— Femme, je te le dis, nul n'enfante d'être supérieur sans le plaisir. Montre à ton maître, en préliminaire, ce dont ton corps et ton cœur sont capables.

Il entreprit de lui masser le clitoris, mais elle restait insensible, haineuse, atrocement humiliée, avec des velléités de révolte aussitôt étouffées par sa fatigue, et c'est cela qui la minait, cette sensation d'avoir perdu sa personnalité. De son côté, la fureur gagnait lentement maître Dionis.

— Femme, vas-tu mouiller ? Telle quelle, tu serais incapable d'accueillir la verge d'un jeune homme. Ne continue pas de m'insulter de cette façon !

Il commença à la brutaliser, ouvrant de force ses lèvres pour introduire un doigt. Elle eut un petit cri de souffrance et ferma ses cuisses. Il les rouvrit brutalement, s'installa entre elles, et plongea deux doigts jusqu'au fond de son vagin. Et s'immobilisa.

Et pâlit terriblement.

— Par le Dieu tout-puissant, qu'est-ce donc ?

Il ressortit ses doigts, contempla stupéfait les gouttes de matière opalescente qui en décoraient les bouts comme des perles, les porta sous ses narines et inspira fortement. Il se dressa de toute sa taille, emporté par une énorme fureur, sauta à bas du lit, et la regarda avec une haine qui la frappa comme une énorme gifle.

— Vous !

Mais au sein de sa fureur et de sa folie, il gardait son jugement. L'expression d'incompréhension de Marie-France, dans l'état de fatigue où

elle se trouvait, ne pouvait mentir. Il changea son fusil d'épaule.

— Qui ? Mais qui donc a osé ?

Il ne lui fallut que quelques instants de réflexion pour se répondre à lui-même, dans une sorte d'incrédulité persistante : « Doc ! Ce ne peut être que lui ! Lui seul avait accès autorisé, pour ses examens... »

Il contempla cette femme visiblement dans l'ignorance. « Il l'a droguée, se dit-il, et puis il a fait son affaire. »

Rien, chez les esprits partis à la dérive, ne met plus en rage que la rupture d'un plan soigneusement préétabli. Pour la première fois depuis qu'il avait fondé la secte, Dionis était désarmé. Tout ce travail soigneusement mis au point, cet aboutissement somptueux en la personne de Marie-France, la femme mère idéale, celle qu'il se réservait pour régner, celle qui allait lui donner un fils-roi... Et voilà que c'était précisément elle qui était souillée, avilie, détournée du grand but par une ordure qui se laissait aller à ses instincts et qui avait cru pouvoir rester impuni. Et que faire de cette femme qui portait peut-être déjà un ovule fécondé, un enfant qui n'était pas et qui ne serait jamais de lui. Trop tard pour la remplacer, trop tard pour en trouver une autre. Le Grand Départ était imminent. Il avait même décidé qu'il aurait lieu ce soir, après la cérémonie en l'honneur de Marie-France. Cérémonie qui devenait bidon. À moins que... Quand donc l'infâme Doc avait-il accompli son forfait ?

Soudain, il fut pris de frénésie.

— Lève-toi, viens.

Malgré son côté indomptable, Marie-France de Beauvallon comprenait que Dionis était dans un état hors normes, même au regard de sa quotidienne folie, et qu'il ne fallait rien faire qui puisse amorcer la bombe de haine qu'il portait en lui. Elle le suivit, fut conduite à la salle de bain, on lui demanda de s'asseoir sur le bidet, cuisses largement écartées, elle fut contrainte de tenir ses lèvres vaginales écartées, tandis que Dionis s'emparait du flexible de douche voisin, ouvrait les robinets en grand et procéda lui-même à une toilette intime un peu rude, collant la pomme de douche contre le sexe, Marie-France sentait les jets d'eau chaude la pénétrer, une sorte de torpeur douce l'envahit tandis que Dionis, tendu comme une corde à violon, regardait l'eau ressortir du vagin. « Que ce liquide entraîne au dehors la fange du docteur... » Puis, tenant toujours le flexible, il fouilla l'intérieur du vagin, y agitant ses doigts, la récurant, la récurant.

Marie-France eut une faiblesse. Elle qui était obsédée par sa propreté corporelle assistait pour la première fois à ce spectacle inouï : un homme prenait le relais et la lavait avec une extraordinaire application. Jamais cela ne lui était arrivé. Elle regardait son gourou, à genoux devant elle, officiant pour la chose la plus importante du monde à ses yeux, sa toilette, et officiant avec un jusqu'aboutisme dont elle n'avait encore jamais fait preuve. Elle eut un

moment de reconnaissance, et dut mobiliser toute sa volonté pour se rappeler quelle était sa situation et quel était réellement cet homme. Il n'empêche : sa résolution de toujours s'était affaiblie, elle s'amollissait. Pour un peu, elle qui était totalement maîtresse d'elle-même en aurait joui. Elle sentait monter cette jouissance, mais par bonheur, Dionis retira ses doigts et les lava soigneusement sous le jet. Elle était étonnée, intriguée...

Il la raccompagna jusqu'à sa couche où elle s'étendit de nouveau, lasse. Il la contemplait, se demandant s'il était intervenu à temps. Il la quitta, ferma la chambre à double tour, et fit appeler les frères Loup, ces deux hommes qui l'assistaient d'ordinaire dans les tâches les plus brutales. Deux hommes passablement obtus mais qui lui étaient dévoués corps et âme, âme damnée, et sur le silence desquels il savait pouvoir compter. Deux hommes qui étaient également dévoués totalement l'un à l'autre, puisqu'ils étaient jumeaux. Se comprenant d'emblée sans aucune communication visible, ils étaient aussi d'une efficacité redoutable, et craints de toute la communauté. Dionis les appelait simplement Loup, sans pouvoir les distinguer l'un de l'autre, mais il les considérait comme formant un bloc unique à deux têtes, quatre bras et quatre jambes, et deux paires d'yeux auxquels rien n'échappait. Ensemble ils se rendirent dans les appartements de Doc, où ils entrèrent sans frapper.

Doc était en train de nettoyer ses instruments. Quand il les vit, il comprit tout de suite ce qu'il en était. Il soutint le regard de son maître.

— Doc, fit Dionis, vous savez ce qu'il va vous en coûter ? Vous connaissez la sentence ?

Le gynécologue se déplaçait lentement vers une table où s'alignaient quelques instruments chirurgicaux.

— Vous savez aussi qu'il m'est difficile de vous faire passer en jugement communautaire. Ce que vous venez de faire dépasse l'entendement et me porterait préjudice si cela venait à se savoir au sein de la communauté. Vous avez osé toucher à cette femme, dont j'allais faire notre prêtresse, en négligeant toutes les répercussions que cet acte, s'il devenait connu, pourrait avoir : affaiblissement de la foi parmi nous, affaiblissement de mon autorité.

Dans toutes les anciennes religions, le sacrilège était puni de mort. Je ne saurais moins faire pour la nouvelle religion que j'ai fondée. Au fond, vous m'offrez l'occasion d'asseoir cette nouvelle religion sur des bases encore plus solides que celles que j'ai bâties pour elle. Désormais, elle sera établie sur le sacrifice. Je vais tout de même convoquer la communauté en session extraordinaire. Je ne lui ferai part que de votre intention. Et j'affirmerai que votre intention n'a pu aboutir. Cela renforcera notre foi en la Providence. Et je ferai part de votre volonté de sacrifier votre vie afin que votre sang sanctifie notre foi en arrosant la terre où elle a poussé.

— Vieux fou, fit-il avec une colère décuplée par la peur. Vous savez très bien qu'à peine mis en présence de la communauté je dirai tout. Vous êtes fini, pauvre fantoche !

— Il se peut que j'admire votre courage en ces circonstances. Mais je suis déçu par votre comportement qui n'est rien d'autre qu'un reniement. Il est vrai que toute religion a ses renégats, mais se rendent-ils compte qu'en dernier ressort ils fortifient la foi qu'ils abandonnent ? Vous êtes devenu un apostat, Doc, mais vous allez renforcer notre résolution à tous par votre exemple négatif. Et vous m'offrez l'occasion de renforcer d'autant mon autorité. Quant à ce qui est de parler, vous ne le pourrez plus hélas.

Il fit un signe. Ses deux assistants se jetèrent sur Doc.

— Liez-le à la table d'examen.

Comme il regardait faire, il comprit que c'était sur cette même table que Doc avait accompli son forfait.

— Maintenant, prenez l'un de ces bistouris dont l'infâme a cru pouvoir s'emparer et coupez-lui la langue. Nous la donnerons aussi aux chiens.

Doc se mit à hurler. Dionis s'approcha de la table aux instruments et prit un petit marteau argenté qu'il fit chauffer sur un bec Bunsen. Lorsque tout fut prêt, la langue fut coupée, jetée dans une coupelle de métal, tandis qu'à l'aide du marteau porté au rouge, Dionis cautérisait le bout restant, qui s'agitait grotesquement au milieu d'un flot de sang.

Puis il convoqua la communauté, installa Doc sur l'estrade, un Doc mortellement pâle, effondré sur sa chaise, au point que ses deux bourreaux le soutenaient plutôt qu'ils ne le maintenaient.

Maître Dionis fit peser sur l'assistance un regard impérieux.

« L'un de vous a fauté. Gravement. Notre frère Doc n'est plus notre frère. Il n'est plus votre frère. Il a osé porter la main sur la femme que je vous destine à tous comme grande prêtresse. Par chance, avec une formidable dignité, cette femme que nous devons tous vénérer, cette femme promise au plus beau des destins, celui d'enfanter mon successeur, enfant de tout temps désigné, élu par les Maîtres du Grand Voyage, cette femme s'est défendue avec succès. Il n'empêche. L'intention de nuire était là, le geste fatal amorcé. Chez nous, l'intention équivaut à l'acte. Et vous en savez la raison. Une mauvaise intention est doublement coupable. Coupable par la visée qu'elle porte, mais également coupable en elle-même puisqu'elle témoigne d'un éloignement de notre foi. Celui qui a de mauvaises intentions signifie par là à toute la communauté qu'il n'est pas convaincu en profondeur ou qu'il a cessé de l'être. Traquez et chassez toute mauvaise intention car elle est le ferment du doute, le ferment du mal. »

Il s'interrompit, jugeant de l'effet de sa harangue. Les mouvements étaient divers dans la foule. Les femmes, en tout cas celles qui étaient mères se montraient perplexes. Il est vrai qu'elles avaient un lien particulier avec Doc, qui les avait suivies dans leur grossesse et accouchées. Dionis comprit qu'il fallait frapper un grand coup pour refondre ses fidèles en un bloc compact de conviction et d'adhésion. Il reprit son discours :

« Je vous le dis, cette ignoble intention dont s'est rendu coupable l'un de nous l'est d'autant plus que Doc a tenu dans ses mains tous les enfants sacrés de notre communauté. Celui qui devait au plus haut degré montrer l'exemple, est celui-là même qui a failli. Mais je vois un signe positif dans l'événement qui touche notre communauté, oui, je vois un signe positif... »

Il s'interrompit habilement, laissa s'installer le silence, comprit que ses ouailles étaient de nouveau suspendues à ses lèvres, et une sorte de griserie l'envahit.

« Je vous le dis maintenant : la cérémonie de ce soir s'achèvera d'une manière que nous espérons tous depuis que la foi nous a réunis en ces lieux. Par le Grand Voyage vers nos Maîtres de l'au-delà des étoiles. »

Un véritable grondement de joie jaillit de la foule. Et la voix de maître Dionis, s'élevant pardessus les cris, prit toute son ampleur.

« Mes amis mes frères, je vois dans la trahison de l'un de nous un signe, un grand signe qui nous est envoyé. Nous cherchions comment marquer l'Événement du Départ. Nous le marquerons. Par un sacrifice. Que l'un de nous offre son sang à cette Terre sur laquelle nous fut offerte la Révélation, afin que notre sang, à chacun d'entre nous, fructifie sur les terres nouvelles que nous ont promises les Maîtres. Que ce sang soit celui de Doc, si vous le décidez. »

« Le sang de Doc ! Le sang de Doc ! »

Dionis reprit :

« Souvenez-vous, dans l'ancienne religion grecque, Dionysos avait vu ses membres répandus aux quatre points cardinaux. Le même rite va s'accomplir ici même. Que toutes et tous se massent aux fenêtres de notre réfectoire et de notre bibliothèque. Et puis, regardez, regardez, et souvenez-vous, à jamais. »

D'un même mouvement, la communauté gagna les lieux indiqués. Dionis fit un signe et ses aides prirent chacun par une aisselle un Doc terrorisé. Ce fut un spectacle pitoyable que cet homme à la bouche tuméfiée, gargouillant des embryons de mots incompréhensibles, qui tentait de s'accrocher à tout ce qui se trouvait à sa portée avant de se laisser traîner comme un poids mort. Dans cet équipage, on franchit le couloir, on ouvrit la porte qui donnait sur la pelouse du parc, et l'on jeta le malheureux sur le perron avant de refermer la porte dans son dos.

Doc se releva, hagard. D'abord il ne comprit pas. Il était libre ? Il tituba sur les marches du perron, s'affala sur la pelouse, se releva, regarda autour de lui. Soudain, la mémoire lui revint : « Les chiens ! »

Il regarda autour de lui. Où étaient-ils ? Il s'élança. S'il atteignait les arbres, il était sauvé. Peut-être même pourrait-il rallier l'un d'eux accolé au mur d'enceinte et s'échapper définitivement. Il prit son élan et se mit à courir. Tout se passa bien pendant quelques mètres. Puis, du coin de l'œil, il saisit un mouvement. Une forme, puis deux, puis dix. Véloces. Dix fusées blanchâtres

ou noirâtres qui convergeaient vers lui, dans un silence total. Il entendait leurs pattes frapper le sol. Il courut plus vite, plus vite encore. La lisière approchait. Il se retourna. Il vit les chiens, proches maintenant. Il vit aussi des visages, dix, vingt, quarante... Combien étaient-ils donc exactement dans la communauté ? Il vit tous ces visages collés contre les vitres du château, qui le regardaient, bouche ouverte, yeux fixes, avec de petits halos de buée qui se formaient autour des bouches qui haletaient, de petits halos qui opacifiaient lentement les vitres... On aurait dit l'illustration d'un cauchemar. Il vit tout cela comme on voit les choses quand on va mourir, avec une précision hallucinante, indélébile... Indélébile ? Pour combien de temps ? Juste les quelques secondes qui restaient à vivre ? Ou bien emportait-on ces images ailleurs, après... Il tomba. Il tomba parce qu'un premier chien venait de sauter sur ses épaules. Il sentit sa nuque prise en tenaille. Les crocs dans son cou. Les autres chiens furent sur lui. Les mâchoires... il se souvenait d'avoir lu quelque chose sur les mâchoires de ces chiens. L'effrayant chiffre qui indiquait la force de pression des mâchoires par centimètre carré... on ne pouvait plus faire lâcher prise à de pareilles mâchoires une fois qu'elles s'étaient refermées sur leur proie... lui-même avait vu l'un de ces chiens déchiqueter une bûche en quelques minutes. Il ouvrit les yeux et vit un morceau de viande dans la gueule de l'un des chiens. Il ne pouvait s'agir que de sa propre chair. Il hurla, avec son moignon de langue. Puis tout devint rouge sombre. Il eut juste le temps de comprendre ce que signifiait réellement ce rouge sombre, une couleur qui l'avait accompagné toute sa vie, dont il avait cru, non sans une secrète vanité, que son âme était peinte, dont il avait pensé qu'elle était sa force. Maintenant le sens de sa vie coïncidait avec celui de sa mort.

Là-bas, derrière les vitres, les sectateurs du Salut par l'Enfant regardaient le travail des chiens. Dionis, à l'étage, dans son bureau, avait ouvert la fenêtre. Il observait les chiens affamés qui partaient sous le couvert des arbres avec chacun un morceau de pitance, membre ou bloc de chair arraché au torse. « Comme Dionysos, murmurait-il, comme Dionysos ».

Il se retira dans son bureau, s'agenouilla sur son tapis de prière et entra en concentration. Il sentait obscurément que quelque chose lui échappait. Cette révolte, la première au sein de la Communauté, depuis qu'il l'avait fondée, devait être le signe qu'il lui fallait augmenter notablement sa vigilance, à quelques heures du Grand Départ.

Il resta ainsi un long moment, cherchant à dénicher dans les circonvolutions de son cerveau et les méandres de sa mémoire, la chose qui le travaillait obscurément. Un grand maître zen bouddhiste qui l'avait formé lui avait appris comment visualiser son cerveau et ses diverses fonctions, à l'aide de figures géométriques et de diagrammes interconnectés, pour traquer la moindre information oubliée par la conscience mais à coup sûr présente au fin fond de ses neurones.

Il comprit alors ce qui jusqu'alors lui échappait : Corinne Saint-Jouin. Après avoir semé ce type dans sa voiture, qu'il savait d'instinct être un flic, il avait appris par la concierge que la jeune femme avait quitté les lieux sans laisser d'adresse. Il se doutait que le siège de l'association avait été fouillé, quoiqu'il fût persuadé de n'avoir rien oublié, mais bon sang il avait jeté quelques papiers dans les poubelles. Une faute. Ces salauds de flics, avec leurs méthodes modernes, pouvaient tirer une quantité invraisemblable d'informations à partir d'un simple morceau de papier gras. Pour les poubelles c'était trop tard. Beaucoup trop dangereux de revenir sur les lieux. Mais Corinne Saint-Jouin, qu'est-ce qu'elle savait ? Elle avait passé beaucoup de temps parmi eux, il en avait fait sa maîtresse, mais il avait rapidement cessé ce petit jeu, conscient que son type d'esprit ne pourrait jamais lui permettre d'en faire une de ses ouailles. Elle était trop proche de la vie et de la réalité, cette fille. Que pouvait-il lui avoir dit de compromettant ? Rien, il en était persuadé... Mais soudain, il eut des sueurs froides. Il n'avait jamais rien dit certes, mais du temps où ils couchaient ensemble, ils avaient séjourné dans le Perche, et c'est à cette occasion qu'il avait découvert le futur lieu de la secte. Il avait juste manifesté le désir d'acheter, puis il avait cessé d'en parler, et la vente avait eu lieu sans que Corinne soit impliquée d'une façon ou d'une autre. La mémoire lui revenait maintenant. Corinne avait une amie là-bas, voilà pourquoi ils y étaient allés. Bon sang, c'était peut-être là qu'elle s'était réfugiée, cachée. Il fallait en avoir le cœur net.

Il se redressa, et appela les frères Loup sur l'interphone du château. Ils arrivèrent rapidement, prirent chacun un fauteuil et attendirent le bon vouloir du maître. Dionis les observa. Ceux-là, il était vraiment sûr de les avoir à sa pogne... quoiqu'il avait bien été convaincu de la fidélité de Doc. Mais Doc était un intellectuel et il se méfiait des intellectuels, de leurs faiblesses et de leurs lâchetés congénitales. Les intellectuels avaient peur de souffrir, c'était le fond négatif de leur personnalité. Tandis que les frères Loup ne se demanderaient jamais le pourquoi du comment, porte ouverte au doute, à l'hésitation, à la fuite devant les responsabilités et les ordres. Mais peut-être n'avait-il pas réussi à inculquer à sa troupe l'idéologie qui gouvernait sa mission. La seule manière de rallier les intellectuels sous une même bannière et d'en faire des inconditionnels qui se révélaient plus brutes que la plus grande ordure de la Terre, c'était de les convertir à une idéologie, une idéologie dont ils sentaient qu'elle les dépassait en puissance, en sagesse, en génie... Alors, de tels intellectuels devenaient moutons enragés. Avec Doc, il avait échoué. Avec les frères Loup, la question était sans importance.

— Frères, fit-il, nous avons un problème. Vous connaissez notre amie Corinne Saint-Jouin. Il est probable, en tout cas possible qu'elle soit tout près de nous en ce moment. Vous allez vous rendre sur les lieux...

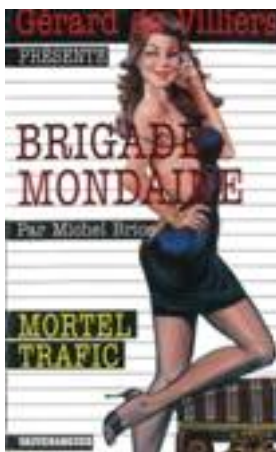
Les frères Loup le regardaient avec une sorte de candeur.

— ... et vous allez me la ramener, vivante si possible... dans la mesure où

elle se trouve sur les lieux. Surtout du doigté. Nous la donnerons aux chiens. La chair trop coriace et trop pauvre de notre ami Doc ne leur a certainement pas suffi. Avec elle, ils auront du premier choix.

Il leur indiqua le chemin, et les regarda partir dans l'un des quatre-quatre de la Communauté.

CHAPITRE XIII



Corinne Saint-Jouin s'était jetée dans les bras de Corentin en pleine course.

— Mon chou comme c'est gentil de venir me voir. Si je m'attendais...

Brichot faisait des « hum ! hum ! » dans la meilleure tradition anglaise, qu'il aimait tant. Géraldine regardait le spectacle avec des sentiments partagés. Elle connaissait son Corentin et ne pouvait lui en vouloir de son constant succès auprès des femmes, d'autant plus qu'elle n'avait aucune visée, et pour cause, sur sa personne. Pourtant elle était furieuse, et elle mit un peu de temps avant de comprendre qu'il s'agissait d'envie, d'une forte envie déjà frustrée. Envie de cette femme qu'elle trouvait à son goût. Et même plus. Elle en frissonna. Elle était séduite par la vitalité et la simplicité de cette femme pulpeuse qui semblait pouvoir pratiquer le don de soi comme d'autres la charité. Corinne ne semblait jamais gênée par les circonstances. En tout cas, aucune circonstance ne semblait pouvoir lui faire perdre son naturel. Elle était

heureuse de revoir Corentin – cela devait s’être très bien passé entre eux songea la jeune fliquesse – et elle le montrait sans fausse pudeur, avec générosité. Et même dans son regard brillait, de manière désarmante, une interrogation que Géraldine, comme Brichot, pouvait aisément déchiffrer : « quand crois-tu que nous pourrions nous isoler pour... »

Corentin la repoussa avec douceur et lui présenta ses collègues :

— Le capitaine Brichot, le lieutenant Hébert.

— Vous devez avoir soif. Gisèle !

La maîtresse des lieux s’avança, souriante, se présenta.

— Je vois que vous êtes des amis de Corinne, et comment ne pourrait-on pas l’aimer fit-elle en gratifiant Corentin d’un regard appuyé. Vous êtes donc les bienvenus en ces lieux.

Elle leur serra la main, un peu plus longuement quand elle eut dans la sienne celle de Brichot. Corentin faillit éclater de rire. Visiblement, son capitaine était au goût de leur hôtesse, qui s’éloigna pour leur chercher à boire. Tout le monde s’installa autour de la table ronde de jardin, devant la maison.

On attendit Gisèle qui apportait les rafraîchissements, puis Corentin attaqua.

— Madame nous venons ici pour des motifs on ne peut plus professionnels. Je vous épargnerai le résumé de cette affaire, votre amie Corinne a dû vous mettre au courant, mais nous avons un besoin urgent de sa mémoire.

Il sortit une image agrandie de la façade du château et la tendit à Corinne.

— Corinne, fit-il d’un ton pénétré, réfléchissez : avez-vous déjà vu cette façade, et si oui, vous souvenez-vous de l’endroit ? Il est probable... non, il est simplement possible qu’il s’agisse du vrai siège de la Communauté du Salut par l’Enfant, l’officine de la rue Cretet à Paris n’ayant jamais été qu’une vitrine, un moyen d’appâter et d’amorcer le client.

Intriguée, Gisèle tendit la main.

— Commandant, je suis ici depuis de longues années, je connais assez bien le pays. Avez-vous un autre tirage de cette photo ?

Ce fut Brichot qui la lui tendit, recevant en retour un sourire éblouissant qui lui fit monter une légère rougeur au front.

— Merci, capitaine.

Brichot l’observa à la dérobée. Il était indéniable qu’il appréciait ce genre de femme, souriante et discrète, d’une élégance de bon aloi, mais avec un regard pétillant et franc. Plusieurs enquêtes au cours desquelles il avait eu ce qu’il appelait des CCA, des Coups de Cœur Anodins, l’avaient tout de même dégelé, et il ne dédaignait pas de se laisser aller à quelques doux fantasmes, persuadé que cela ne pouvait causer aucun tort, ni à Jeannette ni aux enfants.

Corentin, l'air de ne pas y toucher, observait le manège, mais l'heure était au travail, et il se retourna vite vers les deux femmes qui tournaient et retournaient la photo, le front plissé.

— Nous avons épluché une documentation sur le Perche, intervint Géraldine, peine perdue. Nous n'avons rien trouvé qui ressemble à ça de près ou de loin.

— Ce n'est peut-être pas dans le Perche, remarqua Gisèle.

— Comment cela ?

— Vous savez, le Perche est un « pays » bien délimité, composé de quelque cent vingt ou cent trente communes, je ne sais pas précisément. Au-delà, et sur une certaine distance autour du Parc, c'est toujours le même paysage, le même bocage, les mêmes haies, mais ce n'est plus le Perche que nomenclature l'administration du Parc. Par exemple, ici même, le Perche cesse d'être le Perche à quelques kilomètres à peine. Bien qu'il y ait ici des discussions sans fin sur le fait de savoir, entre les Perche ornaïs, sarthois ou nogentais, lequel est l'authentique, lequel usurpe l'appellation. En tout cas, pour l'instant, je ne vois pas...

Elle se replongea dans l'examen de la photo, tandis que Corinne plissait le front dans un intense effort de concentration.

— J'ai déjà vu ça, Boris... euh, commandant, mais du diable si je me souviens où ? Ce que je sais, c'est que j'ai vu ce château en compagnie de Dionis !

— Corinne, continuez, je vous en prie, concentrez-vous !

Elle lui adressa un clin d'œil charmant.

— C'est difficile de me concentrer, commandant.

Boris ne releva pas. Gisèle se leva.

— Venez, capitaine, je vais vous faire visiter les lieux pendant qu'ils réfléchissent. Ils en ont pour un certain temps vous ne croyez pas ?

Elle se tourna légèrement vers Géraldine, comme pour l'inviter à se joindre à cette visite, mais avec une si jolie mauvaise grâce, du genre « si vous restiez assise, chère Madame, je n'en serais aucunement vexée », que Géraldine sourit. Elle n'était d'ailleurs pas fâchée de détailler à son aise la silhouette de Corinne qui, jambes croisées et dénudées, le haut des seins offert au soleil, concentrée sur la photo du château comme une écolière sur un devoir difficile, avec une moue de circonstance absolument craquante, lui offrait le plus séduisant des tableaux. En vérité, elle sentait son souffle se raccourcir et elle se tançait intérieurement, murmurant comme une mélopée de désenvoûtement le prénom chéri de Liselotte. Elle devait convenir que, dans l'instant, l'efficacité de la méthode était toute relative. Mais fallait-il s'empêcher de vivre devant l'exemple même de la vitalité qu'offrait Corinne sans y songer le moins du monde, ce qui multipliait son charme.

Quant à Brichot, il se leva galamment et suivit Gisèle, d'abord autour de la maison jusque dans le potager, écoutant les commentaires concis et précis de sa guide, la trouvant in petto absolument supportable, ce qui dans la langue du capitaine équivalait à un prix d'excellence. Puis ils passèrent dans la maison et disparurent à la vue de ceux qui profitaient du jardin.

Corinne finit par secouer la tête :

— Je suis absolument désolée, commandant, pour l'instant la mémoire ne me revient pas. Mais j'ai vu ça, ici, enfin dans la région, j'en suis certaine.

Elle le regarda avec comme une étincelle dans le regard.

— Commandant, je ne réfléchis jamais mieux que lorsque je me promène. On dit que c'est en marchant que viennent aux philosophes les meilleures idées, et que c'est en marchant que remontent les souvenirs les plus enfouis. Ne voulez-vous pas faire quelques pas avec moi ?

Il était inutile de résister à pareille invite. Un instant, en effectuant un tour complet sur lui-même pour admirer le site exceptionnel de la propriété de Gisèle, il songea que Badolini avait tout à fait raison de ne pratiquement jamais quitter son bureau. Il avait parlé de vacances dans le Perche... mais s'il avait été ici, il aurait certainement jugé que ses subordonnés prenaient le mot un peu trop au pied de la lettre.

Corinne était près de lui et lui avait pris le bras. Géraldine les regarda partir ensemble vers le bout de la prairie et la lisière du bois qui la bordait en contrebas, un pincement au cœur. Elle admirait le déhanchement de Corinne... ni trop ni trop peu... une silhouette mise en valeur avec un art, non, avec un naturel consommé, et toujours, même quand on la voyait de dos, cette vitalité rayonnante comme une évidence qui émanait d'elle.

Elle s'était serrée contre lui, de plus en plus au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient de la maison, mais Boris n'était plus du tout dans le coup. Quelque chose, obscurément, le tracassait, quelque chose de récent, qu'il venait de voir... Voyons, oui, c'était quand il avait fait ce tour sur lui-même... qu'avait-il vu ? Quel élément incongru du paysage... oui, un bref éclair, ou plutôt un reflet métallique, là-bas, à la lisière...

Il haussa les épaules. Quand ils se furent enfoncés un peu sous le couvert des arbres, Corinne se pressa contre lui avec une effusion à laquelle personne n'aurait résisté. Elle le conduisit contre un arbre, s'agenouilla devant lui, et s'extasia lorsqu'elle eut sorti le membre de Boris, qu'elle prit en bouche tout en faisant aller et venir ses mains sur les bourses et les fesses du commandant. Puis elle murmura : « tu es fort, Boris ? Alors soulève-moi. »

Appuyé contre le tronc massif d'un chêne, Boris la prit sous les cuisses et la porta jusqu'à lui. Elle gémit, la tête sur sa poitrine et les mains serrées sur sa nuque lorsque Corentin la laissa retomber doucement sur lui et que la jeune femme sentit le membre dur de son amant la pénétrer peu à peu, jusqu'à ce qu'elle le sentît bien fiché au fond d'elle. Avec l'aide des bras musclés de

Boris, elle se soulevait et retombait, ce qui lui arrachait maintenant de petits cris, puis vint ce roucoulement si particulier qui enchantait Boris, ce chant d'oiseau qui annonçait chez Corinne la venue, le déferlement de sa jouissance. Elle rejeta la tête en arrière puis ouvrit grand les yeux et la bouche et poussa un cri.

Quelque chose clochait. Boris la regardait, mal à l'aise : ce n'était pas des yeux où montait la jouissance. Et son cri n'était pas le cri de l'orgasme. Plutôt... oui, plutôt un cri de peur.

Boris ignorait que, à la façon grotesque d'un dessin animé, étaient apparues, de chaque côté du tronc noueux du vieux chêne, les têtes des frères Loup. Il n'eut d'ailleurs pas le temps de les voir. Le ciel venait de lui tomber sur la tête. Il sentit Corinne glisser de ses cuisses pour chuter lourdement sur le sol. Ce fut sa dernière sensation avant le noir complet.

Les frères Loup étaient des gens scrupuleux, qui obéissaient aux ordres, dans leur totalité, mais jamais plus. Ils n'avaient jamais reçu d'autre ordre que celui de ramener Corinne. Le commandant Boris Corentin eut donc la vie sauve.

Il faut dire qu'ils avaient fort à faire avec Corinne. Ils durent déposer leurs armes sur le sol, celles-là même qui avaient accroché la lumière du soleil, afin de la ceinturer. Elle se débattait avec l'énergie du désespoir, sanglotante, et la vie était si ancrée dans cette bonne nature qu'elle pleurait pour une jouissance perdue autant que par peur des deux affreux, qu'elle avait vus parfois au siège de la rue Cretet, et qui lui avaient toujours inspiré une sainte terreur.

Mais que peut une femme contre deux brutes déterminées. Elle lançait des coups de griffe qui, s'ils avaient atteint leur but, eussent accompli quelques dégâts, quelques coups de pied qui ne faisaient que frapper l'air ambiant. Elle fut liée, emballée, transportée à dos d'homme vers le quatre-quatre rangé dans un chemin creux, jeté à l'arrière, on lui fourra un chiffon dans la bouche, un foulard noué autour de la bouche, et le véhicule démarra.

Corentin, le crâne sonnait comme le carillon de Westminster pendant un mariage princier, se relevait. Son évanouissement n'avait duré que quelques minutes, mais l'oiseau, son bel oiseau, s'était envolé. Il se pencha vers le sol, en se prenant la tête, suivit des traces soulignées par des branches brisées et des pieds qui s'enfonçaient plus profondément que d'autres dans la terre molle des dernières pluies... Deux hommes... Pas besoin de s'appeler Aigle noir ou Nuage gris pour deviner que l'un des deux pesait beaucoup plus que l'autre. Il pesait du poids de Corinne ajouté au sien. Il déboucha dans une clairière où s'amorçait un chemin. Il releva des traces de pneus fraîches, bien nettes, vraisemblablement celles d'une grosse voiture, d'un quatre-quatre à coup sûr, dans cette campagne. Il allait être facile d'en faire un moulage, mais

après...

Il revint vers la maison, raconta ce qui s'était passé. Un véritable conseil de guerre se tint dans la salle à manger de Gisèle. Il y avait une urgence absolue à trouver le lieu de la photo. De l'enlèvement de Corinne, on pouvait conclure qu'ils brûlaient. La secte était là, non loin, Boris le sentait dans toutes les fibres de son corps.

— Gisèle, mobilisez tous vos souvenirs et votre connaissance de la région. Faites appel à vos voisins, à vos diverses relations ici... il doit bien y avoir un moyen de dénicher ce foutu château.

— Je connais un architecte dans le coin. Il connaît le pays comme sa poche, et sa passion des vieilles pierres le rend même emmerdant comme dix jours de crachin sans feu de cheminée. Je vais l'appeler.

Elle se dirigea vers son téléphone, forma un numéro, laissa sonner un moment. En vain.

— Il ne répond pas... ce qui ne veut rien dire. Il est dans le jardin, au fond de sa propriété, en balade dans la forêt proche ou en train d'écouter une symphonie de Mahler à pleine puissance.

— Alors allons-y, Gisèle. Le temps presse. S'il arrive malheur à Corinne...

Géraldine observa son chef, un peu triste. Elle avait beau mobiliser ses souvenirs, elle ne se rappelait pas l'avoir vu autant... comment dire... accroché. Triste aussi pour elle-même de ne pas avoir approché Corinne. Elle se rendit compte avec étonnement qu'elle souhaitait la toucher. Juste toucher le grain de sa peau, le soyeux de sa cuisse, lui emprunter un peu de sa vitalité, même si elle-même était très loin d'en être dépourvue. Elle croyait bien que cela lui suffirait, que la toucher lui ôterait du même coup le désir d'aller plus loin. Ainsi resterait-elle fidèle à Liselotte Faarup.

— Géraldine !

Elle sursauta. Corentin l'observait d'un air mi-figue mi-raisin, comme s'il venait de la deviner. Il lui dit gentiment :

— Tu es parmi nous, Petit Bonhomme ? Tu viens avec nous ?

Elle acquiesça et se prépara.

— Vérifiez vos armes. Il se peut que nous ne repassions pas par ici mais que nous allions directement au château... si nous le logeons.

Puis, au moment de monter dans la voiture, il se pencha vers Brichot et lui tendit un mouchoir en papier.

— Mémé, tu devrais essuyer le rouge à lèvres que tu as au bord des tiennes, tu ne crois pas ?

Brichot rougit mais Boris lui tapota le bras.

— Ça va, je ne suis pas ton gardien ni un père-la-morale. Petit plaisir volé conforte plaisir légitime.

— C'est un proverbe ça ? fit Aimé en s'essuyant furtivement les commissures. D'où le sors-tu ?

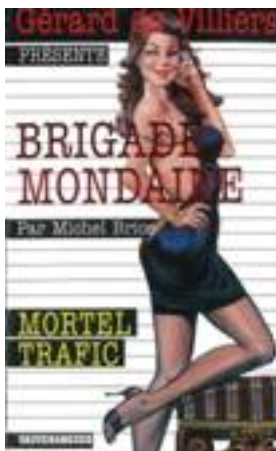
— C'est plutôt un aphorisme, Mémé, soyons précis dans l'usage de notre belle langue. Un aphorisme signé de moi. Il m'arrive de chercher des formules condensées de mon expérience personnelle. Encore cet aphorisme est-il rythmiquement mal équilibré. Je n'ai pas trouvé mieux.

— Que dirais-tu de « Plaisir volé conforte plaisir acquis » ?

— J'en dis que tu es un maître. Je t'absous de tes fautes passées.

« Et surtout à venir », murmura-t-il pour lui-même en voyant la distribution des passagers qui venait de s'accomplir : Géraldine devant, avec lui qui conduisait, et Brichot sur la banquette arrière avec Gisèle, dont l'expression pouvait être qualifiée de gourmande, malgré l'urgence de la situation. L'avenir appartient à ceux qui savent profiter des circonstances. Mais cet aphorisme n'était pas de lui.

CHAPITRE XIV



La tension au Château était palpable. Avertis par le maître que le Grand Départ était pour le soir même, les fidèles préparaient leurs bagages avec la plus grande fébrilité. Il était clair que les valises n'étaient pas vraiment bouclées dans les règles de l'art. Des vêtements non pliés, en vrac, mélangés à

des victuailles, la hâte était reine de ces prémisses, que maître Dionis, arpentant le château en tout sens contemplait avec un mépris qu'il dissimulait soigneusement. « Ah la belle foi que voilà ! Misère de l'âme humaine ! Misère de l'attachement aux choses ! Oubli de l'essentiel ! Qu'ont-ils donc réellement compris de mes enseignements ? Où est leur détachement ? Je n'en vois aucun qui se contente de se jeter sur son tapis de prière et d'attendre le Départ dans la prière et la concentration. Non ce ne sont que des cris, des rires, désirs creux et perspectives de satisfactions minables, exactement comme les comportements moutonniers des départs en vacances ! Mais où donc croient-ils aller ? À Valras-Plage ? N'ont-ils donc pas compris que là où ils vont, ils n'auront plus jamais besoin de vêtements ou de nourriture, de livres ou de musiques, de copulations sordides ? N'ont-ils pas compris que dans l'obscurité sidérale où je les envoie, ce seront leurs corps transmués en pure énergie qui donneront la vraie lumière, baignant le nouvel univers ? Les veaux ! »

Et il allait parmi eux, les incitant en pure perte à plus de foi, plus d'espérance, plus de céleste charité.

Il se rendit à la garderie. Les filles préposées à la surveillance et à l'éducation des enfants s'agitaient, lavaient et préparaient les marmots. C'étaient tous ses enfants. Mais l'attachement qu'il ressentait pour eux tenait plus à leur nombre qu'à la personnalité de chacun d'eux. Il se disait ému, mais il l'était seulement quand il les voyait tous ensemble. Voilà pourquoi il avait ordonné qu'on les enlevât très tôt à leurs mères, pour les réunir dans un lieu unique. Chaque fois qu'il entrait dans la garderie, pour laquelle on avait réservé toute l'aile du deuxième étage du Château, il avait la sensation extraordinaire de fonder un peuple entier. Il se sentait, comme Moïse, conducteur d'une nation, mais il était plus que Moïse. D'ailleurs Moïse avait un frère, Aaron, mais avait-il eu des enfants ? Lui en avait. Quinze. Bientôt seize et dix-sept.

En revanche, quand il lui arrivait de croiser un enfant seul, qu'accompagnait sa nourrice au bain, il restait parfaitement indifférent, comme on l'est devant un étranger. Oui, Dionis aimait les effets de masse. Et sans doute était-ce un trait général de tous les dictateurs, de tous les hommes de pouvoir qui ne savaient mesurer leur autorité qu'à l'aune de la quantité. Les grandes cérémonies livrées à la foule immense, voilà ce qui était bon et beau, et vrai. Il rêvait de milliers d'enfants. Dix-sept était un début. Seulement un début.

U quitta la garderie, passa par certaines chambres de fidèles. Dans l'une, il ne comprit d'abord pas bien ce qu'il voyait sur le lit... comme un monstre multiforme qui s'agitait en tous sens, doté de plusieurs bras et jambes et têtes. Jusqu'à ce qu'il distingue mieux la composition de ce temple vivant de la fornication. On renoncera à décrire ce que vit maître Dionis. Mais quand il comprit où sa verge pourrait trouver place dans ce magma de chair et de

gémissements, il ouvrit sa robe brune, en sortit son sexe... et hésita. Jamais il ne s'était livré à ce genre de démonstration. Il mettait par-dessus tout, pour le maintien de son aura et de sa puissance dans l'esprit de ses fidèles, le mystère de sa sexualité. Il avait certes fécondé individuellement les quinze, et maintenant dix-sept femmes qui constituaient le fer de lance de la communauté, son assise spirituelle et son avenir, mais jamais il ne s'était livré avec ses disciples à une fornication générale.

Or voici qu'en ce jour ultime sur cette Terre, un démon le poussait. Il décida d'y céder. Il entra dans le jeu. Il trouva des lèvres ouvertes qu'un doigt venait d'abandonner. Et le maître pénétra le groupe par cette voie, et ce faisant il eut le sentiment d'en pénétrer tous ses membres. Il avait peut-être rompu un savant équilibre auquel avaient atteint les protagonistes après les premiers ébats. En tout cas, on se désunit quelque peu, on se retourna, et l'on vit à qui l'on avait affaire. Ce fut un soupir général, un tremblement incoercible fit onduler les chairs, et une rumeur s'enfla, tournant en folie dans le manège des corps : « le maître, le maître. Le maître nous fait l'honneur... »

Le gourou faillit en périr. Perdant toute mesure, les femmes, parmi lesquelles nombreuses se trouvaient celles qui rêvaient en secret d'être la prochaine mère d'un enfant du Maître, se jetèrent sur lui, hystériques. L'une s'empara de la verge sacrée par la bouche, une autre réussit à l'écarter en hurlant « Créatine, crois-tu donc que ce soit par là que se fabriquent les enfants ! », avant de réussir à s'empaler sur le maître. Elle n'y resta pas longtemps. Tandis que les hommes, effrayés, quittaient peu à peu la compacité du groupe, elle fut arrachée de son poste et immédiatement remplacée. Ce fut leur furie même qui permit au Maître de s'en tirer sans avoir dû élever la voix comme un Jupiter tonnante, ce qui eût à coup sûr affaibli son prestige. Pendant que les femmes s'étaient engagées dans une bataille générale dont la confusion dépassait largement celle que pouvaient offrir les fornications les plus échevelées, maître Dionis, en partie couvert par le sang de ces folles, et n'ayant pu échapper complètement aux coups de griffe qui sillonnaient l'air ambiant comme les éclairs de foudre un soir d'orage, sortit du groupe en rampant, sa robe de bure en lambeaux, et s'en fut prendre retraite dans sa chambre, où il mit un peu d'ordre dans sa toilette, et quelques gouttes de désinfectant sur les parties de sa peau déchirées par ces harpies. Dieu merci, son sexe était intact, et il fut heureux de n'avoir pas laissé échapper son sperme dans la mêlée. Ces folles auraient bien été capables de s'en disputer les flaqes et de se les introduire au fond du vagin. De plus il gardait toute sa vigueur pour la cérémonie du soir.

Il avait à peine fini de se reprendre qu'il vit rouler entre les frondaisons le quatre-quatre des frères Loup. Il descendit sur le perron. Les frères Loup extirpaient de la voiture le corps de Corinne entravé.

— Morte ? fit doucement Dionis.

— Non, maître. Simplement saucissonnée.

— Parfait. Descendez-la à la cave, dans le caveau du Crâne.

Il les suivit. Dans le souterrain du château, suintant d'humidité, ils parcoururent un couloir rythmé par une succession de portes toutes munies d'un judas fermé de barreaux métalliques serrés. C'est là que la Communauté enfermait ses membres lorsqu'il s'agissait de punir un manquement quelconque à la règle. Dans l'une de ces cellules, l'une des premières sectatrices, tellement rebelle que Dionis n'avait jamais trouvé aucun moyen de la faire plier, y avait été tout simplement oubliée. Elle était morte de faim, ou de froid, ou de détresse et de peur, peu important, sa chair avait été rapidement dévorée par les rats ou d'autres bestioles qui hantaient les souterrains, et Dionis avait fait enlever le squelette mais laissé le crâne. Pour asseoir sa puissance, il lui arrivait d'enfermer là l'une de ses ouailles particulièrement fautive. On savait ce qui s'était passé là, et le crâne invitait avec beaucoup d'efficacité à la méditation sur les choses de la vie et de la mort. Celui ou celle qui passait par là revenait parfaitement docile de son séjour.

L'un des frères déverrouilla la porte et Corinne fut allongée sur une méchante banquette de planches mangées par l'humidité du lieu.

— Déliez-la et laissez-moi. Remontez prendre vos fonctions.

Tandis que les frères Loup s'éloignaient, maître Dionis contempla sa captive, visiblement terrorisée, bien qu'elle n'eût jamais entendu parler du caveau du Crâne. Elle contemplait les orbites vides de ce dernier, posé négligemment sur le sol, comme abandonné, et certainement beaucoup plus impressionnant dans sa fausse banalité que s'il eût été exposé sur un piédestal. Il fût alors passé pour une œuvre d'art, un symbole. Mais là par terre, sur le sol de terre battue, il exerçait une attraction morbide, avec sa bouche ouverte sur un cri infini.

— Eh bien Corinne, qu'en dis-tu ? As-tu parlé à tes amis flics ? Mais qu'aurais-tu pu leur dire hein ?

Corinne se tint coite. Assurément, Dionis ignorait que ses amis flics, comme il disait, l'avaient retrouvée chez Gisèle. Les frères Loup, qui ne brillaient pas par leur intelligence ou leur esprit de déduction, n'avaient sans doute fait aucun rapprochement entre la présence du trio et leur état de policier. Il est vrai qu'en voyant Boris dans le simple et raide appareil où il était en la circonstance – et y songer rappelait à Corinne la sensation qu'elle avait d'être totalement comblée par cet homme – nul n'eût songé un instant qu'il était le fleuron de la Brigade de Répression du Proxénétisme. Les frères Loup avaient donc quelque excuse à avoir pris le trio pour de simples amis hébergés sur place.

Elle sentait le regard de Dionis et sa perplexité. Elle ignorait d'ailleurs à peu près tout des agissements de la secte. Son travail rue Cretet était de routine et concernait uniquement les activités de contact à Paris de Dionis. Ce que devenaient ces contacts, les prostituées qui venaient au bureau de

l'association, n'avait jamais fait partie de son travail.

Quant à Dionis, il se demandait si c'était une bonne idée de la donner aux chiens. Il était probable qu'un spectacle aussi violent que celui qu'il avait offert à sa communauté, quelques heures plus tôt, en laissant ses pit-bulls déchiqueter Doc, était largement suffisant, et qu'un deuxième risquait d'ébranler certains esprits, au moment même où ces esprits étaient dans l'euphorie du Grand Départ tant attendu.

— Je voulais te donner à mes chiens, Corinne, en remerciement de tes services rendus. Mais je me souviens de quelques bons moments avec toi, avant que tu ne te révèles inapte, je veux dire sans aucune ambition pour grimper sous ma houlette les échelons de ma communauté. J'avais fait des projets pour toi, qui sait, tu aurais pu être à la place de celle qui ce soir deviendra notre grande prêtresse. Tant pis pour toi. Mais dans ton indignité, je t'offre une chance de rachat. Tu seras ce soir mêlée aux autres membres du Salut par l'Enfant pour leur Grand Départ.

Corinne regardait, effarée, son ex-patron. Elle ne l'avait jamais entendu proférer de pareils discours sans queue ni tête, comme s'il existait deux Dionis, un directeur d'association à Paris, un illuminé ici dans ce château.

— Je n'entends rien à votre charabia. Je ne sais qu'une chose : faites-moi immédiatement sortir d'ici.

Elle se redressa mais il la repoussa brutalement sur la banquette. Elle tomba si lourdement qu'une planche pourrie du châlit se brisa net.

— Tu n'as aucun ordre à me donner, putain !

— Ah ça vous va bien de me traiter de putain, tenez !

— C'est comme putain que tu acquiers le droit de partir ce soir avec les autres.

— Mais où ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de départ ? Vous nous avez réservé une fusée intersidérale peut-être ?

— Tu ne crois pas si bien dire, Corinne. Vous allez effectivement vous envoler à une vitesse... sidérante et sidérale, pour vivre le reste de votre vie dans un principe de lumière qui n'a plus cours ici, pour le malheur du monde. Et crois-moi, il n'en faudrait pas beaucoup pour que je change d'avis et te donne à dévorer à mes chiens. D'ailleurs, regarde !

Il lui désignait du doigt, près du plafond, un soupirail étroit qui donnait sur l'arrière du château, par où l'on distinguait deux chiens, deux pit-bulls qui grognaient et grattaient furieusement le sol devant l'ouverture, dans l'idée, avec leur flair ou d'autres antennes plus mystérieuses, qu'il y avait là d'autre pitance...

— Depuis que je leur ai donné Doc à manger, ils sont devenus enragés.

Elle balbutia.

— Doc ? Le gynéco ?

— Oui. Il m'avait manqué gravement. Il a été déchiqueté. Destin mérité. Si tu veux le rejoindre dans l'estomac de ces bêtes, libre à toi.

— Vous êtes fou, Dionis, fou à lier.

— La folie est affaire d'appréciation. Fou en deçà des Pyrénées, raisonnable au-delà... Que veux-tu. C'est le monde qui est fou. Et si tu tiens à ce que je sois fou dans un monde que tu crois raisonnable, dis-toi bien que seuls les fous font avancer le monde. Mais pourquoi perdrais-je mon temps à discuter avec une fille perdue. Déshabille-toi !

Comme elle n'obtempérait pas assez vite à son gré, il lui arracha ses vêtements. Elle se débattit mais elle était affaiblie par les derniers événements. Il la jeta par terre, et lui écarta les cuisses. Il était à vrai dire d'une force peu commune, et elle ne put rien faire. Comme elle tournait la tête, elle eut la vision toute proche du crâne grimaçant, planté à côté de son propre crâne, et ce crâne dénudé de toute chair ricanait comme d'une bonne blague.

— Tiens donc fit Dionis méchamment. Tu n'es plus seule. Dis-moi, si tu l'embrassais ton compagnon ? Allez, donne-lui le baiser... de mort. Allez !

Mais soudain, comme il avait commencé par la fouiller de ses doigts, il les retira, et comme un cauchemar, contempla, tétanisé, les quelques perles de semence qui suintaient de son doigt.

Il se mit à hurler :

— Mais vous serez donc toujours toutes des chiennes ! Tu n'es pas plus tôt arrivée où les frères Loup t'ont trouvée que tu as trouvé le moyen de baiser, putain ! Tu me dégoûtes, ignoble catin ! Avec qui donc as-tu forniqué ? Quelque paysan fruste et mal fagoté, ou peut-être quelque bouc qui passait par là, à qui ses bêtes ne suffisaient pas. C'est au diable que tu t'es livrée ?

Et il la roua de coups de pied. Elle se recroquevillait, voulait s'éloigner du crâne vers lequel elle était repoussée à chaque coup que lui portait Dionis. Finalement, elle resta inerte, le ventre douloureux, en chien de fusil.

Dionis se calma aussi vite qu'il était entré en fureur.

— Les frères Loup viendront te chercher tout à l'heure. D'ici là tâche de te remettre. Ce n'est pas une petite affaire qui t'attend ce soir. Je me demande comment je vais te présenter aux membres de la Communauté. Écoute-moi bien. Quoi que je dise, ne me déments pas. Tu resteras humble et muette. Au moindre mot, je te livre aux chiens.

Il sortit et referma la porte du caveau, puis il se dirigea vers la sortie du souterrain. Mais, arrivé au bas de l'escalier, il préféra continuer de l'autre côté, jusqu'à une cache habilement dissimulée dans l'épaisseur d'un mur. Un coffre-fort y était encastré, dont la porte brillait doucement dans l'ombre. Il composa le code et la porte massive s'ouvrit dans un chuintement. Rien d'autre dans ce coffre qu'un trousseau de clés qu'il saisit avant de refermer. Puis il s'enfonça dans l'obscurité, jusqu'à une porte blindée dont il manipula

les serrures. Après ouverture, un nouveau couloir se présenta, souterrain parfaitement étayé, éclairé d'appliques, qu'il parcourut sur une centaine de mètres.

— Mieux vaut vérifier le système une dernière fois...

Il s'arrêta au centre d'une pièce qui ne comportait qu'un seul meuble : une vaste table supportant un appareillage compliqué. Au-dessus de lui, on voyait au plafond, dessinée par un fin liséré de lumière, celle du jour, une trappe. La salle souterraine était située exactement sous la dalle de béton bâtie dans la cour du château, qui ressemblait si fort à une piste d'atterrissage pour hélicoptère.

Dionis vérifia longuement le dispositif, s'assura que les détonateurs étaient bien enfoncés dans leurs gros pains de Semtex. Il savait que l'explosif qu'il avait accumulé sous la dalle était assez puissant pour faire sauter la réserve d'or américaine à Fort Knox. Il vérifia que les fils étaient tous bien reliés au détonateur général, muni d'un système radio à ondes courtes. Le petit appareil, centre névralgique de l'ensemble, clignotait à intervalles réguliers. Il découpla provisoirement le récepteur du détonateur, sortit de sa poche son propre émetteur, qui tenait dans un petit étui de la taille d'un téléphone portable, déverrouilla la sécurité, régla la fréquence, et appuya sur le bouton. Le clignotant rouge du récepteur cessa de clignoter et se mit en continu. Satisfait, Dionis rempocha son émetteur après l'avoir sécurisé, rebrancha le récepteur au détonateur central. Puis il se recula pour examiner son œuvre de mort.

« Ils seront vaporisés, tout simplement. » Le vaisseau de l'espace ? Il serait certainement venu les chercher, tôt ou tard. Mais pourquoi attendre, quand il existait un moyen beaucoup plus rapide de passer dans l'autre dimension, à la vitesse... À quelle vitesse ? À quelle vitesse les particules de ses ouailles allaient être projetées dans l'espace ? Il était probable qu'après une grande vélocité initiale acquise, les parties de leur corps retomberaient alentour sur le château, la prairie et les bois proches.

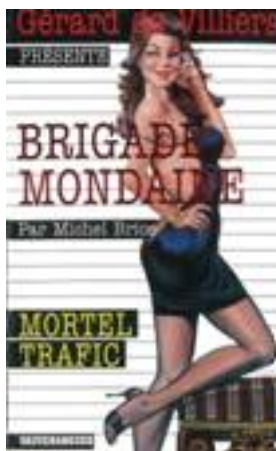
Mais il ne s'agissait que du corps vulgaire, celui que toute initiation bien conduite amenait à mépriser, puis à ignorer, enfin, dernière étape, à oublier. Mépriser, c'était encore reconnaître la puissance maléfique de ce corps. L'ignorer impliquait encore un effort sur soi-même. L'oublier enfin, c'était vraiment le néantiser. Mais cela bien sûr, en dernier ressort, ne suffisait pas. Il fallait le disperser en fines particules de poussière, ce que le Semtex s'emploierait à faire. Et tandis que les poussières retomberaient, l'âme accompagnée du corps glorieux verrait sa vitesse acquise demeurer, sans changement, exactement comme dans le vide le mouvement d'un corps lui reste acquis, indéfiniment, tant qu'une autre force ne s'oppose pas à lui. Et la seule autre force qui pourrait s'opposer à lui, dans le grand vide universel, ce serait le champ de gravitation d'une autre planète, la planète d'accueil de la Communauté régénérée du Salut par l'enfant.

Telles étaient la cosmogonie et la cosmologie de Dionis, dans un salmigondis de théories scientifiques et de fumées spirituelles, qu'il exposait à ses disciples depuis presque trois ans, pour les plus anciens. Et le vernis théorique dont il avait habillé ses délires avait aussi bien contribué à sa crédibilité que l'aura romantico-spiritualiste qui paraît le destin promis à ses coreligionnaires des couleurs du rachat et de la rédemption. Un cocktail efficace auprès d'âmes stressées qui erraient à la recherche d'un sens à leur vie.

Dionis referma soigneusement la porte blindée, remit le trousseau de clés de sécurité dans son coffre-fort, et lorsqu'il le verrouilla, il prit conscience qu'il ne l'ouvrirait plus jamais. Le sous-sol entier du château serait détruit, le château lui-même s'effondrerait dans un formidable nuage de poussières et un enchevêtrement magnifique de pierres et de poutres, les vitres éclateraient comme autant de feux d'artifices. Il resterait un cratère fumant au bord des décombres somptueux, un site de pèlerinage pour les générations futures. Et peut-être, peut-être oui, reviendraient-ils bien plus tard eux-mêmes en pèlerinage, émus devant le gigantesque amas de ruines penché sur le cratère noirci, que des hommes de foi auraient protégé d'une grande coupole de verre, ou plutôt d'orichalque, ce mystérieux matériau des Anciens, dont on dit qu'il protégeait encore les cités secrètes de l'Atlantide, au fond des océans. Et ils pourraient dire : « j'en étais »...

Formidablement exalté par ses propres délires, maître Dionis sortit du souterrain la tête dans les nuages. La clarté solaire qui traversait les fenêtres de la bibliothèque le remit d'aplomb, si l'on peut dire, et il se mit à préparer la cérémonie du soir.

CHAPITRE XV



Pendant tout le temps que dura le trajet, Gisèle sut se tenir. C'est à peine si elle s'appuya parfois contre le flanc de Brichot, à la faveur d'un virage. Deux ou trois fois, elle posa légèrement sa main sur la cuisse du capitaine, pour ponctuer une observation qu'elle lui faisait sur les paysages qu'ils traversaient, mais elle ne l'y laissait pas. Brichot ignorait si c'était par un calcul des plus subtils de sa part, mais quant à lui, cette attitude lui faisait bien plus d'effet que si elle s'était comportée comme une femme qui n'a pas froid aux yeux et qui ne recherche que sa propre satisfaction.

Après un dernier virage, et sur les indications de Gisèle, Corentin prit un chemin de terre qui serpentait dans les collines, et qui se transformait alternativement en chemin creux ou en piste poussiéreuse au ras des champs. Puis ils débouchèrent devant des bâtiments pour le moins surprenants. À l'exception d'un vieux corps de ferme, tout le reste n'était que tentative avortée d'architectures révolutionnaires, de copies de différents styles, de mélanges exotiques. On eût dit un musée de Folies qui n'hésitait même pas à faire certains emprunts au facteur Cheval ou à Piquassiette.

— Drôle de coco votre architecte !

— C'est effectivement un personnage.

Ils descendirent et Gisèle fit aussitôt comme si elle était chez elle. Elle appela, pénétra dans le vieux corps dont l'architecte avait fait son lieu de vie, en ressortit bredouille, fouilla les communs. Elle était perplexe.

— Bon Dieu, où peut-il être ?

Puis elle eut un sourire.

— Suivez-moi !

Ils prirent derrière la maison une sente qui serpentait dans un petit bois, jusqu'à une clairière où s'élevait comme une amorce de villa gallo-romaine. Tout y était, en tout cas à l'état d'esquisse, mais fortement évocateur,

jusqu'aux thermes, munis d'une douche et de fresques malhabiles représentant des scènes de la vie quotidienne : le repas, la douche... et le coït. Devant une mosaïque qu'il contemplait d'un air de profond ennui, un homme était allongé dans un hamac mexicain finement tressé. Il se tourna languissamment vers eux, et son visage barbu s'éclaira lorsqu'il reconnut Gisèle.

— Que deviens-tu ma poule, et quels charmants amis m'amènes-tu ?

Les présentations furent faites, et très vite, Guglielmo l'architecte n'eut plus d'yeux que pour Brichot, considérablement embarrassé, tandis que Gisèle lui disait innocemment :

— Ne trouvez-vous pas, capitaine, que la campagne offre les mêmes choix et les mêmes plaisirs que Paris ! Quand je pense que nous sommes si décriés et traités de bouseux à tout bout... de champ !

— Capitaine ? fit Guglielmo ravi. C'est un honneur. Et vous savez, Gisèle a raison, nos Sodome et Gomorrhe n'ont rien à envier à celles de la capitale.

Géraldine surveillait Corentin du coin de l'œil et comprit qu'il commençait à bouillir. Il était temps de reprendre les choses en main.

— Je ne m'attendais effectivement pas à retrouver ici des conversations de salon. Je vous rappelle, Gisèle, que nous sommes ici pour une raison précise, et urgente !

— Vous avez raison commandant. Gugli, fit-elle en se retournant vers l'architecte qui avait daigné sortir de son hamac, jette un coup d'œil là-dessus !

Ce qu'il fit, après quoi il poussa un cri d'horreur, ou plutôt le couac d'un poulet dont on serre le cou.

— Quoi donc, fit Gisèle ?

Avec une expression scandalisée jusqu'au tragique, Guglielmo laissa péniblement échapper :

— Avez-vous vu ?

— Quoi donc ? fit sèchement Corentin.

— Le mât ! Le mât dressé devant la sublime façade du château des Ormes. Quelle hérésie ! Mais qui donc a osé commettre un pareil crime de lèse-majesté. Mon Dieu, les goûts d'aujourd'hui sont parfaitement déplorables. Je connais non loin d'ici, au cœur du Perche ornaïs, un châtelain qui pareillement a dressé des mâts dans la cour de son château. Non pas un mais trois. Il y a de quoi pleurer !

— Qu'avez-vous dit ? s'écria Géraldine.

Il la regarda comme s'il ne s'était pas encore aperçu de la présence de la jeune femme.

— J'ai dit, demoiselle : il y a de quoi pleurer !

— Le nom ! Le nom du château ?

— Oh ! Le château des Ormes bien sûr. Une vieille propriété qui a eu bien des malheurs, les malheurs de l'indivision, qui font tant de mal à certaines demeures. Le château est resté longtemps inhabité. Aujourd'hui, il est devenu impossible de s'en approcher. La rumeur publique prétend qu'une secte l'occupe. Quant à moi, je l'ai revu récemment, mais je n'en ai jamais franchi l'enceinte. Il y a de quoi y laisser le fond de ses pantalons, hi hi...

— Et pourquoi donc ?

— Les chiens ! Une véritable meute, je devrais dire une armée, une armée de crocs et de mâchoires.

Les trois policiers s'entrecroisèrent. Ils étaient maintenant certains de tenir le bon bout de la laisse.

— Pouvez-vous nous en indiquer le chemin ?

— Mais pourquoi donc ? En cette saison, les feuilles des arbres interdisent toute vision du domaine. Et vous ne pourrez pas entrer, je vous en fiche mon billet !

Corentin se dit qu'il fallait lâcher un peu de lest. Il exposa brièvement à l'architecte les tenants et aboutissants de l'affaire, qui buvait ses paroles comme du petit lait. Il se tourna vers Gisèle.

— Ma poule, tes amis sont absolument passionnants. Et comme c'est excitant ! C'est dit, je vais faire mieux que vous indiquer le chemin. D'ailleurs c'est un dédale de petites routes qu'il vous faut emprunter, vous avez toutes les chances de vous y perdre. Car je suppose que votre voiture banalisée n'est pas équipée d'un GPS. Les budgets de la police doivent être si restreints. Nous prendrons votre véhicule, le mien est chez le garagiste, et j'ai bien envie de l'y laisser. À quoi bon une voiture pour aller à Rome quand c'est Rome qui vient à vous.

Ce disant, il regardait Brichot.

— En route tout le monde ! ordonna Corentin. Gisèle, nous vous redéposons chez vous.

— Pas question. Je viens avec vous.

— Il y a du danger, certainement.

— Du danger, frissonna Guglielmo.

Mais lorsque l'architecte vit l'arsenal à l'arrière du coffre, en tout cas les crosses qui dépassaient des couvertures de protection, il ne se tint plus.

— Ma chérie, dit-il à l'adresse de Gisèle, si tu m'avais dit qu'un jour tu m'apporterais les Jeux du Colisée à domicile, je ne t'aurais jamais crue. Je serai votre rétiaire.

L'équipage eut tôt fait de s'installer dans la voiture. Comme Brichot faisait mine de monter à l'avant, Corentin l'apostropha :

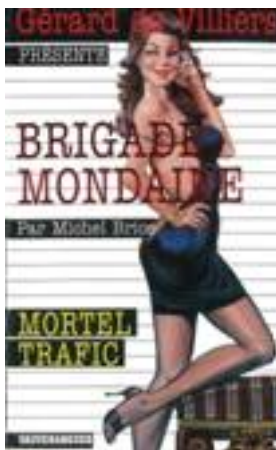
— Toi le Romain, tu regagnes ta place de tout à l'heure.

— Boris, fit Brichot d'un ton suppliant.

— Pas question. Tu es l'arrière-garde de la légion. En ordre de bataille, centurion !

De sorte que le capitaine Aimé Brichot, époux fidèle de Jeannette, père modèle de deux filles turbulentes et d'un tout jeune garçon, effectua le trajet le plus incongru de sa vie, la main d'une jeune femme rousse sur la cuisse droite, la main d'un architecte barbu sur la cuisse gauche.

CHAPITRE XVI



Tous les fidèles de la Communauté avaient été rassemblés sur l'esplanade de la cour. Assis en cercle, ils avaient le regard fixé sur le centre de la circonférence qu'ils délimitaient. Sur la dalle cadénassée que personne n'avait jamais vue ouverte – on disait que se cachait là la partie ésotérique de l'enseignement, et qu'elle leur serait révélée et infuse le soir du Grand Départ – on avait installé l'autel de marbre.

Allongée nue sur la pierre froide, dans le crépuscule qui tombait, Marie-France de Beauvallon avait été attachée de sorte que ses jambes pendaient, écartées, de chaque côté de l'autel, son bassin affleurant le bord de pierre, offerte, ouverte. On avait entièrement badigeonné son corps d'un enduit fait d'œuf, d'eau et de farine.

À ses côtés, DEF et ABC tenaient deux sèche-cheveux branchés sur un petit groupe électrogène installé sous l'autel. D'une main, elles répandaient sur les formes sculpturales de Marie-France de la farine puisée dans un sac à leurs pieds, tandis que de l'autre, elles dirigeaient sur elle le souffle de leur appareil.

L'effet était saisissant : une partie de la farine se fixait sur l'enduit humide fait d'œuf et d'eau, tandis que l'autre s'élevait dans les airs sous l'action des sèche-cheveux, créant un grand nuage blanchâtre, de la couleur d'un ectoplasme qui aurait offert, à peine détaché du corps qui le produisait, les figures les plus variées à l'admiration des spectateurs. Si l'on ajoute que la lumière changeante du crépuscule ajoutait ses jeux et ses miroitements nuancés dans la vapeur de farine, on aura une idée de la scène proposée à la dévotion des fidèles de la Communauté du Salut par l'Enfant.

D'évidence, la scène était si forte qu'il fallut un moment aux sectateurs pour découvrir, aux pieds de l'autel, une femme nue, blonde, dont la beauté opulente avait la forme d'un œuf, forme entièrement créée et maintenue par les liens de soie rouge qui rapprochaient toutes les parties de son corps : les genoux étaient collés à la poitrine, les chevilles aux fesses, le visage aux genoux.

Le maître s'approcha sous les murmures admiratifs. Il était nu, et tout le temps que dura son trajet depuis le perron du château jusqu'au centre de l'esplanade, deux jeunes filles, qui n'ont pas encore été présentées au lecteur, et qui portaient les noms de IJK et TUV, entretenirent l'érection splendide du gourou.

Lorsqu'il entra dans le nuage de farine, son corps se couvrit lentement d'une pellicule blanchâtre qui finit par estomper ses traits sombres et burinés et sa noire chevelure. C'était la première fois que les fidèles le voyaient catogan dénoué. Ses longs cheveux sur les épaules, il était tout à fait impressionnant, ou tout à fait ridicule. Mais dans l'état de déréliction où étaient plongés ce soir tous les membres de la secte, aucun ridicule ne pouvait tuer ni même lutter contre le hiératisme de la cérémonie. C'était véritablement le Nouveau Christ qui entra en scène, celui qui leur avait promis une vie nouvelle, dans un lieu nouveau, pour un destin immense, à l'échelle de l'univers.

Arrivé entre les cuisses de Marie-France, il se retourna, appuya ses fesses contre le pubis de la jeune femme, posa ses mains sur les genoux ronds, et se mit à parler.

« Frères et sœurs, votre patience et votre fidélité voient arriver ce soir leur récompense. Récompense suprême. Celle du Grand Départ, celle qui unira nos âmes et nos puissances de vie à celles des Maîtres du Grand Voyage. Vous le voyez, les rites ce soir ont changé. Voyez-y comme un double signe, celui de la réalisation d'une promesse que je vous fis dans nos débuts : l'infusion dans vos esprits de la grande initiation, celle qui se cache

précisément sous mes pieds, et dont la puissance défie toute imagination. Vous le savez, une ancienne sagesse hindoue dont nous sommes les héritiers, fait parler la Mort. Et que dit-elle, la Mort ? Que nous dit-elle dont nous devons faire notre trésor ? Elle nous dit : « Je suis la Mort qui emporte tout, source des choses à venir. »

Ce qui se tapit là sous mes pieds, c'est précisément la source des choses à venir. Elles viennent, dès ce soir.

« Je vous disais : double signe que celui du changement des rites, ce soir. Réalisation d'une promesse, et je viens de vous la décrire ; mais aussi symbole, mieux même, image de ce qui va advenir de nous dans l'heure qui va suivre, dès après la fécondation de cette femme, notre mère, mère des mères et votre future prêtresse. Image de ce qu'il va advenir de nous tous dans un moment. Oui, dans un moment, nous serons aussi fins, aussi légers, aussi aériens que cette farine, produit le plus noble qu'ait jamais conçu le génie des hommes, pain pour toutes les faims. Dans un moment, comme cette farine dont chaque particule d'entre nous adoptera le grain, la finesse, la légèreté, nous saurons nous élever dans les airs jusqu'aux confins des étoiles.

« Je dois encore vous confier un miracle, un grand miracle. Décidément ce jour est faste. Ce jour est riche. Ce jour est d'abondance. La jeune femme blonde déposée au pied de l'autel affecte la forme parfaite de l'œuf, sinon celle de l'embryon. Les frères Loup, que vous connaissez tous pour leur foi inébranlable, l'ont découverte ce jour. En m'agenouillant devant elle, j'ai compris qu'elle nous avait été envoyée en signe de bienvenue par les Maîtres du Grand Voyage. Par elle, ce n'est pas seulement un symbole qu'ils nous envoient, c'est toute leur sagesse : cette femme est la preuve vivante du rapprochement des cycles éternels : dès votre départ, vous serez, comme elle nous le signifie dans cette position, adulte dès la naissance, enfant dès votre mort, et cela sera sans fin. Je vous le dis, l'adulte est l'enfant du mort, l'enfant est l'adulte de la naissance, et ainsi en est-il de toutes choses intriquées dans l'être. »

On vit alors le gourou agité de quelques haut-le-corps. Personne n'en sut la raison. Sauf peut-être les préposées à l'entretien de l'érection du maître, IJK et TUV, agitées un bref instant d'un rire nerveux qu'elles réprimèrent immédiatement. C'est que de l'œuf en question, position inconfortable et douloureuse qui excédait Corinne au-delà de toute peur, de l'œuf en question donc, jaillissaient des mots qui apportaient la preuve irréfutable de la magnifique nature, vive et spontanée de Corinne, nature qui séduisait dangereusement Corentin. Et ces mots, c'était : « connard débile, je n'ai jamais entendu pareilles foutaises. Même les pochettes-surprises sont plus intéressantes que ton bagout de marchand de soupe. »

Il fallut à Dionis toute sa maîtrise pour ne pas se laisser aller à la noire

colère qui l'empourprait. Mais sa rougeur ne se voyait pas, le nuage blanc que soulevaient les sèche-cheveux continuait de voltiger dans les airs et de se déposer sur lui. Et Corinne encore : « Dionis, enfariné de mes deux ! » Certes, si Corentin avait été là, nul doute que son admiration pour la jeune femme eût décuplé. Des tempéraments comme le sien, placés dans des circonstances aussi excessives et baroques, « n'en avaient plus rien à foutre » comme dit la savoureuse expression populaire. Et elle s'en donnait, Corinne, incertaine de l'issue, accrochée à l'image de Corentin. « Tu vois Dionis, je te pardonne tout, sauf le coït interruptus. C'est ce qu'ont fait tes sbires au moment où un homme qui en vaut dix comme toi m'envoyait dans un ciel auprès duquel ton paradis frelaté n'est qu'un sac de merde. »

Fou de rage malgré tout son self-control, Dionis se retourna, essayant de se remettre dans le climat de la cérémonie. Il écarta de sa verge les mains serviables d'IJK et TUV, et s'avança au cœur des cuisses de Marie-France. Cette dernière, qui n'avait rien perdu des paroles de Corinne, semblait avoir trouvé un puissant réconfort dans cette assistance de dernière minute. Elle comprit que tout, ou presque tout dans la vie, était une question d'ambiance. Elle comprit le désarroi du gourou, et elle décida d'en jouer, à l'instar de sa compagne inconnue au pied de l'autel.

— Gourou de mon cœur, qu'attends-tu pour me percer ? Je t'intimide ? Tu m'as faite déesse, et ça te la coupe ?

Et comme en écho, IJK et TUV, effarées, terrifiées, entendirent s'installer le dialogue suivant.

Corinne avait repris le crachoir :

— Je ne sais pas comment tu t'appelles, petite sœur, mais tu n'as pas à t'en faire. Finalement le grand gourou doit ressembler à ses discours : une baudruche crevée.

Et soudain, Marie-France de Beauvallon retrouva le langage cru qu'elle avait secrètement admiré pendant toute son enfance policée de fille de la haute, quand les domestiques en cuisine se croyaient seuls et se livraient aux échanges préférés des Français : la nourriture et le cul.

— Tu as raison, amie inconnue. Il est con comme un balai qu'il aurait avalé. Et encore, un balai a le mérite de la fermer au lieu de l'ouvrir en cul de poule.

L'image du cul de poule, en la circonstance, fit pouffer les deux jeunes femmes.

— Comment tu t'appelles, fit Corinne.

— Marie-France. Et toi ?

— Corinne.

La rage de Dionis avait pris des proportions si démesurées qu'il en eut comme un vertige. Ce qui avait mis le comble à son humeur, c'était moins les

insultes qu'elles lui avaient adressée que le dialogue mondain qui venait de s'instaurer et dont il ne faisait même plus partie.

Toutefois, elles ne tardèrent pas à revenir sur le sujet.

— Qu'est-ce qu'il fout ton mec, là-haut ? questionna Corinne.

— Tu te rends compte ! Il est tellement out qu'il a besoin de deux nanas pour lui entretenir le bâton de joie. Faudrait peut-être le remplacer par un bon gode !

Et ce qui devait arriver arriva. Toute rage disparue, atterré comme un petit garçon, Dionis vit sa verge rapetisser pour finir ratatinée comme peau de chagrin, comme si honteuse elle avait cherché à se dissimuler dans les replis de ses bourses.

Par bonheur, les fidèles, assis de telle sorte qu'ils ne pouvaient rien voir du fiasco de leur maître, attendaient son bon plaisir. Ils virent Dionis s'agiter un moment entre les cuisses de leur prêtresse. Ce dernier donnait le change, pâle, précipitant son ventre, et seulement son ventre, contre le pubis de Marie-France, tandis que cette dernière appelait :

— Tu es toujours là, Corinne ?

— Et comment ! Qu'est-ce qu'il te fait ?

— C'est bien là le problème. Rien ! Il n'a plus rien qui dépasse. Tu sais quoi, j'ai l'impression de faire ça avec une femme !

— Tu as déjà essayé ?

— Quelquefois !

— C'est bien ?

— Pourquoi, tu veux en tâter ?

— Ma foi, je connais une fliquesse, ça ne me déplairait pas qu'elle m'initie. Elle doit en être, ça se devine.

Dionis fit un signe aux frères Loup qui s'approchèrent, à pas de loup bien sûr.

— Vite, leur souffla-t-il, une seringue. Piquez-moi ces deux garces. Demi-dose seulement.

Ils se penchèrent. Sous l'autel, à côté du petit générateur, se trouvait toujours une boîte de seringues et un anesthésiant, pour les récalcitrantes. La cérémonie allait être un peu perturbée. Et le Grand Départ, les deux femmes allaient le vivre, si l'on peut dire, dans une totale inconscience, ce qui était absolument contre les règles de base de la Communauté du Salut par l'Enfant. Mais il était impossible de faire autrement. Jamais il n'avait rencontré pareilles mécréantes. Il vit les frères Loup piquer chacun l'une des deux femmes. Et dès qu'elles furent endormies, il retrouva toute sa superbe.

— Mes frères, l'émotion particulière de ce grand soir, et la puissance de votre maître, ont eu raison de votre prêtresse. Il semble bien qu'un nouveau

miracle soit en train de s'accomplir sous nos yeux à tous, signe de la proximité des Maîtres du Grand Voyage. Je vous le dis, votre prêtresse est déjà fécondée. Et voici que son ventre s'agite sous la poussée d'une vie nouvelle. Comme je vous l'ai toujours enseigné, les temps se rapprochent, se fondent, et l'avenir court à pas immenses vers le passé. Lorsque les temps se seront accélérés et rejoints à la vitesse de la lumière, ils se figeront en un seul bloc inattaquable, éternel, monumental. C'est dans ce temps-là que nous vivrons désormais. Il est l'heure de préparer notre départ. Ne sommes-nous pas déjà partis ? Agenouillez-vous. Prions ensemble. Nous allons nous purifier jusqu'à ce que la nuit se fasse. Le soleil déjà plonge vers la cime des arbres du parc.

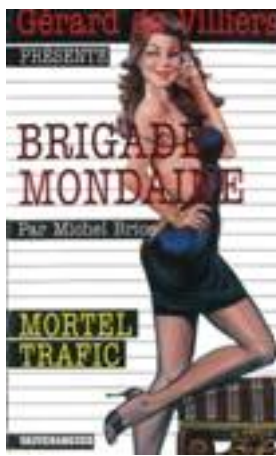
Quand il aura éteint ses derniers feux, nous serons partis. Mais tout au long de votre prière et de votre repentir, relevez la tête. Regardez-moi. Fixez le saint Graal.

Le maître de la communauté s'agenouilla devant l'autel, sur la trappe. Il sortit de sa poche le petit émetteur à ondes courtes et le tendit vers le ciel, à l'adoration de ses disciples. Un oh de stupéfaction jaillit de toutes les poitrines. Si Corinne n'avait pas été plongée dans un profond sommeil, elle eût à coup sûr trouvé les mots qu'il fallait pour dégriser une nouvelle fois le grand mage Dionis. C'était comme si on l'entendait dire : « Tu sais, gourou de mes deux, un pot de chambre leur eût fait exactement le même effet ». Et elle aurait ainsi mis le doigt sur notre grande faiblesse, qu'utilise si abondamment la communication moderne : nous sommes prêts à nous prosterner devant n'importe quoi, pourvu que ce soit habilement emballé et bourré de promesses.

Seulement, il y avait tout de même une petite différence entre un pot de chambre et un émetteur à ondes courtes. Remplissant sa fonction, l'émetteur était fait pour émettre. Et il se trouvait, sous les pieds de la Communauté rassemblée du Salut par l'Enfant, un récepteur, qui avait également peu à voir avec un pot de chambre. Un récepteur en état de marche, un récepteur souterrain qui attendait des ordres. Des ordres venus d'en haut.

Les Maîtres du Grand Voyage pouvaient se réjouir : la communauté était prête à s'envoyer en l'air.

CHAPITRE V XII



Lorsqu'ils arrivèrent aux abords du château des Ormes, le soleil baissait sur l'horizon. Un mur de vieilles pierres clôturait un parc de proportions imposantes. Ils le longèrent sur près d'un kilomètre avant de passer devant les grilles, assujetties à deux piliers de pierre surmontés d'un chapiteau pyramidal.

Corentin ralentit, et ils jetèrent un œil discret par-delà les barreaux de fer forgé, mais on ne distinguait rien d'autre qu'un chemin qui, après avoir filé droit sur une centaine de mètres, se courbait vers la gauche. Impossible de dire à quelle distance se trouvait la bâtisse. Les frondaisons, épaisses en cette saison, cachaient tout ce qu'il leur aurait été fort utile de voir.

Ils poursuivirent sur leur lancée avant de s'arrêter dans un chemin creux face au mur d'enceinte. Et tinrent un conseil de guerre. Fallait-il tout bonnement sonner au portail, se faire ouvrir, mais sous quel prétexte ? Arguer de leur qualité de flic ? Mais c'était risqué, sans mandat de perquisition délivré par un juge. Qui pouvait savoir à qui appartenait réellement la propriété ?

— La meilleure solution, fit Corentin, qui dissimulait soigneusement son inquiétude sur le sort de Corinne, c'est d'investir le parc... illégalement. Gisèle et Guglielmo, il est hors de question que vous nous suiviez dans cette expédition hasardeuse. Vous restez en attente, je dirais en arrière-garde dans la voiture, que vous allez conduire un peu plus loin dans ce chemin creux afin de la dissimuler aux regards de ceux qui pourraient passer. Nous resterons en liaison grâce à nos téléphones portables. Accordez une heure à mes compagnons et à moi-même, et si vous ne nous voyez pas réapparaître, appelez la gendarmerie la plus proche. Pas question pour vous d'entrer dans le parc. Est-ce que tout le monde a compris ?

— Vous n'entrerez pas dans ce parc, fit Guglielmo.

— Et pourquoi donc ?

— Avez-vous oublié l'armée de pit-bulls qui galope certainement sous le couvert des arbres ?

Corentin frappa du poing sur le tableau de bord.

— Et merde !

Guglielmo poursuivait :

— Vous pourrez toujours faire des cartons sur les chiens, avec votre arsenal, mais ça doit faire du bruit, non ? Vous serez immédiatement repérés, et vous aurez les sbires de la secte ou les gendarmes sur le dos.

— Je n'ai pas vu de chien, lorsque nous sommes passés devant la grille.

— Qu'est-ce que ça prouve ? fit Géraldine, à vrai dire pas très rassurée, elle qui avait une sainte panique de cette race. Je me vois mal avec deux paires de mâchoires accrochées à ma jupe. Elle n'y résisterait pas.

Brichot intervint.

— Nous n'avons pas d'autre solution, il faut y aller. Il est possible que les chiens ne soient lâchés que la nuit, lorsque les activités de la secte se transportent à l'intérieur du château. Qu'en penses-tu, Boris ?

— Je pense que nous devons nous accrocher à ton hypothèse, Mémé. Allons-y.

Ils sortirent de la voiture. Boris ouvrit le coffre, distribua les gilets pare-balles. Chacun s'arma d'un automatique et de plusieurs chargeurs, Géraldine se chargea d'une lampe-torche et d'une puissante paire de jumelles, puis ils s'approchèrent de l'enceinte, tandis que Gisèle prenait le volant de leur voiture et s'enfonçait dans le chemin.

— Nous voilà euh... au pied du mur, fit Géraldine, tendue par l'imminence de l'action.

Corentin fit la courte échelle à ses deux compagnons.

— Restez à califourchon sur le sommet du mur et attendez-moi.

Lorsqu'ils furent installés, Corentin les rejoignit d'un bond qui pouvait impressionner même un entraîneur sportif.

— Toujours en forme commandant hein ? fit Géraldine qui ne pouvait s'empêcher d'admirer la force et la détermination de son chef.

Ils étaient maintenant tous trois juchés sur la crête arrondie de l'enceinte, et ils se mirent à scruter les intérieurs du parc. Il n'y avait pas un bruit, pas un souffle de vent, et pas une bestiole non plus, à l'exception du peuple des oiseaux qui pour l'instant se tenait coi, ayant repéré les intrus.

— Passe-moi les jumelles, Petit Bonhomme !

Il les colla à ses yeux et parcourut minutieusement les sous-bois. Mais il ne vit rien qui puisse les dissuader de continuer leur expédition. Puis il examina le pied du mur, côté intérieur. Il hocha la tête. C'était sacrément bien dissimulé.

— Chers collègues, je vais vous demander de battre à la fois le record de France du saut en longueur combiné au saut en hauteur, discipline non olympique mais qui pourrait avoir un certain avenir... Donc sautez aussi loin que possible du mur. Vu qu'aucune branche secourable n'a l'amabilité d'étendre ses rameaux vers nous.

Il leur désigna plusieurs fils métalliques qui couraient en parallèle, dans les herbes.

— Une alarme. Il va falloir prendre toutes nos précautions dans nos travaux d'approche.

Ils s'élancèrent, l'un après l'autre. Ils avaient dû se dresser debout sur le sommet du mur pour se donner un élan suffisant, et le choc à l'atterrissage fut rude. Géraldine en eut le souffle coupé.

— Ça va, Petit Bonhomme ?

— OK, OK, s'il te plaît ne joue pas ton macho !

Ils se relevèrent et pénétrèrent dans le bois. Ils allaient lentement, aux aguets, tendus par la possibilité de voir soudain une forme bondir sur eux. Quand ils étaient en chasse, ou en traque, certains chiens, contrairement à d'autres, restaient parfaitement silencieux. Corentin ne savait pas à quelle catégorie appartenaient les pit-bulls mais dans le doute... Ils avaient tous dégainé leur arme, enclenché le chargeur et ôté la sécurité. Ils le tenaient la main pendante, canon vers le sol écarté de leur marche. Des branches craquaient parfois sous leurs pieds, avec une petite détonation sèche qui semblait prendre une ampleur anormale dans le silence des arbres, et ils se figeaient aussitôt, les yeux aiguisés fouillant l'ombre. De temps à autre, Corentin portait les jumelles à ses yeux et faisait un tour d'horizon.

Au bout d'un moment, la lumière parut plus dense.

— Nous approchons d'une clairière... peut-être la cour du château. Prudence...

Ils débouchèrent bientôt à la lisière du parc. Une haie basse poussait là, fort à propos pour qu'ils puissent s'en approcher et faire le point de la situation à son abri. Soudain, Brichot posa une main légère sur le bras de son chef.

— Là-bas !

Il désignait du doigt un point encore éloigné de la clairière, et dans la lumière du crépuscule, qui avait l'avantage de bien détacher les formes, ils virent un spectacle qui les cloua de stupéfaction. Devant eux, assez loin sur leur droite, une foule, immobile, agenouillée.

Corentin balaya le groupe de ses jumelles, qu'il tendit ensuite à ses compagnons.

— À votre avis ? Analyse de terrain, soldats, et d'urgence !

L'un après l'autre ils essayèrent de jauger une situation devant laquelle

aucun d'entre eux ne s'était jamais trouvé. Une esplanade donc, ciment ou béton, bien délimitée au milieu de l'herbe de la prairie. Sur le bord de l'esplanade, une foule d'une soixantaine de personnes, agenouillée au milieu de bagages hâtivement faits, de valises mal fermées d'où dépassaient des bouts de vêtements, dispersés sans ordre. Devant la foule agenouillée, plus près du centre de l'esplanade, des formes couchées. Ils sursautèrent tous trois lorsqu'ils identifièrent des enfants. Morts ? Non, endormis, certains bougeaient parfois, un bras, une jambe, où se retournaient. Enfin, au centre, un autel sur lequel était couchée une femme nue, jambes pendantes, cuisses écartées, attachée, immobilisée sur l'autel. Au bas de l'autel, une autre forme, bizarre, ramassée en forme d'œuf... Et puis, devant l'autel, Dionis, agenouillé, mais le torse dressé, n'ayant pratiquement rien perdu de sa taille, qui levait haut un bras au bout duquel...

— Nom de Dieu, qu'est-ce que c'est que ce micmac ? grinça Corentin.

— Je n'aime pas ça, commandant, je n'aime vraiment pas. Ça sent mauvais...

Comme les deux autres, Brichot était sensible à ce blanc crayeux, fantomatique, qui transformait les corps des principaux protagonistes en un groupe humain tout droit sorti d'un cauchemar du romantisme noir.

— Qu'est-ce que c'est que cette funèbre mascarade. On dirait une poudre... de la chaux ?

Géraldine, qui avait les jumelles sur les yeux, s'agrippa au bras de Corentin.

— Boris, la forme humaine repliée en chien de fusil... elle est attachée... et je crois bien qu'il s'agit de Corinne.

Corentin lui arracha les jumelles des mains, colla ses yeux à l'oculaire... C'était bien elle... Elle semblait dormir, comme la fille attachée sur l'autel. Il planait sur l'ensemble un silence de mort. Le silence était total, comme si les animaux avaient senti le maléfice ambiant, comme s'ils avaient déserté les lieux.

Corentin fit courir les jumelles sur Corinne, comme s'il la caressait des yeux, avant de recadrer Dionis puis de remonter le long de son bras tendu. Il distingua, entre ses doigts, dressé vers le ciel, un petit objet noir, rectangulaire... Il tendit les jumelles à Brichot.

— Mémé, dis-moi ce que tient ce tordu à bout de bras ?

Brichot examina soigneusement la cible.

— On est un peu loin commandant. Je ne sais pas trop. Un téléphone portable ? Ils adorent les enfants, pas les... Bon sang, ça ressemble à... On dirait un petit boîtier émetteur, tu sais, comme en ont les gamins quand ils jouent avec leurs jouets téléguidés.

— Un émetteur ?

Le visage de Corentin se ferma.

— Réfléchissez ! Pourquoi un type comme lui tiendrait un émetteur à ondes courtes ? Bon on résume : un fou dangereux qui croit à ce qu'il enseigne, ce qui n'est pas forcément le cas de tous les escrocs qui font profession de gourou. Et toute sa communauté rassemblée autour de lui, hommes, femmes, enfants. Avec des bagages ! Et l'autel, ces filles, témoignage d'un rituel qui vient de se terminer.

Brichot se tourna vers son commandant, le visage grave, tandis que Géraldine devenait mortellement pâle.

— Nous sommes d'accord, n'est-ce pas ? dit Corentin entre ses mâchoires serrées jusqu'à la douleur. Nous pensons tous à l'affaire de La Guyana, qui a tué toute sa communauté. Nous pensons tous à l'affaire du Temple solaire, où les malheureux sectateurs pensaient embarquer pour une autre planète habitée...

— Tu veux dire, répondit Brichot dans un murmure, que ce type attend je ne sais quoi pour presser un bouton et s'envoyer ad patres avec tous ses compagnons ?

— C'est ce que je veux dire, Mémé. Avec tous ses compagnons, avec une vingtaine d'enfants, avec Corinne. Nettoyage par le vide.

— Une bombe ? questionna Géraldine.

— Une bombe, oui.

— Mais où serait-elle ? Sous l'autel ?

— Non répondit Brichot en devançant son chef, ce serait inefficace. La bombe est sous la dalle.

— Il faut descendre ce type, et vite, fit Géraldine.

— Tu as raison, Géraldine. Seulement nous avons fait une énorme bourde. Nous n'avons pas de fusil avec nous. Donnez-moi un fusil de précision, une arme de sniper, et je lui loge d'ici une balle entre les deux yeux, à cet enfoiré. Seulement nous n'avons que nos automatiques. Et pour le toucher à coup sûr, il faudrait s'approcher de lui à une trentaine de mètres.

— Le fumier est capable de presser son foutu bouton dès qu'il verra se modifier sa mise en scène. Brichot pensait tout haut. Il suffirait qu'il voie l'un d'entre nous, ou que surgisse le moindre petit événement qui serait hors de son programme, et bonsoir la compagnie !

— Brichot, tais-toi, j'ai besoin de réfléchir...

Ils étaient là tous trois, impuissants, à réfléchir à la solution.

— Heureusement que les chiens sont au chenil, lâcha Géraldine dans un souffle.

— Les chiens ?

Était-ce une solution ? Pouvait-on repérer le chenil et lâcher les chiens ?

Mais non, cela leur retomberait dessus. Si ça se trouve, ils se jetteraient sur les enfants. Ce salaud devait les avoir affamés.

— Approchons-nous, fit Corentin, qui rongait son frein. Il n'y a pas d'autre solution. Regardez, la lumière baisse. Je vous fiche mon billet que ce dingue attend la disparition du soleil derrière les arbres du parc pour déclencher son pataquès. Un feu d'artifice se tire la nuit, n'est-ce pas ? C'est beaucoup plus joli !

Ils progressèrent avec une prudence de Sioux le long de la lisière, à couvert des arbres, jusqu'à ce qu'ils se trouvent exactement en face de Dionis. Le mouvement les avait légèrement rapprochés de leur cible. Ils s'arrêtèrent puis se rapprochèrent du découvert, jusqu'aux limites de l'ombre qui les protégeait.

— Stop, fit Corentin. Je vais continuer seul. Une personne fera moins de bruit que trois.

Géraldine l'agrippa au bras.

— Comment vas-tu faire, Grand Chef ?

— C'est moi qui ai eu le premier prix de tir à l'automatique, souviens-toi.

— Tu vas faire les sommations d'usage ?

Il la regarda fixement.

— Non, je ne vais pas les faire. Je vais l'abattre. Simplement l'abattre. Auparavant, je vais prier Dieu, non pas son dieu de pacotille, mais le Dieu protecteur de la police et des enfants.

Il n'ajouta pas « et l'ange qui protège forcément Corinne, symbole de vie et de vitalité ».

Brichot et Géraldine s'immobilisèrent. Corentin commença une lente reptation qui le conduisit derrière la petite haie. Elle était déjà épaisse, parce qu'elle avait été régulièrement taillée, mais elle ne faisait guère que quatre-vingts centimètres de haut. Et maintenant qu'il était à son pied, il se concentra. Il mit en scène son intervention. Il s'imagina cameraman, en train de filmer sa propre intervention, il se vit se lever virtuellement au-dessus de la haie, la franchir d'un bond puis courir droit vers Dionis, le fixant des yeux... Il était possible que Dionis ne le voie pas immédiatement. Corentin devait s'interdire de tirer avant que Dionis le vît, ce qui lui permettrait de diminuer d'autant la distance qui le séparait de sa cible et d'augmenter ses chances de réussir son tir. Tout cela était bien aléatoire. Il hésita.

Il observait la forme d'œuf au pied de l'autel. C'était bien Corinne. Et Corinne bougeait. En tout cas, elle roulait sur elle-même, profitant de sa forme incongrue. Et Dionis lui tournait le dos.

« Bon sang, qu'est-ce qu'elle prépare, cette sacrée fille. Je te jure que si nous nous sortons de là, je t'offrirai une fête... » Il la regardait, tâchant de deviner ses intentions, il pensait si fort à elle qu'il s'imagina être en

télépathie... Était-ce une illusion ? Il lui sembla que dans l'un des moments où elle s'était arrêtée de bouger – car elle y allait doucement, silencieusement – dans un de ses moments de pause, elle avait regardé dans sa direction. Illusion sans doute. Il était impossible qu'elle l'ait vu. Et pourtant...

Il décida de ne pas bouger avant qu'elle ait accompli ce qu'elle avait décidé. Elle continuait de s'approcher de Dionis. Ses liens s'étaient distendus, elle pouvait se servir de points d'appui supplémentaires pour faire avancer son corps.

Un autre mouvement attira son attention. Sur l'autel, la jeune femme commençait à s'agiter... Avaient-elles été droguées toutes deux, et commençaient-elles à sortir de leur anesthésie, Corinne ayant devancé de peu la jeune sacrifiée ?

Maintenant, Corinne était dans le dos du maître de la secte. Il la vit se ramasser. Il se tendit, ramena ses jambes sous lui pour gagner du temps, prenant appui sur le sol, son automatique dans la main droite. Ce qu'il allait devoir faire était redoutable même pour un tireur d'élite. Une chose est de tirer bien calé sur un support ou sur ses jambes écartées, arme dans les deux mains pour assurer le tir... une autre est de toucher une cible en pleine course... Mais il n'avait pas le choix.

Il vit Corinne dégager une jambe, prendre appui sur elle, se rassembler pour être la plus compacte possible. Elle se jeta sur Dionis. Le gourou bascula sur le côté. Corinne roulait sur lui, enragée soudain. Et le petit émetteur que tenait le maître s'échappa de ses doigts, tomba sur le sol où il glissa un moment, avant de stopper sa course, non loin du groupe des sectateurs.

Boris avait déjà pratiquement atteint le duo formé par Corinne et Dionis. Derrière lui, il entendait la course précipitée de ses deux collègues.

Corentin se saisit de Dionis. Il sentait une rage le gagner, comme il n'en avait jamais connu, issue de la tension de ces dernières minutes. Il ne se rendit pas compte qu'il avait soulevé le gourou du sol et qu'il le tenait par le cou, d'un seul bras. On ignore la force que l'on possède tant que l'on ne s'est pas trouvé dans cette situation de colère profonde, immense, sans nom, où les capacités du corps humain décuplent leur pouvoir. De fait, le gourou s'agitait au bout de son bras, les pieds battant l'air sous lui, et Boris serrait, serrait, et les yeux du chef de la communauté s'exorbitaient.

— Boris !

C'était la voix calme de son capitaine. Elle le dégrisa. Il le lâcha. Dionis tomba sur le sol. Géraldine lui passa les menottes dans l'instant. Brichot avait collé le canon de son Glock contre sa nuque.

Toute l'affaire avait duré quelques secondes. Les membres de la secte n'avaient pas encore réalisé. Ils étaient là, en cercle, comme des zombies.

Corentin fouilla le sol du regard. L'émetteur n'était plus là.

Puis tout bascula. Ils étaient là, tous les cinq, Corentin, Brichot, Géraldine,

Corinne encore partiellement attachée, et Dionis, agenouillé sur le sol et menotté... ils étaient là tous les cinq, leurs cinq paires d'yeux fixées sur un des enfants. Il s'était réveillé. Il regardait avec intérêt le petit objet noir qu'il venait de ramasser sur le dallage et il jouait avec.

Machinalement, Brichot avait décollé le canon de son automatique de la nuque de Dionis. Ils virent tous l'arme fixer sa ligne de mire sur le crâne broussailleux du gamin. Mais il savait qu'il ne tirerait pas. Malgré lui sa main s'était levée. Mais il ne fixait pas la cible. Il regardait son chef et Géraldine, et il secouait la tête.

Dionis souriait. Tous l'entendirent :

— Vas-y, Julien. Joue. Tu vois sur le bas de l'appareil le...

Brichot avait détourné son arme du gamin. L'automatique se trouvait maintenant profondément enfoncé dans la bouche du mage, après lui avoir cassé trois dents au passage. Et Brichot le dévisageait, le doigt sur la détente. Dionis crachait ses dents et du sang.

— Boris !

Il se retourna. C'était Corinne.

— Détache-moi.

Le ton était impérieux, d'une telle urgence que Boris ne put qu'obtempérer. Ils étaient là, assis sur une bombe, à contempler la main d'un gamin qui pouvait d'un instant à l'autre les vaporiser tous. Il s'agenouilla doucement, sans geste inutile, trancha les liens de Corinne avec le couteau de commando dont il s'était muni.

Corinne se leva et s'approcha du gamin.

— Julien, fit-elle. Julien !

Le gamin se retourna. Il avait dix ans. Ce n'était certes pas un fils de Dionis – le plus âgé de ses quinze fils n'avait que trois ans, c'était celui d'un couple qui était entré dans la secte dès le début. Du coin de l'œil, Boris les voyait d'ailleurs se lever, là-bas, au bord de la dalle, pour aller le récupérer. Il pointa son automatique sur eux. Il n'avait pas l'intention de les tuer, simplement d'arrêter leur mouvement. Au point où ils en étaient tous, le moindre détail pouvait tout faire basculer. Les parents stoppèrent net.

— Julien, fit Corinne sans trop s'approcher. Tu veux bien me montrer comment ça marche, ton jouet. J'aimerais bien apprendre. Mais pour de faux hein ? Après ce sera à toi de jouer pour de vrai.

Le gamin s'approcha. Corinne posa un bras sur son épaule, l'entoura affectueusement.

— Tu vois, fit Julien, c'est ce bouton qui fait marcher.

— Qui fait marcher quoi Julien ?

— Je ne sais pas. Peut-être que c'est caché.

— Je vois mal. Tu me le prêtes ? Après je te le rends, c'est toi qui presseras le bouton, on verra bien si le jouet montre le bout de son nez.

Le gamin hésita. Il vit le sourire de Corinne. Elle avait toujours son sourire solaire, tous trois la regardaient et ne comprenaient pas comment elle y arrivait.

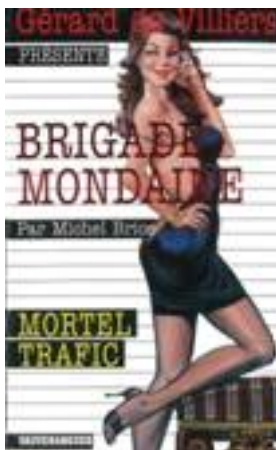
Le gamin tendit l'émetteur.

— Tu fais attention madame de pas presser le bouton, promis, hein !

— Julien, c'est une promesse que je te fais de tout mon cœur, à quel point, je te raconterai, c'est promis aussi.

Elle prit délicatement l'engin de mort entre ses doigts.

ÉPILOGUE



Ils s'étaient retrouvés, une semaine plus tard, après la liquidation de l'affaire, chez Gisèle. Le trio de la Brigade, Corinne, et Guglielmo. Brichot était parfaitement à l'aise, leur hôtesse comme l'architecte ayant tacitement renoncé à leurs visées sur son honorable personne.

Après un repas partagé dans l'euphorie du vin rouge et du soleil coulant à flots, ils portèrent un toast à Corinne. Elle et Géraldine étaient devenues les meilleures copines du monde, et Corinne, qui ne pouvait s'empêcher dans sa joie de vivre de toucher aux choses et aux gens, ne se privait pas d'entourer

Géraldine de prévenances qui ressemblaient fort à des caresses, des baisers effleurés sur la joue, au coin des lèvres, et autres attentions qui relevaient d'un jeu de séduction que Corinne avouait ingénument.

— Que voulez-vous, dit-elle, je ne peux m'empêcher de séduire. Dès que ça cesse, j'ai l'impression de m'arrêter de vivre.

Corentin la regardait, en se demandant s'il arriverait un jour à se lasser d'elle. Par bonheur, elle quittait Paris pour le sud. Toute la semaine, ils s'étaient vus le soir, la nuit, et elle, insatiable, et les yeux brillants, lui disait : « tu débarqueras dans le sud, hein. Je t'enverrai les clés. Je t'en prie ! Je veux que tu aies mes clés. Même si tu ne viens jamais, tu les auras. Tu comprends ? » Il avait hoché la tête. Il comprenait. Mais Géraldine reprenait le fil de la conversation.

— Séduire, séduire... Et quand tu seras vieille et moche et ridée et verruqueuse et variqueuse ? demanda Géraldine.

Corinne se précipita sur elle et l'empoigna affectueusement. Guglielmo, ravi, intervint.

— Ce serait un assez joli spectacle, les filles, si vous vous battiez sur un carré d'herbe. Une sorte de catch féminin en somme, où la gagnante serait celle qui...

— Qui quoi ? rétorqua Corinne en s'efforçant de prendre une mine sévère et réprobatrice.

— ... qui m'apporterait le soutien-gorge de l'autre !

— Je n'aurais jamais pensé, fit Géraldine, que vous vous intéressiez à ce genre de vêtement, monsieur l'architecte.

— Si vous saviez, chère Géraldine, ce que nous utilisons dans nos propres jeux de séduction...

Corentin intervint.

— Corinne serait forcément la gagnante. Inutile donc de poursuivre le jeu.

Furieuse, Géraldine se retourna vers son chef.

Doublément furieuse : que son chef doutât de ses compétences et qu'il la privât d'une petite séance de close-combat, elle pensait « de close-contact », qui ne pouvait porter à conséquence. Il est vrai que Liselotte Faarup l'avait observée songeuse les premiers jours, mais tout était dans l'ordre. Tout serait toujours dans l'ordre avec elle.

— Pourquoi serait-elle la gagnante ?

— Parce que, pour une fille capable d'enlever des doigts d'un gamin un objet qui représente une petite apocalypse, ce serait un jeu d'enfant de t'enlever ton soutien-gorge.

— Mais grand chef, ce que tu oublies, c'est que mes seins sont apocalyptiques...

Corentin sourit et se retourna :

— Corinne ?

— Oui ?

Elle avait une façon inimitable de dire « oui ? » avec cette pointe interrogative, mutine, légère, qui n'appartenait qu'à elle.

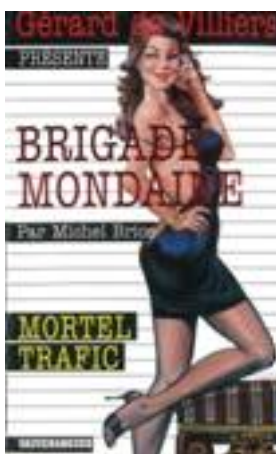
— Eh bien, j'ai une question que j'ai toujours voulu te poser, ce que je n'ai pas eu le temps de faire dans la folie des derniers jours : pourquoi as-tu dit au gamin, comment s'appelle-t-il... à Julien « tu veux bien m'apprendre... » plutôt que...

— Parce que, rétorqua, Corinne, si je lui avais dit « Donne, je vais t'apprendre comment on s'en sert, il n'aurait rien eu de plus pressé que de me montrer qu'il savait... »

Ils la regardaient tous, sans voix. C'est l'architecte Guglielmo qui retrouva la sienne le premier.

— J'ai toujours pensé qu'une parole, une seule parole, pouvait tuer... ou sauver...

TABLE



CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE VXII

ÉPILOGUE

TABLE